

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES

DE

EUGÈNE SCRIBE

OEUVRES

DE

EUGÈNE SCRIBE

De l'Académie française.

FORMAT GRAND IN-18.

Théâtre (ouvrage complet)...................			20	volumes.
	Comédies............	3 vol.		
	Opéras..............	2 —		
	Opéras-comiques	5 —		
	Comédies-vaudevilles. .	10 — ...	20	—
Nouvelles..................................			1	—
Historiettes et Proverbes..................			1	—
Piquillo Alliaga...........................			3	—

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

HISTORIETTES

ET

PROVERBES

PAR

EUGÈNE SCRIBE

De l'Académie française

JUDITH, OU LA LOGE D'OPÉRA
LE TÊTE-A-TÊTE, OU TRENTE LIEUES EN POSTE
UN MINISTRE SOUS LOUIS XV
LE ROI DE CARREAU
POTEMKIN, OU UN CAPRICE IMPÉRIAL
LE PRIX DE LA VIE
LE JEUNE DOCTEUR, OU LE MOYEN DE PARVENIR
LA CONVERSION, OU A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

JUDITH

OU LA LOGE D'OPÉRA

I

C'est un beau théâtre que l'Opéra de Paris ; et je ne parle pas ici des merveilles qu'il déploie à nos yeux, de la grâce aérienne de Taglioni, du charme magique des Elssler, du talent si puissant de Nourrit, Talma de la tragédie lyrique ; je ne parle pas des accords savants de Meyerbeer, l'honneur de l'Allemagne, ni des chants gracieux et inépuisables d'Auber, le premier de nos compositeurs s'il n'avait pas le malheur d'être notre compatriote. Je laisse de côté le prestige des décorations, des costumes et de la danse ; encore une fois, je ne parle pas ici du théâtre de l'Opéra : je ne parle que de la salle. C'est là un spectacle bien autrement curieux, gracieux, coquet, brillant. Regardez autour de vous, et si ce soir vous avez le loisir d'observer, si vous êtes de bonne humeur, si vous n'avez pas perdu votre argent à la Bourse ou entendu un mauvais discours à la chambre, si votre maîtresse ne vous a pas trahi, ou si votre femme ne vous a pas cherché querelle, si

vous avez fait un bon dîner avec des gens d'esprit, ou mieux encore avec de vrais amis, placez-vous à l'orchestre de l'Opéra : tournez votre lorgnette, non du côté des coulisses, mais du côté des balcons, de l'amphithéâtre, et surtout des premières loges... Que de tableaux piquants et variés ! que de scènes de comédie, et souvent même que de scènes de drame ! ! ! Et notez bien que je ne veux pas que vous sortiez de l'observatoire où je viens de vous placer ; car que serait-ce si, quittant votre stalle d'orchestre et prenant le bras d'un ami, vous vous hasardiez dans le foyer de l'Opéra ? Vous n'y pourriez faire un pas sans vous heurter contre une ambition ou un ridicule, sans froisser en passant un député, un homme d'État d'aujourd'hui, un ministre d'hier, une réputation de la semaine, un orgueil de tous les jours ; et là, autour de cette large cheminée, ce monsieur en gants jaunes qui raconte ses courses du matin et ses paris au bois de Boulogne ; ce journaliste orateur qui récite dans sa conversation son feuilleton du lendemain ; ce dandy qui vit aux dépens d'une actrice et la paye en éloges ; cet autre qui se ruine pour elle et se croit obligé d'énumérer ses perfections, comme pour justifier aux yeux de ses amis le placement de ses fonds : tout ce bruit, ce fracas, ce pêle-mêle d'amours-propres et de prétentions, fourniraient de quoi écrire cent volumes, et je ne veux vous dire ici qu'une historiette. Un soir, c'était, si je m'en souviens, à la fin de l'année 1831, mademoiselle Taglioni dansait ; il y avait foule : les curieux étaient échelonnés sur les marches, et les tabourets supplémentaires fournis par l'ouvreur de l'orchestre formaient une espèce de retranchement et de barricade que j'eus grand'peine à franchir au milieu des *Paix là* et des *Silence !* des amateurs dont je troublais le plaisir ; car, lorsque danse mademoiselle Taglioni, non-seulement on regarde, mais on fait silence. On écoute ! Il semble que les yeux ne suffisent pas pour admirer ! Je me trouvais donc fort embarrassé de ma personne, debout auprès de quelques amis qui m'a-

vaient donné rendez-vous, mais qui, trop serrés eux-mêmes, ne pouvaient me faire place, lorsqu'un jeune homme se lève et m'offre la sienne, que je refusai, comme vous le pensez bien, ne voulant pas le priver du plaisir d'assister commodément au spectacle. — Vous ne me privez pas, me dit-il, j'allais sortir. — J'acceptai alors, en remerciant, et, prêt à s'éloigner, mon obligeant voisin jette un dernier regard sur la salle, s'arrête un instant, et, s'adossant contre la loge du général Claparède, semble chercher quelqu'un des yeux ; puis, tombant tout à coup dans une profonde rêverie, il ne songea plus à partir. Il avait bien raison de dire que je ne le priverais pas du spectacle ; car, tournant le dos à la scène, ne voyant rien, n'écoutant plus rien, il semblait avoir totalement oublié l'endroit où il était. Je l'examinai alors : il était impossible de voir une figure plus expressive, plus belle et plus distinguée. Vêtu avec une élégante simplicité, tout, dans ses manières et dans ses moindres gestes, était noble, comme il faut et de bon goût. Il avait l'air d'avoir vingt-cinq à vingt-huit ans ; ses grands yeux noirs étaient constamment fixés sur une loge de face des secondes, qu'il regardait avec une expression de tristesse et de désespoir indéfinissable. Malgré moi, je retournai la tête dans cette direction, et je vis que cette loge était restée vide. « Il attendait quelqu'un qui n'est pas venu, me disais-je ; elle lui a manqué de parole... ou elle est malade... ou un mari jaloux l'a empêchée de venir... Et il l'aime !... et il l'attend !... Pauvre jeune homme ! » Et j'attendis comme lui, et je le plaignis, et j'aurais donné tout au monde pour voir ouvrir la porte de cette loge qui restait constamment fermée !

Le spectacle était près de finir, et pendant deux ou trois scènes où les premiers sujets ne dansaient plus et où l'on causait presque à voix haute, on avait parlé de *Robert-le-Diable*, qui alors était à l'étude et que l'on devait donner dans quelques jours ; mes amis me questionnaient sur la musique, sur les bal-

lets, sur l'acte des nonnes, et tous me demandaient instamment à assister aux dernières répétitions. C'est une chose si curieuse et si intéressante pour les gens du monde qu'une répétition à l'Opéra ! Je promettais de les y conduire, et nous nous levions tous pour sortir, car le rideau venait de se baisser, et, me trouvant à côté de mon inconnu, toujours immobile à la même place, je lui exprimais mes regrets d'avoir accepté son offre, et le désir de pouvoir reconnaître son obligeance. — Rien ne vous est plus facile, me dit-il : je viens d'apprendre, monsieur, que vous êtes monsieur Meyerbeer. — Je n'ai pas cet honneur. — Enfin, vous êtes un des auteurs de *Robert-le-Diable ?* — Tout au plus : j'ai écrit les paroles. — Eh bien ! monsieur, permettez-moi d'assister à la répétition de demain. — Il y a encore si peu d'ensemble, que je n'ose y inviter que mes amis. — Raison de plus pour que j'insiste, monsieur. — Et moi trop heureux, lui dis-je, que vous veuillez me faire une pareille demande. — Il me serra la main, et le jour fut pris pour le lendemain.

Il fut exact au rendez-vous. En attendant que la répétition commençât, nous nous promenâmes quelques instants sur le théâtre. Il causait d'une manière grave et pourtant aimable et spirituelle ; mais il était aisé de voir qu'il faisait des efforts pour soutenir la conversation, et que quelque autre pensée le préoccupait. Nos jolies dames de la danse et du chant arrivaient successivement. Plusieurs fois je le vis tressaillir, et un instant son émotion fut telle qu'il s'appuya contre une coulisse. Je crus deviner alors qu'il avait pour une de nos déesses quelque passion malheureuse. Supposition que son âge et sa figure rendaient peu vraisemblable. En effet, je me trompais. Il ne parla à personne, ne s'approcha de personne, et, du reste, personne ne le connaissait.

La répétition commença. Je le cherchai à l'orchestre parmi les amateurs ; je ne l'y trouvai pas, et, quoique la salle fût à

peine éclairée, je crus l'apercevoir dans la loge de face qu'il contemplait la veille avec une émotion si profonde. Je voulus m'en assurer, et, à la fin de la répétition, après l'admirable trio du cinquième acte, je montai aux secondes. Meyerbeer, qui avait à me parler, m'accompagnait. Nous arrivons à la loge, dont la porte était entr'ouverte, et nous voyons l'inconnu la tête cachée dans les mains. A notre entrée, il se retourne brusquement et se lève; sa figure pâle était couverte de larmes. Meyerbeer tressaillit de joie, et, sans lui dire un mot, lui serra la main d'un air affectueux, comme pour le remercier. L'inconnu, cherchant à se remettre de son trouble, balbutia quelques mots de remercîment et d'éloges tournés d'une manière si vague et si générale, qu'il fut évident pour nous qu'il n'avait pas écouté la pièce, et que depuis deux heures il avait pensé à toute autre chose qu'à la musique. Meyerbeer me dit tout bas avec désespoir :

— Le malheureux n'en a pas entendu une note !

Nous descendîmes tous par l'escalier du théâtre, et, traversant la belle et vaste cour qui conduit à la rue Grange-Batelière, l'inconnu salua monsieur Sausseret, qui alors était employé à la location.

J'allai à monsieur Sausseret : Vous connaissez ce beau jeune homme qui s'éloigne ?

— Monsieur Arthur, rue du Helder, n° 7. Je n'en sais pas davantage. Il a loué pour cet hiver une seconde loge de face.

— Il y était tout à l'heure.

— Il y va le matin, à ce qu'il paraît, car le soir il ne l'occupe jamais; la loge reste toujours vide.

En effet, toute la semaine la porte ne s'ouvrit pas; la loge resta déserte et personne n'y apparut.

La première représentation de *Robert* approchait, et ce jour-là un pauvre auteur est accablé de demandes de loges et de billets. Vous croyez qu'il a le loisir de penser à sa pièce, aux coupures et aux changements qui y seraient nécessaires ? nulle-

ment. Il faut qu'il réponde aux lettres et aux réclamations qui lui arrivent de tous côtés, et ce sont les dames surtout qui ce jour-là sont le plus exigeantes. — Vous deviez me faire retenir deux loges, et je n'en ai eu qu'une. — Vous m'aviez promis une avant-scène, et j'ai eu une première. — Vous m'aviez promis le numéro 10, à côté de la loge du général, et vous me donnez le numéro 15, à côté de madame D***, que je ne peux pas souffrir et qui vous écrase toujours avec ses diamants. — Un jour de première représentation est un jour où l'on se fâche avec ses meilleurs amis, qui consentent à vous pardonner quelques jours après, quand vous avez eu un beau succès, mais qui vous tiennent longtemps rigueur en cas de chute ; de sorte qu'on reste brouillé avec eux comme avec le public. — Un malheur n'arrive jamais seul.

Or donc, le matin de la première représentation de *Robert*, il y avait une loge promise par moi à des dames, loge que le directeur m'avait enlevée pour la donner à un journaliste. — Je me plaignis. Il me répondit : — C'est pour un journaliste... Vous comprenez, un journaliste... qui vous déteste ! !... mais qui, grâce à cette politesse, consentira à dire du bien... de la musique.

L'argument était sans réplique, et puis la loge était donnée. Mais où placer mes jolies dames, dont le courroux était pour moi bien autrement redoutable que celui du journaliste ?... Je pensai à mon inconnu, et je me rendis chez lui.

Son appartement était fort simple et fort modeste, surtout pour un homme qui louait à l'Opéra une loge à l'année. — Monsieur, lui dis-je, je viens vous demander un grand service.

— Parlez.

— Comptez-vous assister à la représentation de *Robert*... dans votre loge ?

Il parut troublé... et me répondit en hésitant : — Je le voudrais, mais cela me sera impossible.

— Avez-vous disposé de cette loge?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous me la céder? vous me tirerez d'un grand embarras.

Le sien augmentait à chaque instant; il n'osait me refuser... Enfin, et comme faisant un effort sur lui-même, il me dit : J'y consens; mais à condition que vous ne mettrez dans cette loge que des hommes.

— Justement! m'écriai-je, je vous la demande pour des dames.

Il garda un instant le silence.

— Parmi ces dames, y en a-t-il une que vous aimiez?

— Oui, sans doute, répondis-je vivement.

— Alors, prenez ma loge. Aussi bien, je quitte aujourd'hui Paris.

— Je fis un mouvement d'intérêt et de curiosité; il devina ma pensée, car il serra ma main dans les siennes et me dit : Vous comprenez bien qu'il se rattache à cette loge des souvenirs bien chers et bien cruels... que je ne puis confier à personne!... A quoi bon se plaindre!... quand on est malheureux sans espoir... et qu'on l'est par sa faute?

Le soir eut lieu la première représentation de *Robert*, et mon ami Meyerbeer eut un immense succès qui retentit dans toute l'Europe. Depuis, bien d'autres événements littéraires ou politiques, bien d'autres triomphes, bien d'autres chutes se sont succédé. — Je ne revis plus M. Arthur; — je n'y pensais plus, — je l'avais oublié.

L'autre soir, je me trouvais encore à l'Opéra, à droite de l'orchestre. Cette fois on ne donnait pas *Robert*, — on donnait les *Huguenots*. — Cinq ans s'étaient écoulés.

— Vous arrivez bien tard, me dit un de mes amis, un professeur en droit, abonné de l'Opéra, qui a autant d'esprit le soir que d'érudition le matin. — Et vous avez grand tort, me

dit en me frappant sur l'épaule un petit homme vêtu de noir, à la voix aigre et à la tête poudrée. — Je me retournai : c'était M. Baraton, le notaire de ma famille.

— Vous ici ! m'écriai-je ; et votre étude ?

— Vendue depuis trois mois. Je suis riche, je suis veuf, j'ai la soixantaine ; j'ai été vingt ans marié et trente ans notaire... il est temps que je m'amuse...

— ... Et monsieur, dit le professeur en droit, est depuis huit jours un abonné de l'orchestre.

— Oui, vraiment ; j'aime à rire, — j'aime la comédie, et j'ai loué une stalle à l'Opéra.

— Pourquoi pas aux Français ?

— Ce n'est pas si drôle qu'ici !... On y voit et l'on y entend les choses du monde les plus singulières. Ces messieurs savent tout, connaissent tout... il n'y a pas une loge dont ils ne m'aient raconté l'histoire.

Et il regardait le professeur en droit, qui souriait avec cet air modeste et réservé que l'on croit discret, et qui signifie : J'en dirais bien d'autres si je voulais.

— En vérité ? m'écriai-je, et machinalement mes yeux se tournèrent vers la loge des secondes qui, quelques années auparavant, avait excité si vivement ma curiosité. Quelle fut ma surprise ! elle était encore vide ce soir-là et, de toute la salle, c'était la seule !

Charmé alors d'avoir aussi une histoire à moi, j'appris en peu de mots à mes auditeurs celle que je viens de vous raconter, beaucoup trop longuement peut-être.

On m'écoutait attentivement. — Mes voisins se perdaient en conjectures. — Le professeur cherchait à rappeler ses anciens souvenirs ; — le petit notaire souriait malignement.

— Eh bien ! leur dis-je, qui de vous, messieurs, qui savez tout, qui connaissez tout, nous donnera le mot de cette énigme ? qui nous racontera l'histoire de cette loge mystérieuse ?

Tout le monde se taisait... même le professeur, qui, passant sa main sur son front pour se rappeler l'anecdote, aurait probablement fini par en inventer une ; mais le notaire ne lui en laissa pas le temps.

— Qui vous dira cette histoire ?... s'écria-t-il d'un air de triomphe : moi, qui en connais tous les détails.

— Vous, monsieur Baraton !

— Moi-même !...

— Parlez ! parlez ! — Et toutes les têtes s'avancèrent vers le narrateur. — Parlez, monsieur Baraton !

— Eh bien ! dit le notaire d'un air important et prenant une prise de tabac, qui de vous a connu?... En ce moment le premier coup d'archet se fit entendre.

Et monsieur Baraton, qui tenait à ne pas perdre une note de l'introduction, s'arrêta tout court et dit : Au prochain entr'acte.

II

— Messieurs, dit le notaire au moment où finissait le premier acte des *Huguenots*, nous avons à habiller la reine Marguerite et toutes ses dames d'honneur ; nous avons à mettre en place le château et les jardins de Chenonceaux, et l'entr'acte sera, je crois, assez long pour vous raconter l'histoire que vous désirez connaître. Et après avoir savouré lentement une prise de tabac qui lui donnait le temps de rassembler ses idées, monsieur Baraton commença en ces termes :

— Qui de vous, messieurs, a connu ici la petite Judith ?

Tout le monde se regarda, et les vieux abonnés de l'orchestre ne purent répondre.

La petite Judith, une enfant qui, il y a sept ou huit ans, avait été admise comme figurante de la danse ?

— Attendez, dit le professeur en droit d'un air un peu pédant... une petite blonde qui faisait dans la *Muette* un des pages du vice-roi.

— Elle était brune, dit le notaire : quant à l'emploi que vous lui attribuez, je n'ai là-dessus aucun document positif, et j'aime mieux m'en rapporter à votre immense érudition.

Le professeur en droit s'inclina.

— Ce qui du moins ne saurait être contesté, c'est que la petite Judith était charmante.

— Un autre point qui paraît authentique, c'est que madame Bonnivet, sa tante, était portière, rue de Richelieu, dans la maison d'un vieux garçon dont elle avait été autrefois la femme de confiance, d'autres disaient la cuisinière, mais madame Bonnivet n'en convenait pas. Du reste, elle tirait le cordon et faisait des ménages, — tandis que sa nièce faisait des conquêtes, car il était impossible de passer devant la loge de la portière sans admirer la petite Judith, qui alors avait à peine douze ans. — C'étaient déjà les plus beaux yeux du monde, des dents comme des perles, une taille délicieuse, et, avec sa robe d'indienne ou de stoff, l'air le plus distingué que l'on pût imaginer ; de plus, une physionomie naïve, candide, et dans son innocence même, expressive et coquette ; enfin, de ces figures à tourner toutes les têtes et à changer, comme on dit, la face des empires.

On faisait chaque jour tant de compliments à madame Bonnivet sur sa jolie nièce, qu'elle se décida à faire des sacrifices pour son éducation : elle l'envoya à une école gratuite de jeunes filles où on lui apprit à lire et à écrire, éducation brillante dont les avantages se firent bientôt sentir à madame Bonnivet elle-même, qui dans ses fonctions de portière, déchiffrait péniblement les adresses des lettres, et se trompait

toujours d'opinions et d'étages dans les journaux à remettre aux locataires.

Judith se chargea de ce soin à la satisfaction générale, et, persuadée qu'avec une figure et une éducation aussi distinguées sa nièce devait arriver sans peine à la fortune, madame Bonnivet n'attendait qu'une occasion; elle ne tarda pas à se présenter. — Monsieur Rosambeau, maître de ballets, qui demeurait au cinquième, proposa de donner quelques leçons à la petite Judith, et, quelques jours après, madame Bonnivet apprenait à toutes les portières de sa connaissance que sa nièce venait d'être reçue dans les chœurs de l'Opéra; nouvelle qui se répandit rapidement de porte en porte dans toute l'étendue de la rue Richelieu.

Voici donc Judith installée à l'Opéra, au foyer de la danse, prenant des leçons le matin, et paraissant le soir inaperçue dans les groupes de jeunes filles, de naïades ou de pages, comme le disait tout à l'heure monsieur le professeur.

C'était l'innocence même que Judith, quoique alors elle eût quatorze ans passés; mais elle avait été élevée dans une maison honnête, dont tous les locataires étaient mariés; sa tante, qui était d'un rigorisme outré, ne la quittait presque jamais, la conduisant à l'Opéra le matin, l'en ramenant le soir, et restait même au foyer de la danse à tricoter des chaussettes, pendant que sa nièce étudiait et faisait des battements.

Vous me demanderez ce que devenait pendant ce temps la loge de la rue Richelieu. — C'est ce que je ne saurais vous dire. On a prétendu qu'une amie de madame Bonnivet s'était chargée de l'intérim, en attendant que la petite Judith fît fortune et eût *un sort*.

Car vous savez comme moi, messieurs, que l'on n'entre à l'Opéra que pour avoir un sort, une position. — Après cela on se retire, on est riche, on redevient honnête, et l'on marie sa fille à un agent de change.

— Ou à un notaire... dit le professeur.

— C'est vrai, dit monsieur Baraton en faisant la grimace, cela s'est vu ; — mais vous vous doutez bien que ni madame Bonnivet ni sa nièce n'avaient alors des idées de grandeur pareilles. — Il faut en tout de la progression.

— Et Judith ! m'écriai-je, car je voyais s'avancer l'entr'acte.

— Judith ! m'y voici ! Madame Bonnivet, malgré sa surveillance préventive, ne pouvait empêcher sa nièce de causer avec ses jeunes compagnes. — Le matin, au foyer de la danse, et surtout le soir, quand elles étaient en scène... limite terrible que la tante ne pouvait franchir et où s'arrêtait son inspection vigilante... — Judith entendait alors de singulières choses. — Une des nymphes ou des sylphides ses compagnes lui disait à demi-voix :

— Vois-tu, ma chère, à l'orchestre, à droite, comme il me regarde !

— Qui donc ?

— Ce beau jeune homme qui a un gilet de cachemire.

— Qu'est-ce donc ?

— Une inclination à moi.

— Une inclination ? — disait Judith.

— Eh ! oui, vraiment ; — quel air étonné ! — Est-ce que tu n'as pas une passion, toi qui parles ?

— O mon Dieu, non !

— Dites donc, mesdemoiselles, est-elle amusante !... — Judith qui n'a pas d'amoureux !

— Je le crois bien, sa tante ne veut pas.

— En vérité ! Ah bien ! si j'avais une tante comme celle-là...

— Ah ! ma chère, n'en dites pas de mal ; c'est une femme qui a des vues sérieuses et utiles, comme il nous en aurait fallu, et qui, pour préserver sa nièce du danger des passions, lui cherche un protecteur.

— Elle ! un protecteur !... elle est trop niaise pour cela ; elle n'en trouvera jamais.

Tout cela se disait pendant les chœurs de la *Vestale*. Judith n'en avait pas perdu un mot : elle n'osait en demander à personne l'explication. Mais, sans trop s'en rendre compte, elle se sentait humiliée de l'idée que l'on avait d'elle ; elle aurait voulu se venger, abaisser ses bonnes amies, les humilier à son tour. Aussi, lorsque, le soir, en rentrant, madame Bonnivet prit un air grave et solennel pour annoncer à sa nièce qu'il se présentait un protecteur pour elle, un protecteur distingué, son premier mouvement fut un mouvement de joie... et sa tante, qui était loin de s'y attendre, parut enchantée, et continua d'un air rayonnant :

— Oui, ma chère nièce, une personne recommandable sous tous les rapports, une personne qui assure ton bonheur et un sort à ta tante ; ce qui est bien juste, après les peines que lui ont coûtées ton éducation et les soins qu'elle t'a prodigués. Ici la tante essuya quelques larmes ; et Judith, émue de son attendrissement, se hasarda seulement alors à lui demander quel était ce protecteur, et en quoi elle avait mérité cette haute protection.

— Tu le sauras, ma chère enfant ; tu le sauras... Mais, en attendant, toutes tes compagnes vont en mourir de dépit.

C'était la seule chose que désirait Judith ; et, le soir, grande en effet fut la rumeur, quand cette nouvelle circula dans le foyer de la danse. — Est-il possible ? — Je te l'assure. — Ça n'est pas croyable... — Une mijaurée pareille ! est-elle heureuse !... — Une figurante, une choriste ! — Tandis que moi... un premier sujet ! ! — C'est révoltant ! — C'est admirable ! disaient les autres ; elle est si gentille... — Et si honnête ! !... elle le mérite bien ! — Enfin, jamais alliance princière, alliance royale, ne donna lieu à plus de propos et de conjectures ; et cependant le doute n'était déjà plus permis, car le soir même,

la tante avait paru dans les coulisses avec un châle Ternaux magnifique.

Mais quel était ce protecteur inconnu? Ce ne pouvait être que quelque financier bien âgé, quelque grand seigneur bien respectable. C'était à qui interrogerait Judith et la ferait causer. Mais tout était inutile : Judith était d'une discrétion impénétrable, et la grande raison, c'est que Judith ne savait rien.

Depuis trois ou quatre jours elle avait quitté la loge de la portière pour habiter avec sa tante un appartement charmant, rue de Provence. Une chambre à coucher du goût le plus moderne, et un boudoir délicieux, si élégant, si bien drapé et garni de si beaux tapis, que la tante n'osait y entrer et demeurait par goût dans la salle à manger ou dans la cuisine... elle y était plus à son aise. — Mais depuis quatre jours Judith n'avait vu paraître personne, ce qui lui semblait singulier; — car Judith était sans éducation, mais non pas sans esprit. Sa candeur et sa naïveté étaient de l'ignorance, et non pas de la niaiserie; et, se rappelant ce qu'elle avait pu comprendre, devinant une partie de ce qu'elle ne comprenait pas... elle commençait à s'inquiéter, à s'effrayer; elle aurait voulu pour tout au monde avoir une amie à qui demander conseil... Mais seule, quelle protection implorer contre ce protecteur qu'elle ne connaissait pas et qu'elle redoutait déjà? — il est vrai qu'à toutes ses idées qu'elle se formait d'avance se joignaient toujours celles de la laideur et de la vieillesse, — tant ses compagnes lui avaient répété que ce ne pouvait être qu'un vieillard goutteux, cacochyme et mal fait. — Aussi elle trembla de tous ses membres lorsque, le cinquième jour, sa tante, accourant tout essoufflée, ouvrit la porte du boudoir en lui disant : Le voici!

Judith voulut se lever par respect... mais ses jambes fléchirent, et, prête à se trouver mal... elle retomba sur le canapé.

Lorsque enfin elle osa lever les yeux, elle vit debout, devant

elle, un beau jeune homme de vingt-quatre ans à peu près, d'une figure noble et distinguée, qui la regardait avec des yeux si doux et si bienveillants, qu'à l'instant même elle se crut sauvée. — Il lui sembla que celui qui la regardait ainsi devait la défendre, et qu'avec lui elle n'avait rien à craindre.

— Mademoiselle, lui dit l'inconnu d'une voix grave, mais respectueuse... puis, s'apercevant que la tante était toujours là, il lui fit signe de sortir... Elle obéit à l'instant même, ayant justement des ordres à donner pour le dîner.

— Mademoiselle, vous êtes ici chez vous; je désire que vous y soyez bien, que vous y soyez heureuse. Pardonnez-moi si j'ai bien rarement l'honneur de vous présenter mes hommages... de nombreuses occupations me priveront de ce plaisir. Aussi je ne réclame qu'un titre... celui de votre ami! qu'un droit... celui de satisfaire vos moindres vœux!

Judith ne répondit pas; mais son cœur, qui battait avec violence, soulevait fréquemment la percale légère de sa pèlerine.

— Quant à votre tante... et il prononça ce mot avec un air de mépris... c'est elle qui désormais sera à vos ordres; car j'entends qu'ici vous soyez la maîtresse et que tout le monde vous obéisse... à commencer par moi.

Puis il s'approcha d'elle, lui prit la main qu'il porta à ses lèvres, et, voyant que cette main était encore tremblante :

— Est-ce mon aspect qui vous cause cette frayeur? Rassurez-vous, je ne reviendrai plus maintenant que quand vous aurez besoin de moi... quand vous m'appellerez!... Adieu, Judith... adieu, mon enfant.

Et il partit, laissant la pauvre fille dans un trouble, dans une émotion qu'elle ne connaissait pas encore et qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Toute la journée Judith eut devant elle la figure du bel inconnu, ses grands yeux noirs si expressifs. Elle ne l'avait pas

regardé, et pourtant rien de sa pose, de ses manières, de son habillement même, ne lui avait échappé! Elle croyait encore entendre cette voix si douce, dont tous les mots étaient gravés dans son souvenir. La pauvre Judith, qui d'ordinaire dormait si bien, passa cette nuit sans sommeil. C'était la première! Le lendemain elle avait le teint pâle, les yeux fatigués. — Et la tante souriait.

On ne pouvait parler du bel inconnu sans que le joli visage de Judith se couvrît d'une rougeur soudaine.

Et la tante souriait encore !

Mais il ne paraissait plus ! Il ne venait pas, et Judith ne pouvait lui dire de venir... En effet, qu'avait-elle à lui demander?... l'appartement le plus élégant, la table la mieux servie, des domestiques et une voiture à ses ordres... Rien ne lui manquait... que lui!!...

D'un autre côté, ses camarades du théâtre, la voyant si belle, si brillante, couverte de si riches parures, ne cessaient de la questionner!... Et leurs questions en apprenaient maintenant à Judith plus qu'elle n'en voulait savoir; aussi, sans pouvoir s'en expliquer à elle-même le motif, elle gardait le plus profond silence avec sa tante et ses compagnes sur ce qui s'était passé entre *elle* et *lui*. Il lui semblait, d'après ce qu'elle entendait autour d'elle, qu'il y avait dans la conduite de l'inconnu quelque chose qui n'était pas régulier... quelque chose d'humiliant pour elle, et que pour son honneur elle ne devait pas dire. Aussi serait-elle morte plutôt que d'en parler ou de se plaindre, lorsque le huitième jour... un jour de grande représentation, elle aperçut à l'avant-scène et dans la loge du roi, son inconnu qui la regardait. Elle poussa un cri de joie et de surprise qui fit manquer la mesure à un danseur qui en ce moment commençait une pirouette. — Qu'est-ce donc?... lui dit Nathalie, une de ses compagnes, qui tenait de moitié avec elle une guirlande de fleurs.

— C'est lui... le voilà!...

— Est-il possible! le comte Arthur de V..., un des jeunes seigneurs de la cour de Charles X, et de plus un joli garçon!... Tu n'es pas à plaindre... Eh bien! qu'as-tu donc?... ne vas-tu pas te trouver mal pour un homme que tu vois tous les jours?

Judith n'entendait plus rien, elle était trop heureuse! Arthur venait de s'incliner vers elle et de la saluer, au grand scandale de la loge dorée où il se trouvait. Ce fut bien autre chose encore, lorsque, après le ballet, au moment où elle allait remonter à sa loge, Arthur se trouva dans la coulisse, et lui dit tout haut devant le gentilhomme de la chambre qui présidait alors aux destinées de l'Opéra : — Voulez-vous, mademoiselle, me permettre de vous reconduire?

— C'est bien de l'honneur pour moi, balbutia Judith toute tremblante, sans s'apercevoir que sa réponse excitait le rire de ses compagnes.

— Alors, hâtez-vous : je vous attends ici sur le théâtre.

Je vous réponds que Judith ne fut pas longtemps à se déshabiller ; dans son empressement, elle déchira sa robe de gaze et son pantalon de soie, et madame Bonnivet, qui alors lui servait de femme de chambre (fonctions privilégiées de toutes les mères et tantes de théâtre), madame Bonnivet avait peine à la suivre dans l'escalier, portant le cachemire que sa nièce oubliait. Arthur était resté sur le théâtre, causant avec un groupe de jeunes gens et avec Lubert, le directeur, à qui il recommandait mademoiselle Judith. Au moment où elle parut, il alla à elle aux yeux de tous, et tous deux descendirent par l'escalier particulier des acteurs. Un coupé élégant les attendait à la porte, et je ne puis vous exprimer le trouble et le ravissement de la pauvre Judith en se trouvant assise à côté de lui dans cet étroit passage qui rendait le tête-à-tête plus intime et plus doux. Il avait peur qu'elle ne s'enrhumât, et il leva les glaces; il prit le cachemire qu'elle tenait à la main, le déploya,

en couvrit ses blanches épaules, sa jolie taille, et un cœur qui battait en ce moment d'une émotion inconnue. Ah! que Judith était jolie!... qu'elle était séduisante, embellie ainsi par le bonheur! Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée : il y a si peu de distance de la rue Grange-Batelière à la rue de Provence, et puis ces beaux chevaux gris allaient si vite!... La voiture s'arrête. Arthur descend, offre la main à sa compagne, monte avec elle l'escalier, et, arrivé au premier, à la porte de son appartement, — il sonne, la salue avec respect et disparaît.

Judith passa encore une mauvaise nuit. La conduite du comte lui paraissait si singulière! car enfin il pouvait bien entrer dans son salon, s'asseoir, lui faire une visite; elle était, il est vrai, peu au fait des convenances; mais cela lui paraissait plus honnête que de prendre congé d'elle aussi brusquement.

Elle ne ferma pas l'œil; elle se leva, se promena dans sa chambre, et au point du jour, voulant se rafraîchir un instant par l'air pur du matin, elle ouvrit sa fenêtre... Quelle fut sa surprise! la voiture du comte était restée à la porte... elle avait passé toute la nuit dans la rue... Les chevaux piaffaient sur le pavé de froid et d'impatience, le cocher dormait sur son siége...

— Pardon, messieurs, dit le notaire en s'interrompant; l'acte commence, je ne veux rien perdre de l'opéra; j'ai loué une stalle pour cela... A l'autre entr'acte.

III

Le surlendemain, Judith ouvrit sa fenêtre de bon matin. — La voiture du comte était encore à la porte.

Il était évident qu'il l'envoyait ainsi presque toutes les nuits. Dans quelle intention? C'est ce qu'elle ne pouvait deviner... Quant à lui en demander l'explication, elle n'aurait jamais osé. — D'ailleurs, elle ne l'apercevait presque jamais, si ce n'était le soir, les jours d'Opéra, à une seconde loge de face qu'il avait louée à l'année. — Il ne venait plus sur le théâtre, il ne lui proposait plus de la reconduire. Comment le voir?... Comment faire?...

Heureusement pour elle, on lui fit une injustice... un passe-droit... Ses compagnes la crurent désolée; elle était ravie. — Elle écrivit au comte pour lui dire qu'elle avait une demande à lui faire, et qu'elle le priait de passer chez elle. — Cette lettre n'était pas facile à écrire; aussi Judith y employa une journée entière; elle la recommença bien des fois, et en fit au moins vingt brouillons. Elle en avait dans ses poches, dans son sac, et probablement elle en laissa tomber une que l'on ramassa, car le soir, sur le théâtre, elle entendit de jeunes auteurs et des abonnés de l'orchestre s'égayer entre eux sur une lettre sans orthographe qu'ils venaient de trouver, et qu'ils se passaient de main en main. — Il fallait entendre leurs joyeuses exclamations, leurs commentaires satiriques, leurs plaisanteries sans pitié sur ce billet sans signature dont ils ne connaissaient pas l'auteur, mais qu'ils voulaient insérer le lendemain dans un journal, comme modèle du genre épistolaire des Sévignés de la danse.

Quels furent l'effroi et le supplice de Judith, non pas en s'entendant tourner en ridicule, mais en pensant que toutes ces réflexions railleuses, le comte les ferait à la lecture de sa lettre, que maintenant elle aurait voulu ravoir au prix de tout son sang ! Aussi elle était plus morte que vive lorsque Arthur entra le lendemain dans son boudoir.

— Me voici, ma chère Judith; j'accours au reçu de votre

lettre. — Et cette fatale, cette horrible lettre, il la tenait encore à la main. — Que me voulez-vous?

— Ce que je veux... monsieur le comte... Je ne sais comment vous le dire... mais ce billet... même... puisque vous l'avez lu... si toutefois vous avez pu le lire...

— Très-bien, mon enfant, répondit le comte avec un léger sourire.

— Ah! s'écria Judith avec désespoir, ce billet même vous prouve que je suis une pauvre fille sans esprit, sans éducation, qui a honte de son ignorance, et qui voudrait en sortir... Mais comment faire, si vous ne venez à mon secours, si vous ne m'aidez de vos conseils et de votre appui?

— Que voulez-vous dire?

— Donnez-moi des maîtres, et vous verrez si le zèle me manquera; vous verrez si je profite de leurs leçons... Je travaillerai plutôt le jour et la nuit.

— La nuit?

— Autant l'employer à étudier qu'à ne pas dormir.

— Et pourquoi, mon Dieu! ne dormez-vous pas?

— Pourquoi? dit Judith en rougissant : parce qu'il y a une idée qui me tourmente sans cesse.

— Et quelle idée?...

— Celle que vous devez avoir de moi... Vous devez me mépriser, me regarder comme indigne de vous... Et vous avez raison, poursuivit-elle vivement, je me vois telle que je suis... je me connais... et je voudrais, s'il est possible, ne plus rougir à vos yeux et aux miens. — Le comte la regarda avec étonnement et lui dit : Je vous obéirai, ma chère enfant; je ferai ce que vous me demandez.

Le lendemain, Judith avait un maître d'orthographe, d'histoire et de géographie. Il fallait voir avec quelle ardeur elle étudiait; et son jugement, son esprit naturel, qui n'avaient

besoin que de culture, se développèrent avec une incroyable rapidité.

C'était pour Arthur qu'elle avait aimé l'étude, et maintenant elle aimait l'étude pour elle-même. C'était son plus doux passe-temps, sa consolation et l'oubli de tous ses chagrins. Elle n'allait plus à la salle de danse, ni aux répétitions ; elle se faisait mettre à l'amende pour rester chez elle à travailler, et ses compagnes disaient : Judith est dans les amours et les grandes passions ; on ne la voit plus ; elle perd son état... Elle a grand tort.

Et Judith redoublait d'efforts en disant : Bientôt je serai digne de lui, bientôt il verra que je suis en état de le comprendre, il pourra juger de mes progrès. Vain espoir ! lorsque le comte était là, Judith, interdite et tremblante, n'avait plus de mémoire : elle avait tout oublié. Quand il l'interrogeait sur ses études, elle répondait tout de travers, et le comte se disait : La pauvre enfant a bonne volonté, mais peu de facilité. Ce qu'elle avait gagné à sa nouvelle science, c'était de sentir combien elle devait lui paraître sotte et ridicule. Cette pensée la rendait encore plus timide et plus gauche, et comprimait les épanchements de cette âme si naïve et si tendre. Aussi le comte venait rarement. De temps en temps il passait le soir une demi-heure avec elle ; mais lorsque sonnait minuit, il se levait !... Alors, et sans lui adresser un reproche, Judith lui demandait seulement, d'une voix douce et inquiète : Quand vous reverrai-je ?

— Je vous le dirai demain de loin à l'Opéra.

Et voici comment :

Il était presque tous les deux jours dans sa loge, aux secondes de face, et quand il lui était possible de passer le lendemain quelques instants avec Judith, il portait négligemment sa main droite à son oreille ; cela voulait dire : J'irai rue de Provence.

Et alors Judith l'attendait toute la journée ; elle ne recevait

personne; elle éloignait même sa tante pour être toute entière au plaisir de le voir.

Malgré la réserve du comte, elle avait fait une découverte : c'est qu'il avait quelque chagrin profond qui le dévorait. — Quel était ce chagrin? elle ne le lui demandait pas. Et pourtant elle aurait été si heureuse de pouvoir s'affliger avec lui !... Ce bonheur, elle n'osait l'espérer, mais elle partageait ses peines sans les connaître; elle était triste de sa tristesse. Aussi le comte lui disait souvent : Judith, qu'avez-vous donc? quels sont vos chagrins?... Si elle avait osé, elle aurait répondu : Les vôtres!

Un jour il lui vint une idée horrible; elle se dit avec effroi : Il en aime une autre! Mais alors, pourquoi prendre une maîtresse à l'Opéra? Comme caprice... comme objet de mode... comme un jouet qu'il a acheté sans le voir et sans le connaître... Mais alors, pourquoi?...

Elle leva les yeux sur la glace, et Judith était si jeune, si fraîche, si jolie!... Elle resta plongée dans ses réflexions.

La porte de son boudoir s'ouvrit brusquement. Arthur parut; il avait un air de trouble qu'elle ne lui avait jamais vu.

— Mademoiselle, lui dit-il vivement, habillez-vous; je viens vous prendre pour aller aux Tuileries.

— Est-il possible?

— Oui, le temps est superbe; un soleil magnifique. Tout Paris y sera!

— Et vous voulez bien m'y conduire! s'écria Judith enchantée; car jamais le comte n'était sorti avec elle, jamais il ne lui avait donné le bras en public.

— Certainement... je vous y conduirai; et aux yeux de tous, et dans la grande allée! s'écria le comte en se promenant avec agitation... Allons, madame Bonnivet, dit-il brusquement à la tante qui entrait en ce moment dans le boudoir, habillez votre

nièce ; donnez-lui ce qu'elle a de plus élégant, de plus nouveau, de plus riche.

— Grâce au ciel et grâce à monsieur le comte, ce ne sont pas les jolies parures qui nous manquent.

— C'est bon, c'est bon... dépêchez-vous... nous sommes pressés.

— Allons, allons, monsieur le comte est pressé, dit madame Bonnivet en s'apprêtant à dénouer la robe de sa nièce.

Judith rougit et lui fit signe qu'Arthur était là.

— Qu'importe ? Est-ce que nous nous gênons avec monsieur le comte ? Et avant que Judith eût pu s'y opposer, le corsage était déjà défait.

La pauvre fille, troublée et hors d'elle, ne savait comment se soustraire aux regards d'Arthur.

Mais, hélas ! sa pudeur prenait un soin bien inutile : Arthur ne regardait pas ; tout entier à une idée qui semblait exciter son dépit et sa colère, il se promenait à grands pas dans le petit boudoir, et venait de heurter un vase en rocaille qui volait en éclats.

— Ah ! quel malheur ! s'écria Judith, oubliant en ce moment le désordre de sa toilette.

— Porcelaine du Japon, dit la tante avec désespoir ; il coûtait au moins cinq cents francs !

— Non, mais il venait de lui ! ! !

— Eh bien ! êtes-vous prête ? dit Arthur, qui n'avait pas seulement entendu cette réflexion.

— Dans l'instant. Ma tante, mon châle... mes gants...

— Et votre mantelet, dit Arthur ; vous l'oubliez, et il fera froid.

— Je ne crois pas.

— En effet, dit la tante en touchant la main de sa nièce, elle est brûlante ; est-ce que tu aurais la fièvre ? Il ne faudrait pas sortir.

— Non, ma tante, s'écria vivement Judith; je ne me suis jamais mieux portée.

'Le coupé était en bas; ils y montèrent et traversèrent les boulevards ensemble, en plein midi!!! ensemble!!! Judith ne se sentait pas de joie; elle aurait voulu que tout le monde la vît... Et, pour comble d'ivresse, elle aperçut, rue de la Paix, deux de ses camarades, qu'elle salua avec toute la gracieuseté que donne le bonheur!... deux premiers sujets qui, ce jour-là, étaient à pied.

La voiture s'arrêta à la grille de la rue de Rivoli. Judith prit le bras du comte, et tous deux s'avancèrent dans l'allée du Printemps. C'était un jour de la semaine; toute la population parisienne riche et oisive s'y était donné rendez-vous : la foule était immense.

En un instant, Arthur et sa compagne furent l'objet de l'attention générale. Ils étaient si beaux tous les deux, qu'il était impossible de ne pas les remarquer. Chacun se retournait en disant : Quel est donc ce joli couple?

— C'est le jeune comte Arthur de V...

— Est-ce qu'il est marié?

Judith tressaillit à ce mot, éprouvant un sentiment de plaisir et de peine dont elle ne put se rendre compte.

— Non, vraiment, dit d'un air dédaigneux une grande et vieille dame, qui portait sur son bras un petit chien de Vienne, et qui était suivie par deux domestiques en riche livrée : non, vraiment, le comte Arthur n'est pas marié; monseigneur son oncle ne le souffrirait pas.

— Quelle est donc cette jolie personne?... sa sœur peut-être?

— Vous lui faites injure... c'est sa maîtresse... une demoiselle de l'Opéra... à ce que je crois.

Par bonheur, Judith n'entendait pas le discours de la douairière; car dans ce moment le baron de Blangy, qui était der-

rière elle, disait à son frère le chevalier : C'est la petite Judith.

— Celle dont Arthur est épris ?

— Il en perd la tête... il se ruine pour elle.

— Il a raison, je voudrais bien être à sa place ; regarde donc comme elle est jolie !

— Quel air distingué ! quelle physionomie enchanteresse !

— Et cette taille élégante et gracieuse !

— Prends garde, tu vas en devenir amoureux.

— C'est déjà fait. — Viens donc, viens la voir de plus près.

— Si nous pouvons ; car il y a foule autour d'elle.

Et la foule répétait tous ces propos, et Arthur, à son tour, les entendait... Les jeunes femmes, en voyant l'air modeste de Judith, lui pardonnaient d'être si jolie, tandis que les jeunes gens, contemplant Arthur d'un œil d'envie, se disaient : Est-il heureux !!!

Pour la première fois alors il regarda Judith comme elle devait être regardée, — et s'étonna de la trouver si belle. — La promenade, le grand air, et surtout le bonheur de s'entendre admirer, avaient animé ses joues d'un nouvel éclat et donné à ses yeux une expression et un charme indéfinissables : et puis elle avait seize ans, elle aimait, il lui semblait qu'elle était aimée !... que de raisons pour être belle ! Aussi le succès de Judith fut complet, il fut immense ! La foule la reconduisit jusqu'à la voiture. Mais alors, quand elle vit Arthur attacher sur elle un regard de tendresse, — tous ses triomphes s'effacèrent devant celui-là ; les éloges de la foule furent oubliés, et elle rentra chez elle en disant : Que je suis heureuse !

Le lendemain, à son lever, Judith reçut deux lettres. — La première était du baron de Blangy, qui, bien plus riche qu'Arthur, offrait son amour et sa fortune. — Judith n'eut pas même l'idée de montrer cette lettre à sa tante ou à Arthur. — Elle ne pensait pas en la brûlant faire le moindre sacrifice.

La seconde lettre portait une autre signature, que Judith relut deux fois, ne pouvant en croire ses yeux. — Mais il n'y avait pas moyen d'en douter, elle était signée : l'évêque de*** ; elle était conçue en ces termes :

« Mademoiselle,

« Vous avez paru publiquement hier aux Tuileries avec mon « neveu, le comte Arthur, et comblé ainsi la mesure d'un scan- « dale dont les conséquences sont incalculables.

« Quoique, par l'impiété des hommes, Dieu ait permis que « tout fût bouleversé, nous avons les moyens de punir votre « audace. Je vous déclare donc, mademoiselle, que, si vous ne « mettez fin à un pareil scandale, j'ai assez de crédit auprès « du ministre de la maison du roi pour vous faire renvoyer de « l'Opéra. — Si, au contraire, vous abandonnez à l'instant mon « neveu, nous vous faisons offrir, car la fin sanctifie les moyens, « deux mille louis et l'absolution de vos fautes, etc., etc. »

Judith fut d'abord anéantie en lisant cette lettre, puis elle reprit courage, consulta son cœur, rassembla toutes ses forces et répondit :

« Monseigneur,

« Vous me traitez bien cruellement, et pourtant je pourrais « attester devant Dieu que je n'ai rien à me reprocher. — Cela « est ! je vous le jure, mais je ne m'en vanterai pas, j'y ai trop « peu de mérite ; il est tout entier à celui qui m'a épargnée et « respectée.

« Oui, monseigneur, votre neveu est innocent de tous les « torts dont vous l'accusez, et si l'on offense le ciel en aimant « de toute son âme, c'est un crime dont je suis coupable, mais « dont il n'est pas complice.

« Voici donc la résolution que j'ai prise.

« Je lui dirai ce que pour moi je n'aurais osé dire ; mais ce « sera pour vous, monseigneur... et le ciel m'en donnera la « force... Je lui dirai : — Arthur, suis-je aimée de vous ? Et si, « comme je le crois, comme je le crains, il me répond : — Non, « Judith, je ne vous aime pas, — je vous obéirai, monsei- « gneur ; je m'éloignerai de lui, je ne le verrai plus jamais, et « alors, je l'espère, vous m'estimerez assez pour ne rien m'of- « frir, et pour ne pas ajouter l'humiliation au désespoir. — Ce « dernier... suffira pour mourir.

« Mais si le ciel, si mon bon ange, si le bonheur de toute ma « vie, voulaient qu'il me répondît : — Je vous aime !

« Ah ! c'est bien mal ce que je vais vous dire, et vous allez « m'accabler, à juste titre, de vos reproches, de vos malédic- « tions ; mais, voyez-vous, monseigneur, il n'y a pas de pou- « voir au monde qui puisse m'empêcher d'être à lui, de lui « tout sacrifier... Je braverai tout, même votre colère... car, « après tout, que pourrait-elle ? Me faire mourir ; et que m'im- « porterait de mourir, — si j'avais été aimée ?

« Pardon, monseigneur, si cette lettre a pu vous blesser... « elle est d'une pauvre fille sans connaissance du monde, et « de ses devoirs, mais qui trouvera peut-être quelque grâce à « vos yeux, dans l'ignorance de son esprit, dans la franchise « de son cœur, et surtout dans le profond respect.

« Avec lequel elle a l'honneur d'être, monseigneur, etc. »

Cette lettre écrite, Judith la cacheta, l'envoya sans parler à personne, et dès ce moment, décidée à connaître son sort, elle attendit avec impatience la prochaine visite du comte.

C'était le soir jour d'Opéra. Elle était sur le théâtre, regardant s'il paraîtrait dans sa loge des secondes et s'il lui ferait le signe convenu.

Ce soir-là Arthur ne vint que bien tard, mais il semblait sombre et préoccupé. Il ne regardait pas du côté du théâtre et

ne fit aucun signe à Judith, qui se désespéra. Il fallait encore attendre au surlendemain.

Le surlendemain, c'était un mercredi, elle fut plus heureuse. Il lui adressa de loin le signe qui lui indiquait le rendez-vous, et Judith se dit : — Demain matin il viendra, demain je saurai mon sort.

Mais, le matin, arriva le chasseur de monsieur le comte, annonçant que son maître n'avait pas un instant à lui dans la journée, et qu'il viendrait le soir assez tard souper avec mademoiselle Judith.

Souper avec elle en tête-à-tête, cela ne lui était jamais arrivé, à lui qui la quittait toujours avant minuit. — Qu'est-ce que cela voulait dire? La tante trouvait que c'était très-clair : Judith ne voulait pas la comprendre.

A onze heures du soir, le souper le plus fin et le plus délicat avait été préparé par les soins de madame Bonnivet. Quant à Judith, elle ne voyait rien, n'écoutait rien ; elle attendait.

Elle attendait ! toutes les facultés de son âme se renfermaient, se résumaient dans cette idée !...

Mais onze heures et demie, minuit avaient sonné, et Arthur ne venait pas!

Toute la nuit s'écoula, il ne vint pas ; et elle attendait encore.

Et le lendemain et les jours suivants Arthur ne parut pas... Elle ne reçut aucune nouvelle, elle ne le revit plus!

Qu'est-ce que cela signifiait ? qu'est-ce qu'il était devenu ?

— Messieurs, dit le notaire en s'interrompant, voici le rideau qui se lève : la suite à l'autre entr'acte.

IV

— Messieurs, dit le petit notaire au moment où finissait le troisième acte des *Huguenots*, je devine que vous tenez à savoir ce qui était arrivé à notre ami Arthur, et surtout à connaître au juste ce qu'il était?

— Si vous aviez commencé par là? lui dis-je.

— Je suis maître de placer mon exposition où je veux; c'est moi qui conte. — D'ailleurs, ce n'est pas ici, à l'Opéra, qu'il faut se montrer sévère sur les expositions, dit le professeur en droit, on ne les entend jamais.

— Ce qui est souvent un grand bonheur pour les auteurs de libretti, ajouta le notaire en me regardant; et satisfait de son épigramme, il continua en ces termes :

— Le comte Arthur de V... descendait d'une très-ancienne et très-illustre famille du Midi. Sa mère, veuve de très-bonne heure, n'avait eu que lui d'enfant et était sans biens; mais elle avait un frère qui avait une immense fortune.

Ce frère, monseigneur l'abbé de V..., avait été successivement à la cour de Louis XVIII, et plus tard à celle de Charles X, un des prélats les plus influents, et l'on sait quelle était, à cette époque, la puissance du clergé, puissance qui gouvernait la France, le souverain et même l'armée. L'abbé de V... était d'un caractère froid et égoïste, d'un esprit sévère et hautain, et pourtant excellent parent; car il avait de l'ambition pour lui et les siens. Il se chargea de l'éducation de son neveu, le mit bien en cour, fit rendre à sa sœur une partie de ses biens confisqués pendant l'émigration, et la pauvre comtesse de V***

mourut en bénissant son frère et en recommandant pour lui à son fils une obéissance aveugle.

Arthur, qui adorait sa mère, lui jura, à son lit de mort, tout ce qu'elle voulut, serment d'autant plus facile à tenir, que, depuis son enfance, il avait une peur horrible de monseigneur son oncle et avait toujours été habitué à se soumettre sans résistance à ses moindres volontés.

Grave, doux et timide, mais cependant plein de courage et d'honneur, Arthur avait toujours senti un vif penchant pour la carrière des armes, pour l'uniforme et pour l'épaulette, peut-être aussi parce que dans le palais de son oncle il ne voyait que des robes noires et des surplis. Il osa un jour, et avec une grande réserve, faire part de ses intentions à monseigneur, qui fronça le sourcil et lui annonça d'une voix ferme et décidée qu'il avait d'autres vues sur lui.

L'abbé de V... avait été nommé évêque, et il espérait mieux ! Il avait des chances peur le chapeau de cardinal ; et, dans une si belle position, il voulait attirer après lui son neveu, l'élever auy plus hautes dignités de l'Église ; en un mot, lui faire embrasser la carrière qui seule alors conduisait rapidement aux honneurs et à la puissance.

Arthur n'osait résister ouvertement au terrible ascendant de son oncle, mais il jurait bien en lui-même de n'être jamais évêque.

Pourtant on en avait parlé au roi, qui avait accueilli ce projet avec une insigne bienveillance. — Arthur devait, dans quelques mois, entrer au séminaire, seulement pour la forme, puis recevoir les ordres, et passer rapidement des degrés inférieurs aux premiers rangs de son nouvel état.

Arthur n'avait pas oublié les serments faits à sa mère, et, d'un autre côté, c'eût été, aux yeux de tous, une insigne ingratitude de se brouiller ouvertement avec un oncle, son seul parent et son bienfaiteur. — N'osant donc déclarer la guerre au

redoutable prélat et s'opposer directement à ses intentions épiscopales, il cherchait quelques moyens détournés pour arriver au même but et pour forcer l'abbé à renoncer de lui-même à ses desseins. Le seul moyen était d'arriver à quelque bon scandale qui le rendît indigne des saintes et respectables fonctions qu'on voulait lui conférer malgré lui.

Ce n'était pas facile, car Arthur, soit que cela vînt de son naturel ou de son éducation, avait un fond de principes et d'honnêteté qu'il ne pouvait vaincre. — N'est pas libertin qui veut; — il faut pour cet état une vocation comme pour les autres, et Arthur avait autant de peine à être mauvais sujet qu'à être évêque... Il y a des gens qui ne réussissent à rien.

Il avait pourtant des amis pleins de facilité et d'heureuses dispositions, qui, pour lui rendre service, l'entraînaient dans leurs joyeuses orgies. — Arthur y allait par raison... mais le désordre l'ennuyait autant qu'il amusait les autres; sa froide sagesse glaçait la folie de ses compagnons, et finissait souvent par les rendre raisonnables : — il était signalé comme un trouble-fête, et il y avait renoncé.

Alors, et en désespoir de cause, il avait tourné ses vues vers les dames de la cour. — Mais, dans cette cour, les dames fuyaient le bruit et le scandale; non pas qu'il y eût moins d'intrigues qu'autrefois, mais on les cachait mieux; et l'évêque, quoique averti des silencieuses passions de son neveu, eut l'air de ne rien savoir et de fermer les yeux, pensant probablement avec Molière,

Que ce n'est point pécher que pécher en silence.

Quel parti restait-il donc alors à ce pauvre Arthur, qui courait après le scandale comme d'autres courent après la gloire, sans pouvoir l'atteindre? Un de ses amis, franc libertin, lui dit :

— Prends une maîtresse à l'Opéra ; ce théâtre est à la mode, tout le monde y va ; cela se saura, cela fera du bruit, c'est tout ce qu'il faut.

— Moi ! dit Arthur en rougissant d'indignation, me mêler d'une intrigue pareille !

— Tu ne t'en mêleras pas ; tout cela s'arrange avec les grands-parents ; et le traité une fois conclu, il n'en sera que ce que tu voudras ; il ne s'agit pas que cela soit, mais qu'on le croie et qu'on le dise.

— A la bonne heure !

— Tu seras en titre, et voilà tout ; tu sais bien que de nos jours... il y a une foule de titulaires qui n'exercent pas... tu seras comme eux.

— Soit, j'y consens.

On a vu les détails de la présentation et la première entrevue de Judith, d'Arthur et de la tante.

On s'arrangea pour que monseigneur l'évêque en fût instruit. — Il ne dit rien.

On le prévint que presque toutes les nuits la voiture de son neveu stationnait rue de Provence ; et Arthur espérait chaque jour une explication et une scène où il comptait se rejeter sur la violence d'une passion qui désormais le rendait indigne des bontés de son oncle ; mais pas une plainte ne se fit entendre, et Arthur ne savait comment expliquer ce sang-froid et cette résignation évangéliques.

C'était le calme précurseur de l'orage.

Monseigneur lui dit un matin : Le roi a été fort irrité contre vous, j'ignore à quel sujet.

— Je le devine.

— Et moi, je ne veux pas le savoir. Sa Majesté a pardonné, mais elle exige que dans deux jours vous entriez au séminaire.

— Moi, mon oncle ?...

— Ce sont les ordres du roi, c'est auprès de lui qu'il faut réclamer.

Et il lui tourna le dos.

Arthur, furieux, hors de lui, ne sachant où donner de la tête, courut chez Judith, l'emmena aux Tuileries, l'avoua pour sa maîtresse aux yeux de tout Paris et à la veille de partir pour le séminaire. Cette fois, il n'y eut pas moyen de ne pas éclater. Impossible, après un tel scandale, de songer, de longtemps du moins, à le faire entrer dans l'Église. — C'était tout ce qu'Arthur demandait. Monseigneur écrivit à Judith la lettre menaçante que nous avons vue, et le roi envoya au comte l'ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. — Il fallait obéir. Par bonheur, Arthur était intimement lié avec un des fils de monsieur de Bourmont, qui lui-même partait la nuit suivante pour Alger, où se préparait une importante expédition. — Arthur le supplia de l'emmener avec lui comme volontaire, de n'en rien dire à personne, ni au roi ni à son oncle. — Puisqu'on me laisse libre du lieu de mon exil, se disait-il, je le choisirai glorieux. J'irai où il y a du danger et de l'honneur. Je me ferai tuer, ou j'entrerai un des premiers dans la Casauba, et quand je reviendrai avec un drapeau, on verra si l'on ose encore m'affubler d'une étole et me faire donner la bénédiction aux fidèles.

Il s'éloigna de nuit dans le plus grand secret, car toutes ses démarches étaient observées, et il craignait que, si on devinait le but de son voyage, on ne l'empêchât de partir. Il écrivit un mot à Judith pour la prévenir seulement qu'il la quittait pour quelques jours; mais ce billet, tout insignifiant qu'il était, fut intercepté et ne parvint pas. Le préfet de police était aux ordres de monseigneur.

La semaine suivante, Arthur était en pleine mer, et le vingtième jour, il débarquait en Afrique. Il monta des premiers à l'assaut, au fort de l'Empereur, et fut blessé à côté de

son intrépide ami monsieur de Bourmont, qui tomba frappé à mort au milieu d'un triomphe. — Longtemps Arthur fut en danger; pendant deux mois on désespéra de ses jours, et quand il revint à lui, sa fortune, ses espérances, celles de son oncle, tout avait disparu en trois jours avec la monarchie de Charles X.

L'évêque n'avait pu résister à un pareil désastre; malade et souffrant, il avait voulu suivre la cour exilée, il ne l'avait pu. — L'impatience, la colère continuelles qu'il éprouvait, avaient exalté son cerveau et enflammé son sang; une fièvre dangereuse se déclara, et dans l'état d'irritation où il était, ne sachant à qui s'en prendre, ce fut sur son neveu qu'il se vengea de la révolution de juillet.

Arthur, à peine rétabli de sa blessure, arriva à Paris, et c'est ici, messieurs, dit le notaire en élevant la voix, que je commence à entrer en scène. — Monsieur le comte vint chez moi pour me confier les affaires de la succession, dont il était peu en état de s'occuper. — J'étais depuis longtemps son notaire et celui de sa famille, cela me revenait de droit : nous procédâmes d'abord à la levée des scellés.

Je ne vous parlerai point des détails de l'inventaire, quoiqu'un inventaire bien fait et bien dressé ait bien aussi son prix; en inscrivant à leur numéro d'ordre les différents papiers que renfermait le secrétaire de monseigneur, j'aperçus un billet gaufré et satiné, et signé *Judith, danseuse à l'Opéra.* La lettre d'une danseuse chez un évêque!... J'aurais voulu, pour l'honneur du clergé, la faire disparaître; mais déjà Arthur s'en était saisi, et, voyant son trouble et son émotion, je crus un instant, Dieu me pardonne cette mauvaise pensée, que monseigneur et son neveu avaient été rivaux sans le savoir.

— Pauvre fille !... pauvre fille !... disait Arthur... Quelle noblesse! quelle générosité! quel trésor je possédais là!... Tenez... monsieur... tenez, lisez, me dit-il; et quand je relus cette phrase :

Si l'on offense le ciel en aimant de toute son âme, c'est un crime dont je suis coupable, mais dont il n'est pas complice.

— C'est pourtant vrai! s'écria Arthur, qui avait alors les larmes aux yeux: elle m'aimait de toute son âme, et je ne m'en apercevais pas, et je ne songeais pas à l'aimer... et elle avait seize ans, et elle était charmante!... car vous ne savez pas, monsieur, comme elle est jolie... c'est la plus jolie femme de Paris.

— Je n'en doute pas, monsieur le comte... Mais si vous voulez que nous achevions l'inventaire...

— Comme vous voudrez...

Et il continuait à lire à voix haute les fragments de la lettre.

« Si le ciel, si mon bon ange, si le bonheur de toute ma vie « voulaient qu'il me répondît : Je vous aime.

« Ah ! c'est bien mal ce que je vais vous dire, et vous allez à « juste titre m'accabler de vos reproches, de vos malédictions; « — mais, voyez-vous, monseigneur, il n'y a pas de pouvoir « au monde qui puisse m'empêcher d'être à lui, de lui tout sa- « crifier... »

— Et j'ai méconnu... j'ai repoussé un pareil amour ! s'écriait Arthur. — C'est moi, c'est moi seul qui fus coupable... Mais je réparerai mes torts, — je lui consacrerai ma vie tout entière... je vous le promets, je vous le jure. — Eh ! qui maintenant d'ailleurs pourrait me blâmer d'avouer une telle maîtresse?... J'en suis fier. — Je l'aime, je le dirai à tout le monde, et tout le monde me l'enviera... à commencer par vous, monsieur le notaire, qui ne m'écoutez pas... et qui regardez si attentivement ces fatras de papiers.

— Ces papiers... c'était le testament de son oncle, que je venais de découvrir, — testament qui le déshéritait et qui disposait de l'immense fortune du défunt en faveur des hospices, et pour des fondations pieuses.

Je le dis à Arthur, qui ne montra pas la moindre émotion, et se mit à relire la lettre de Judith.

— Vous la verrez, ma jolie maîtresse, me dit-il, vous la verrez; je veux que vous dîniez aujourd'hui avec elle.

— Mais ces papiers... ce testament...

— Eh bien! me dit-il en souriant, cela ne me regarde plus; — heureusement, Judith m'aimera sans cela... Adieu, monsieur, adieu, je vais la voir, je vais retrouver près d'elle plus que je n'ai perdu.

Et il sortit les yeux rayonnants de plaisir et d'espoir.

— Singulier jeune homme, me dis-je, qu'une maîtresse console d'une succession perdue! Et j'achevai mon inventaire.

Quelques heures après, j'étais de retour chez moi. Je vois entrer Arthur comme un fou, comme un homme en délire. — Elle n'y est plus! me dit-il, elle n'y est plus! Perdue... elle est perdue pour moi!

— Eh quoi! une infidélité!...

— Qui vous l'a dit? s'écria-t-il vivement en me prenant au collet.

— Je n'en sais rien.

— A la bonne heure! car je n'y survivrais pas! Depuis mon départ, depuis trois mois, elle a disparu, elle a quitté l'Opéra.

— Que vous ont dit ses compagnes?

— Des absurdités. Les unes prétendent qu'elle a été enlevée... Une autre m'assurait de sang-froid qu'elle avait l'intention de *se périr*.

— C'est possible! depuis la révolution de juillet le suicide devient à la mode!

— Ne dites pas cela... J'en perdrais la raison. J'ai couru à son appartement de la rue de Provence, elle l'avait quitté sans dire où elle allait.

— Aucun indice?

— L'appartement est à louer. — Personne ne l'a habité depuis elle.

— Et vous n'avez rien trouvé ?

— Rien ! seulement, dans la chambre de sa tante, à terre... cette adresse, cette carte d'emballage, sur laquelle était écrit : *A madame Bonnivet, à Bordeaux*... Car, je me le rappelle, elle est de ce pays-là.

— Eh bien?...

— Eh bien, chargez-vous ici de mes affaires, arrangez cela comme vous l'entendrez.

— Que voulez-vous faire ?

— Suivre ses traces ou celles de sa tante... la chercher, la découvrir.

— Souffrant comme vous l'êtes, vous voudriez partir demain pour Bordeaux ?

— Demain, c'est trop tard !

Il partit le soir même !... — Ici le quatrième acte des *Huguenots* commença : le notaire ne parlait plus, il écoutait... Et il nous fallut attendre à l'autre entr'acte la suite de l'histoire.

VI

M. Nourrit venait de sauter par la fenêtre, mademoiselle Falcon venait de s'évanouir ; le quatrième acte des *Huguenots* finissait au bruit des applaudissements, et le notaire continua son récit en ces termes :

Arthur était resté six mois à Bordeaux, cherchant, interrogeant, demandant à tout le monde madame Bonnivet, dont personne ne pouvait lui donner de nouvelles. Il l'avait même fait

mettre dans les journaux! et la pauvre femme serait morte de plaisir, si elle s'y était vue!... Mais cela ne lui était plus possible. Le propriétaire d'une petite maison dans laquelle elle avait demeuré vint donner à Arthur les renseignements qu'il avait fait demander par les gazettes. Madame Bonnivet était morte depuis deux mois.

— Et sa nièce!...

— N'était pas avec elle; mais la tante jouissait d'une certaine aisance : elle avait cent louis de rente viagère.

— D'où cela lui venait-il?

— On l'ignore.

— Parlait-elle de sa nièce?

— Quelquefois elle prononçait son nom... et puis s'arrêtait, comme craignant de trahir un secret qu'elle devait garder.

Arthur, malgré tous ses soins et ses recherches, n'avait pu en apprendre davantage ; il était revenu désespéré. Car depuis qu'il avait perdu Judith, depuis qu'il en était séparé à jamais, son attachement pour elle était devenu un amour, une passion véritable. C'était maintenant la seule affaire, la seule occupation de sa vie. Il se rappelait amèrement les instants si rares qu'il avait passés auprès d'elle; il la voyait devant ses yeux, parée de tant de charmes, de tant d'amour!... Et tous ces biens qui lui avaient appartenu, il les avait dédaignés; il n'en connaissait le prix qu'en les perdant pour toujours. — Il recherchait tous les lieux où il l'avait vue. Il ne quittait pas l'Opéra.

Il voulut habiter l'appartement de la rue de Provence. A son grand regret, il avait été loué en son absence par un étranger qui ne l'occupait pas! Il voulut le revoir, du moins. — Le concierge n'en avait pas les clefs, et les portes et les persiennes de l'appartement restèrent constamment fermées.

Vous vous doutez bien que, tout entier à ses regrets et à son amour, Arthur ne songeait guère à ses affaires : mais moi, je m'en inquiétais pour lui, et je voyais avec peine qu'elles pre-

naient une tournure fâcheuse. — Déshérité par son oncle, Arthur n'avait pour toute fortune que le bien de sa mère, quinze mille livres de rente à peu près. — Il en avait dissipé plus de la moitié, d'abord dans les folies qu'il avait faites autrefois pour Judith, et ensuite dans les dépenses qu'il faisait maintenant pour découvrir ses traces, car rien ne lui coûtait.

Au plus léger indice, il expédiait des courriers dans toutes les directions et semait l'or à pleines mains... mais toujours sans succès. Aussi il me répétait sans cesse qu'elle n'existait plus, qu'elle était morte ! Dans nos rendez-vous d'affaires, il ne parlait que d'elle, et moi, je lui parlais de la nécessité de vendre et de liquider. — Je l'y décidai enfin, et non sans peine ; c'était pour lui un grand chagrin de se défaire des biens qui lui venaient de sa mère... mais il le fallait... Il devait près de deux cent mille francs, et les intérêts à payer auraient bientôt absorbé le reste de sa fortune.

On apposa donc les affiches, on fit les insertions dans les journaux, et, la veille du jour où la vente devait se faire dans mon étude, je reçus d'un de mes confrères une communication qui me remplit de surprise et de joie. Le sort se lassait donc de poursuivre ce pauvre Arthur !

Un monsieur de Courval, homme d'une probité équivoque, et débiteur de sa mère d'une somme considérable, demandait à s'acquitter ; le capital et les intérêts montaient à cent mille écus ; la dette était bien réelle, bien exigible, et mon confrère m'apportait les fonds en bons billets de banque. — Il n'y avait pas moyen de douter d'un pareil bonheur. Je courus l'annoncer à Arthur, qui reçut cette nouvelle sans plaisir ni peine.

Dès qu'on ne lui parlait pas de Judith, tout lui était indifférent.

Pour moi, je me hâtai de donner quittance, de payer nos créanciers, de dégréver nos biens, et tout allait à merveille, sauf un incident difficile à expliquer.

Arthur rencontra un jour ce vieux monsieur de Courval, qui venait de s'acquitter si noblement envers nous. Il habitait d'ordinaire la province et se trouvait par hasard à Paris. — Arthur lui tendit la main, et le remerciait de son procédé, au moment même où celui-ci s'excusait avec embarras des malheurs multipliés qui le mettaient dans l'impossibilité de jamais faire honneur à ses affaires.

— Et vous venez, le mois dernier, de me payer cent mille écus. — Moi ?

— Je n'ai plus de titres contre vous, ils sont anéantis. Vous ne me devez plus rien.

— Ce n'est pas possible !

— Voyez plutôt mon notaire.

Le débiteur, qui ne l'était plus, accourut chez moi, et ne pouvait revenir de son étonnement.

— C'est fort heureux pour vous, lui dis-je.

— Et encore plus pour monsieur Arthur... me répondit-il d'un air triste et mécontent ; car moi, j'avais pris mon parti... Ne pouvant pas payer, c'est comme si je ne devais pas ; et cette affaire-là ne me rend pas plus riche ; mais lui !... c'est bien différent !... il peut se vanter d'avoir du bonheur !...

— Quoi ! vraiment, vous ne savez pas d'où cela vient ?

— Je ne m'en doute pas ; mais si toutes les faillites s'arrangeaient ainsi, il y aurait du plaisir... tandis que franchement il n'y en a guère...

— Monsieur doit donc encore ?

— Près du double de ce que j'ai, ou plutôt de ce qu'on a déjà payé pour moi, et si l'on se présentait pour continuer la liquidation, je vous prie de m'avertir.

— Je n'y manquerai pas.

Notre surprise redoubla, et Arthur se désolait de ne pouvoir deviner le mot de l'énigme. Je courus chez mon confrère, un honnête homme... fort instruit, qui n'en savait pas plus que

moi... dans cette affaire-là, s'entend... On lui avait envoyé les fonds en lui recommandant de retirer et d'anéantir les titres. Il me confia la lettre d'envoi, que je portai à Arthur. Il l'examina avec attention, et n'en fut pas plus avancé. La lettre était timbrée du Havre, ville où demeurait monsieur de Courval. L'écriture, qui n'était pas la sienne, nous était tout à fait inconnue... Mais Arthur poussa un cri de surprise et devint pâle comme la mort en apercevant le cachet à moitié brisé : c'était celui de Judith. Il lui avait fait cadeau autrefois d'une pierre antique et précieuse sur laquelle était gravé un phénix. Loin de voir dans ce présent une allusion ou un éloge, Judith n'y avait vu qu'un emblème de tristesse, et elle avait fait graver à l'entour ces mots : *Toujours seul!* Ce cachet ne la quittait pas, et cette devise, insignifiante pour tout autre, et pour elle si expressive, ne pouvait appartenir qu'à elle.

— Cette lettre vient d'elle, s'écriait Arthur. Et il la laissa échapper de ses mains tremblantes.

— Eh bien ! vous voilà sûr qu'elle existe encore et qu'elle pense à vous... Vous devez être enchanté.

Arthur était furieux. Il aurait mieux aimé qu'elle fût morte; car enfin, disait-il, pourquoi se cacher ? Pourquoi, lorsqu'elle sait où j'habite, craint-elle de venir à moi et de se montrer? Elle est donc indigne de paraître à mes yeux ? elle ne m'aime donc plus? elle m'a donc oublié ?

— Cette lettre, lui dis-je, prouve le contraire.

— Et de quel droit, reprit Arthur hors de lui, vient-elle m'imposer ses bienfaits? D'où viennent ces richesses? Qui lui a donné l'audace de me les offrir, et depuis quand me croit-elle assez lâche pour les accepter? Je n'en veux pas, reprenez-les.

— Je ne demande pas mieux... mais à qui les rendre ?

— Peu m'importe !... je les refuse.

— Vous aurez beau les refuser, vos dettes sont payées,

vos propriétés sont dégrévées, grâce aux cent mille écus...

— Vous vendrez mes biens, vous réaliserez cette somme, à laquelle je ne toucherai jamais et qui restera déposée chez vous, jusqu'au moment où on pourra la reprendre.

— Mais l'état de fortune où vous vous trouverez alors!...

— Peu m'importe! tout infidèle qu'elle est, je ne me repens pas de m'être ruiné pour Judith... Mais être enrichi par elle est une humiliation que je ne puis supporter!

Et malgré mes efforts, malgré toutes mes remontrances, il tint à ses résolutions. Les biens furent vendus, et très-bien vendus, grâce à l'augmentation successive des propriétés; les trois premiers cent mille francs furent déposés dans mon étude, et il resta encore à Arthur de quoi acheter six mille livres de rentes sur le grand-livre: ce fut là toute sa fortune.

Il vécut ainsi pendant deux ans, cherchant à bannir un souvenir qui le poursuivait sans relâche; sombre et mélancolique, refusant tout plaisir ou toute distraction, il était devenu incapable de se livrer au travail ou à l'étude, et je gémissais en moi-même de l'empire qu'exerçait une si cruelle passion sur un homme d'un esprit et d'un caractère aussi élevés. Il venait me voir presque tous les jours, afin d'oublier Judith, et il m'en parlait sans cesse.

Il ne l'aimait plus, disait-il, il la méprisait; il aurait fui au bout du monde plutôt que de la revoir, et malgré lui ses pas le ramenaient dans les lieux qui lui parlaient d'elle et qui lui rappelaient son souvenir.

Un jour, ou plutôt une nuit, il était au bal masqué dans cette salle d'Opéra où il n'entrait jamais sans un battement de cœur. Seul, malgré la foule... *toujours seul* (car c'est lui qui maintenant avait pris la devise de Judith), il se promenait silencieusement au milieu du bruit... sur ce théâtre... à cette place où tant de fois il l'avait vue apparaître... puis, s'égarant dans les corridors, il monta lentement à cette loge, à cette seconde de

face où dans des temps plus heureux il s'asseyait tous les soirs et d'où il lui donnait le signal de leurs innocents rendez-vous.

La porte de la loge était ouverte. Une femme en domino élégant y était seule et semblait plongée dans de profondes réflexions. A l'aspect d'Arthur, elle tressaillit, voulut se lever et sortir... mais, pouvant à peine se soutenir, elle s'appuya sur un des côtés de la loge et retomba sur son fauteuil. Son trouble même la fit remarquer d'Arthur, qui s'approcha vivement et lui offrit ses services.

Sans lui répondre, elle le refusa de la main.

— La chaleur vous aura fait mal, lui dit-il avec une émotion dont il n'était pas le maître, et si vous détachiez un instant ce masque...

Elle refusa encore, et se contenta, pour chercher de l'air, de rejeter en arrière le camail du domino qui couvrait son front.

Arthur vit alors de beaux cheveux noirs qui retombaient en boucles sur ses épaules. C'était ainsi que Judith se coiffait... Cette pose gracieuse, cette taille fine et élégante, c'étaient les siennes... c'étaient là sa tournure, ses manières, ce charme invisible et pénétrant que l'on devine et que l'on ne peut rendre!...

Elle se leva enfin...

Arthur poussa un cri! C'était lui à son tour qui se sentait mourir... mais, rassemblant promptement toutes ses forces, il lui dit à demi-voix :

— Judith!... Judith !... c'est vous!

Elle voulut sortir.

— Restez; restez, de grâce ! laissez-moi vous dire que je suis le plus malheureux des hommes, car je vous ai méconnue lorsque vous méritiez tout mon amour.

Elle tressaillit.

— Oui, vous le méritiez alors... oui, vous étiez digne des hommages et des adorations de toute la terre, et pourtant, in-

sensé que je suis, je vous aime encore, je n'aime que vous, je vous aimerai toujours... maintenant même que vous m'avez été infidèle... que vous m'avez trahi!

Elle voulut répondre, la parole expira sur ses lèvres... mais elle porta la main à son cœur, comme pour se justifier.

— Et comment, sans cela, expliquer votre absence, et surtout vos bienfaits... ces bienfaits dont je rougis pour vous et que j'ai repoussés? Oui, Judith, je n'en veux pas, je ne veux que vous et votre amour; et s'il est vrai que vous ne m'ayez pas oublié, que vous m'aimiez encore... venez!... suivez-moi! Il faut m'aimer pour me suivre... car maintenant je n'ai plus de fortune à vous offrir... Eh quoi! vous hésitez... vous ne répondez pas!... Ah! j'ai compris votre silence! Adieu, adieu pour jamais!

Et il allait sortir de la loge. Judith le retint par la main.

— Parlez, Judith, parlez, de grâce!

La pauvre femme ne le pouvait pas; les sanglots étouffaient sa voix.

Arthur tomba à ses genoux. Elle ne lui avait rien dit... mais elle pleurait! Il lui semblait qu'elle s'était justifiée!

— Vous m'aimez donc encore!... vous n'aimez que moi!

— Oui, lui dit-elle en lui tendant la main.

— Et comment vous croire?... quelles preuves? qui me les donnera?

— Le temps.

— Que dois-je faire?

— Attendez!

— Et quel gage de votre amour?...

Elle laissa tomber le bouquet de bal qu'elle tenait à la main, et pendant qu'Arthur se baissait pour le ramasser, elle s'élança dans le corridor et disparut.

Il la suivit quelques instants, l'aperçut de loin dans la foule; mais, arrêté lui-même par le flot des masques, il la perdit de

vue. Puis il crut la retrouver... Oui... oui... c'était elle... il était sur ses traces, et, au moment où il arrivait sous le vestibule, elle s'élançait dans un riche équipage que deux chevaux superbes emportèrent au grand galop.

— Messieurs, dit le notaire en s'interrompant, il est bien tard ; je me couche de bonne heure, et, si vous voulez le permettre, nous remettrons à après-demain la fin de l'histoire.

V

Le mercredi suivant, c'était jour d'Opéra : nous étions tous à l'orchestre, exacts au rendez-vous, et le notaire n'arrivait pas. On donnait *Robert*, et cet ouvrage me rappelait ma première entrevue avec Arthur. Je m'expliquais surtout sa tristesse, sa préoccupation, et je pensais que Meyerbeer lui-même ne pourrait lui en vouloir, et lui pardonnerait de n'avoir pas écouté le sublime trio de *Robert*.

Mais en ce moment Arthur était-il mieux disposé à apprécier la belle musique ? Était-il plus heureux ? Avait-il enfin retrouvé ou perdu sa Judith ?

Nous ignorions encore les obstacles qui les séparaient, et notre impatience de connaître la fin de l'histoire redoublait encore de l'absence de l'historien. Il arriva enfin après le second acte, et jamais acteur aimé du public, jamais danseur qui reparaît après trois mois de congé, n'eut une entrée plus brillante que le petit notaire... — Vous voilà ! — Venez donc, mon cher ! — Vous arrivez bien tard !

— Je viens de dîner en ville et d'assister à un contrat... Je

dis assister... car je n'exerce plus, j'ai vendu ma charge, et grâce au ciel, je ne dois rien à personne...

— Excepté à nous !

— Vous nous devez un dénoûment...

— L'histoire de Judith...

— Nous vous avons gardé votre place ; mettez-vous là.

On se serra, on s'assit, et le notaire acheva ainsi l'histoire de Judith :

— Elle avait dit : *Attendez !...* et pendant quelques jours Arthur prit patience ; il espérait toujours une lettre ou un rendez-vous. Je la reverrai, disait-il ; elle reviendra, elle me l'a promis. Mais les jours, les semaines s'écoulèrent, et Judith ne revint pas.

— Six mois se passèrent ainsi, puis un an, puis deux ans. Arthur me faisait peine, et plus d'une fois je craignis pour sa raison. Cette scène du bal masqué l'avait vivement affecté... Il y avait des moments où, se rappelant cette Judith qu'il avait retrouvée sans la voir, qui lui était apparue sans montrer ses traits, il se croyait sous l'empire de quelque hallucination. Sa tête, affaiblie par ses souffrances, lui persuadait que c'était un rêve... une illusion ; il en vint à douter de ce qu'il avait vu et entendu. Il tomba sérieusement malade, et, dans le délire de la fièvre, il voyait Judith lui apparaissant pour la dernière fois et venant lui faire ses derniers adieux ; et je ne pourrais vous dire tout ce qu'il lui adressait de tendre et de touchant... Judith était sa seule pensée, son idée fixe... C'était là le mal et le tourment dont il se mourait.

Nos soins le rendirent à la vie ; mais il resta sombre et mélancolique, et, excepté moi, il ne voyait personne. Il n'avait jamais voulu toucher à la fortune qu'il tenait de Judith, et la sienne, comme je vous l'ai dit, ne consistait plus qu'en six mille livres de rentes. Il en avait employé quatre pour louer à l'Opéra une loge à l'année... cette seconde loge de face où il

avait passé, avec Judith, la nuit du bal masqué. — Il y alla tous les soirs, tant qu'il espéra qu'elle reviendrait... et puis, quand il eut perdu cette espérance, il n'eut plus le courage ni la force d'y entrer : il s'y trouvait *seul, toujours seul* (son éternelle devise), et cette idée lui faisait trop de mal. Seulement, il venait de temps en temps à l'orchestre, il regardait douloureusement du côté de la loge de Judith, puis il s'en allait en disant :

— Elle n'y est pas!...

C'était là toute sa vie; et, excepté quelques voyages qu'il faisait de temps en temps, toujours dans l'espérance d'obtenir des nouvelles de Judith ou quelques indices sur son sort, il revenait toujours ici, à Paris, et chaque soir, sans qu'il y eût de sa volonté ou de sa faute, ses pas se dirigeaient vers l'Opéra. C'est pour m'y rencontrer plus souvent avec lui que j'avais loué ma stalle à l'année.

L'autre semaine, il était venu; — il était assis à l'orchestre, non pas de ce côté, mais de l'autre. — Ce jour-là, tout à fait découragé et n'ayant plus aucun espoir, il tournait le dos à la salle, et, plongé dans ses réflexions, il ne voyait rien et n'entendait rien. Quelques exclamations bruyantes l'arrachèrent pourtant à ses rêveries.

Une jeune dame, d'une beauté remarquable et d'une parure charmante, venait d'entrer dans une loge, et toute l'artillerie des lorgnettes était dirigée de ce côté.

On n'entendait que ces mots : Qu'elle est jolie! Quelle fraîcheur! Quel air gracieux et distingué!

— Monsieur, quel âge lui donnez-vous?

— Vingt à vingt-deux ans.

— Laissez donc... Elle n'en a pas dix-huit.

— Savez-vous qui elle est?

— Non, monsieur; c'est la première fois qu'elle vient à l'Opéra... car je suis un abonné.

D'autres voisins ne la connaissaient pas davantage.

Mais, non loin d'eux, un étranger de distinction s'inclina respectueusement et salua la jolie dame.

A l'instant chacun lui demanda son nom.

— C'est lady Inggerton, la femme d'un riche pair d'Angleterre.

— En vérité!... si jolie et si riche!...

— Et l'on dit qu'elle n'avait rien... que c'était une pauvre jeune fille, qui, dans un désespoir amoureux, voulait se jeter à l'eau... et que, rencontrée et recueillie par le vieux duc, qui la traita comme son enfant...

— C'est un vrai roman.

— Ils ne finissent pas tous si bien: car le vieillard, qui l'avait prise en amitié et qui ne pouvait plus se passer d'elle, a voulu, dit-on, l'épouser pour lui laisser sa fortune... Ce qu'il a fait.

— Diable!... Si elle est veuve... c'est un joli parti.

— Aussi son deuil est expiré, et, en Angleterre comme en France, c'est à qui lui fera la cour.

— Je le crois bien, dit le jeune homme qui parlait, et qui d'une main releva sa cravate, tandis que de l'autre il lorgnait lady Inggerton. Eh! mais, monsieur, je crois qu'elle regarde de notre côté.

— Vous vous trompez, dit l'étranger.

— Non, parbleu!... je ne me trompe pas... Je m'en rapporte à monsieur. Et il s'adressait à Arthur, qui n'avait rien entendu, et à qui il fut obligé d'expliquer ce dont il s'agissait.

Arthur lève les yeux, et, dans la loge des secondes de face... dans cette loge qui autrefois était la sienne, il aperçoit... Ah! l'on ne meurt pas de surprise et de joie, puisque Arthur existait encore... puisqu'il conservait assez de force et de raison pour se dire : C'est elle! c'est Judith!... Mais en même temps, il restait immobile... il n'osait remuer... il craignait de s'éveiller!

— Monsieur, monsieur, lui dit son voisin... vous la connaissez donc?...

Arthur ne répondait pas, car en ce moment les yeux de Judith avaient rencontré les siens... Il y avait vu briller un éclair de joie et de plaisir. Et que devint-il, mon Dieu ! comment sa tête aurait-elle pu y résister... quand il vit la main de Judith, cette main si blanche et si jolie, s'élever lentement à la hauteur de son oreille, et, imitant le signal qu'on lui donnait autrefois, jouer quelques instants avec des boutons en émeraudes dont Arthur lui avait fait présent !

Ah ! cette fois, il crut devenir fou ! Il détourna la vue, mit la tête dans ses mains, et resta ainsi quelques instants pour se convaincre que ce n'était point une illusion, pour se répéter qu'il existait encore et que c'était bien Judith qu'il venait de voir... Puis, quand il en fut bien sûr, il leva encore une fois les yeux vers elle !... la vision céleste avait disparu !... Judith n'était plus là... elle était sortie !...

Un froid mortel parcourut tous ses membres... une main de fer lui serra le cœur... Puis, se rappelant ce qu'il venait de voir... et d'entendre... car elle lui avait parlé... elle lui avait donné un signal... il s'élança de sa place... sortit de l'orchestre, et courut dans la rue en disant :

— Si je m'abuse, cette fois... si c'est encore une erreur... ou je perdrai la raison, c'est sûr... ou je me tuerai...

Et, décidé à mourir, il se dirigea directement vers la rue de Provence. — Il frappa à la porte, qui s'ouvrit... et, tremblant, il demanda : Judith !

— Madame est chez elle, dit tranquillement le concierge.

Arthur poussa un cri et s'appuya sur la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

Il monta au premier, traversa tous les appartements, ouvrit la porte du boudoir.

Il était meublé comme autrefois... il y avait six ans.

Le souper qu'il avait demandé avant son départ était là, tout servi. Il y avait deux couverts.

Et Judith, assise sur un canapé, lui dit, au moment où il entra : — Vous venez bien tard, mon ami.

Et elle lui tendit la main. Arthur tomba à ses genoux!...

Ici le notaire s'arrêta.

— Eh bien?... s'écria tout le monde, achevez.

Le notaire sourit et dit :

— Arthur ne m'en a pas conté davantage... D'ailleurs, voici le troisième acte de *Robert* qui commence.

— Qu'importe ? achevez !

— Que vous dirai-je de plus ?... Je viens de dîner avec eux... j'ai signé au contrat !

— Ils se marient donc ?

— Certainement, Judith l'a voulu !

— Pour dernière surprise, sans doute.

— Peut-être lui en réserve-t-elle encore une autre !

— Laquelle ? demanda vivement le professeur en droit.

— Je n'en sais rien, répondit le notaire en souriant ; mais on assure que le vieux duc son mari ne l'appelait jamais que : *ma fille !*

En ce moment, la loge des secondes s'ouvrit, Judith parut, enveloppée dans son manteau d'hermine et appuyée sur le bras de son amant, de son mari.

Et un même cri partit à l'instant des bancs de l'orchestre : — Qu'elle est jolie ! — Qu'il est heureux !

LE TÊTE-A-TÊTE

OU

TRENTE LIEUES EN POSTE

La grande route de Paris entre le village de Conflans et celui de Carrières. Une calèche de voyage attelée de deux chevaux est arrêtée près d'une madone qui est au bord du chemin. — Le postillon est à cheval et siffle un petit air. Un jeune homme, habillé dans le dernier goût et enveloppé d'un manteau, se promène sur la grande route, et regarde tantôt à sa montre, tantôt du côté de Paris.

EDMOND.

Je ne vois rien! elle ne vient pas! (Avec impatience.) Elle ne viendra pas! Postillon, quelle heure est-il?

LE POSTILLON.

Cinq heures viennent de sonner à Conflans.

EDMOND.

Il n'est encore que cela! attendons. Je ne puis rester en place. (Il se promène en long et en large sur la grande route.) J'ai beau marcher à grands pas, l'aiguille n'en va pas plus vite. Et comment tuer le temps? (S'arrêtant près de la calèche.) Postillon, quel est ce beau château dont le parc s'étend jusqu'ici?

LE POSTILLON.

Le château de Bercy, qui appartient à monsieur de Nicolaï.

EDMOND.

Et ce grand bâtiment non loin de la rivière?

LE POSTILLON.

La maison de campagne de l'archevêque, et à côté le séminaire. Ils sont là une bande de malins, des espiègles, qui s'en donnent joliment.

EDMOND.

Qui? les séminaristes?... Tu connais cela?

LE POSTILLON.

Je crois bien, il y en a partout, et heureusement, car toutes les routes qui conduisent chez eux sont toujours soignées et réparées; il n'y a pas à craindre que l'ingénieur du département s'avise de les négliger; ce qui est bien propice tout de même pour les chevaux de poste.

EDMOND.

Certainement.

LE POSTILLON.

Dans celui-ci... le séminaire de Conflans... j'y ai une connaissance, le neveu à Jean-Louis le grainetier, qui vient d'y entrer. Logé, nourri, et rien à faire... c'est un meilleur état que celui de postillon.

EDMOND, sans l'écouter et regardant sa montre.

Je n'y conçois rien; il faut que ma montre soit arrêtée... Postillon, quelle heure est-il?

LE POSTILLON.

Parbleu! v'là trois fois que vous me le demandez... le quart sonne; et tenez, v'là les corbeaux qui sortent... C'est le séminaire qui se rend à matines, ou à quelque chose comme ça. (Parlant à son cheval.) Ohé! ohé! petit gris!... sacredié! veux-tu te tenir?... Il a toujours peur quand il les voit. Otez donc vot' chapeau, not' bourgeois.

EDMOND.

Et pourquoi donc?... devant le neveu à Jean-Louis le grainetier?

LE POSTILLON.

C'est égal, je l'i ôte toujours. Hein ! en v'là-t-il !... sont-ils gros et gras ! tous jeunes gens ! Quels beaux soldats ça aurait faits pour Alger !

EDMOND, regardant du côté de Paris.

Je crois que j'aperçois un fiacre... oui vraiment. Dieu ! qu'il va lentement!

LE POSTILLON.

C'est son état, comme le nôtre est de courir la poste : chacun le sien. Mais dites donc, monsieur, est-ce que vous comptez que je vais rester ici en faction jusqu'à ce soir ?

EDMOND.

Je t'ai dit que je te paierais une poste de plus.

LE POSTILLON.

C'est différent.

EDMOND.

Le fiacre approche... je ne me trompe pas... je l'ai aperçue ; c'est elle. (Courant au-devant de la voiture qu'il va ouvrir.) Mathilde, Mathilde, c'est bien vous ! (L'aidant à descendre.) Ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi.

MATHILDE.

Soutenez-moi, je n'ai pas la force de marcher.

EDMOND.

Quelle pâleur ! qu'avez-vous?

MATHILDE.

Je me sens mourir. (Apercevant la madone qui est au bord de la route.) Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-moi. Edmond, je suis venue parce que je vous l'avais promis, et pour ne pas manquer à ma parole... Maintenant, laissez-moi retourner à Paris.

EDMOND.

Renoncer à vous ! jamais.

MATHILDE.

J'ai mal fait, le ciel m'en punira : je ne dois pas vous suivre.

EDMOND.

Et comment faire maintenant? Comment pourriez-vous rentrer à l'hôtel? Le sort en est jeté ; fiez-vous à moi et à mon amour. Ma calèche est là qui nous attend, et dans quelques heures nous serons à l'abri des poursuites.

MATHILDE.

Vous croyez donc qu'on peut nous poursuivre, que quelque danger nous menace?

EDMOND.

Moi, du moins.

MATHILDE.

Ah ! venez alors, venez ; plutôt me perdre que de vous exposer.

EDMOND.

Combien je suis heureux ! (Il la soutient jusqu'à la calèche, l'aide à y monter, s'y élance après elle.) Postillon, partez !

LE POSTILLON.

Oui, monsieur. (A son cheval.) En route, p'tit gris! (Il fait claquer son fouet, la calèche part au grand galop. Mathilde, la tête cachée dans son mouchoir, reste quelque temps sans rien dire.)

EDMOND.

Mathilde, vous êtes à moi, rien ne peut plus nous séparer ! Pourquoi pleurer ainsi? vous n'êtes pas raisonnable.

MATHILDE.

Jamais mon père ne me pardonnera.

EDMOND.

Et pourquoi donc? Il est si bon ! il vous aime ; et quand nous

serons arrivés en Italie, quand nous y serons mariés, il oubliera tout. Je n'ai pas son immense fortune, il est vrai ; mais j'ai un nom, de la naissance, et j'ai tant d'amour pour vous !

MATHILDE.

Ah ! sans cela, Edmond, croyez-vous que jamais j'aurais pu me décider à une pareille démarche ?

EDMOND.

Il le fallait, ou vous m'étiez ravie. Votre tante vous entraînait loin de la capitale, dans sa terre près de Lyon, et là sans doute un autre mariage...

MATHILDE.

Jamais je n'y aurais consenti. Vous ne me connaissez pas ; je n'ai que seize ans, mais j'ai du caractère, et les serments que j'ai faits, je les tiendrai jusqu'au tombeau.

EDMOND.

C'est comme moi, vivre et mourir avec vous.

MATHILDE, avec exaltation.

Toujours, n'est-il pas vrai ?

EDMOND.

Toujours.

LE POSTILLON, s'arrêtant, faisant claquer son fouet.

Ohé ! ohé ! deux chevaux et les harnais. (Descendant de cheval.) J'espère, mon bourgeois, que je vous ai mené bon train.

MATHILDE.

Où sommes-nous ?

LE POSTILLON.

A Charenton... La première poste. (Otant son chapeau.) Vous savez, mon bourgeois, qu'il y a poste royale.

EDMOND.

Certainement. Voilà pour toi, et dis qu'on se dépêche.

LE POSTILLON, à part.

Diable ! cent sous de guides... Le bourgeois est généreux.

EDMOND à demi-voix.

Et sois discret.

LE POSTILLON.

Oui, monseigneur. (A l'autre postillon qui met ses bottes.) Allons, Théophile, allons, feignant, un peu d'intensité ! (A demi-voix.) C'est un prince étranger qui enlève la fille d'un banquier.

DEUXIÈME POSTILLON.

Vraiment ?

PREMIER POSTILLON.

Cent sous de guides.

DEUXIÈME POSTILLON.

Faut qu'il soit bien amoureux ! (Montant à cheval.) En route !

EDMOND.

J'aurai peur tant que nous serons dans les environs de Paris. Heureusement il est de bon matin... à peine six heures... Postillon, quel est le village où nous entrons ?

LE POSTILLON, toujours trottant.

Le village de Maisons.

EDMOND.

Enchanté de faire sa connaissance ! (A Mathilde.) Y êtes-vous jamais venue ?

MATHILDE.

Une fois ou deux.

EDMOND.

Il n'en finit pas ! Enfin nous en voilà dehors. Regardez donc à gauche, au bord de la route, un château de belle apparence. Postillon, à qui appartient-il ? à quelque fournisseur ?

LE POSTILLON.

Au contraire, monseigneur, c'est à de braves et honnêtes gens, à un ancien magistrat.

MATHILDE, *se retirant au fond de la voiture.*

Je sais qui c'est.

EDMOND.

Vous connaissez ?

MATHILDE.

Non; mais j'en ai entendu parler... C'est l'honneur, la vertu même... Prenez garde qu'ils ne m'aperçoivent.

EDMOND.

N'ayez pas peur, je ne vois personne sur cette immense et belle terrasse, superbe allée, parc très-bien tenu... Nous voilà dans la plaine : allons, postillon. (*Le postillon lance ses chevaux au galop, et la voiture roule rapidement sur un chemin superbe et par un beau soleil d'octobre.*) Maintenant, ma chère Mathilde, que vous voilà un peu rassurée, dites-moi comment vous avez pu sortir de votre pensionnat et de chez votre père, car je n'osais l'espérer, et je ne le conçois pas encore.

MATHILDE.

Oh ! j'en ai bien long à vous dire, car jamais nous n'avons pu parler plus de cinq minutes, et si mon bavardage de petite fille ne vous ennuie pas...

EDMOND.

Comment donc !

MATHILDE.

D'abord, mon premier malheur est d'avoir perdu ma mère lorsque j'étais encore enfant. Mon père, qui était négociant à Lyon, et qui y demeurait avec sa sœur et toute sa famille, vint, contre l'avis de ma tante, s'établir à Paris, exprès pour me donner une brillante éducation, et puis aussi pour faire des

affaires. Dans ce dernier dessein du moins il a réussi, car il est devenu très-riche, à ce qu'on dit.

EDMOND.

Je le crois bien : un des premiers capitalistes de France !

MATHILDE.

Quant à moi, qu'il avait placée dans un beau pensionnat, il venait rarement me voir, et ne me faisait presque jamais sortir ; aussi je m'ennuyais beaucoup. Heureusement, je m'étais liée avec Corinne d'Esparville, une jeune comtesse qui devint mon amie intime ; elle était plus grande et plus âgée que moi, elle me donnait des conseils... Nous ne nous quittions pas. Nous avions trouvé une clef de la bibliothèque de madame.

EDMOND.

Qu'est-ce que madame ?

MATHILDE.

Notre maîtresse de pension... On ne l'appelle jamais que comme cela... C'est connu.

EDMOND.

Je vous demande pardon.

MATHILDE.

Dans cette bibliothèque, il y avait des livres si amusants ! Puisque madame les avait, nous pouvions bien les lire ! Aussi c'était notre seul plaisir. Nous les emportions dans notre chambre ; il y en a que j'ai relus bien des fois.

EDMOND.

Et lesquels ?

MATHILDE.

La Nouvelle Héloïse et *Amélie Mansfield*. Oh ! que j'ai aimé Ernest de Waldemar !

EDMOND.

Que dites-vous ?

MATHILDE.

Ce fut ma première inclination ; j'y pensais le jour, et la nuit j'en rêvais. Je me disais : Quel bonheur d'être aimée de lui ! Fortune, famille, avenir, il me semblait que pour lui j'aurais tout sacrifié. J'avais même fait son portrait ; je me le représentais vaillant, noble, généreux... un sourire tendre et mélancolique, des yeux bleus et des cheveux noirs, et lorsqu'au bal de la distribution des prix vous êtes venu m'inviter à danser... Vous rappelez-vous mon trouble et mon agitation ?

EDMOND.

Oui, vraiment.

MATHILDE.

C'est que j'ai trouvé que vous lui ressembliez.

EDMOND.

Est-il possible ?

MATHILDE.

Oh, mon Dieu ! oui, et depuis ce temps-là j'ai pensé à vous, et je n'ai plus pensé à lui, bien malgré moi ; car cela me faisait de la peine de lui être infidèle. Aussi, mon cœur serait peut-être revenu sans Corinne, à qui vous devez bien de la reconnaissance. Elle me parlait toujours de vous ; elle me disait : « Il est impossible qu'avec une physionomie pareille on ne « soit pas aimable, brave, spirituel ; et puis il est baron, j'en « suis sûre. » Est-ce bien vrai ?

EDMOND.

Oui, sans doute.

MATHILDE.

Que vous dirai-je enfin ? A tous les exercices de la pension, vous étiez là. Quand par hasard je sortais avec mon père, dans toutes les maisons où nous allions, je vous rencontrais. Et cette lettre que vous m'avez remise en me donnant la main, je ne voulais pas la recevoir, je ne voulais pas la lire ; c'est

Corinne qui l'a lue la première, et moi après, bien des fois ! Dans la solitude et le silence, ne m'occupant que de vous, votre image s'est peu à peu gravée dans mon cœur. Et voilà, monsieur, comment, sans vous voir, et presque sans vous connaître, je vous ai aimé tout à fait.

EDMOND.

Chère Mathilde !...

MATHILDE

Alors... il y a à peu près quinze jours, madame de Bussières, ma tante, est arrivée de Lyon pour passer quelques jours à Paris, et mon père est venu me voir. « Mathilde, m'a-t-il dit, « tu as seize ans, tu ne peux rester en pension. D'un autre « côté, je veux entreprendre pour mes affaires un voyage en « Allemagne, où tu ne peux m'accompagner ; tu partiras avec « ta tante... elle veut bien t'emmener avec elle dans une terre « magnifique qu'elle a aux environs de Lyon... Tu seras là en « famille, avec ses enfants, et je désire que, parmi tes cou- « sins, qu'on dit fort aimables, il s'en trouve un qui parvienne « à te plaire, et qu'un jour je puisse nommer mon gendre. »

EDMOND.

Quand je le disais !

MATHILDE.

Que pouvais-je faire, sinon vous donner avis du danger qui me menaçait ? C'est alors que vous avez mis en avant ce projet de fuite en Italie dont je ne voulus pas entendre parler ; mais Corinne, qui est plus raisonnable que moi, prétendait qu'il n'y avait pas d'autre moyen, que c'était tout naturel, que toutes les jeunes personnes tyrannisées agissaient ainsi, et qu'elle avait deux cousines en Angleterre qui ne s'étaient pas mariées autrement. D'un autre côté, la crainte de ne plus vous voir, de quitter Paris, de m'ensevelir dans le fond d'une province... Enfin elle m'a décidée. Mais il restait à exécuter ce

grand projet, et voici comment nous nous y sommes prises.

EDMOND.

Voyons cela.

MATHILDE.

Mon père devait partir hier, le 5, pour l'Allemagne, et ma tante aujourd'hui, le 6, pour Lyon ; je vous l'avais écrit.

EDMOND.

La seule lettre que j'aie de vous. Elle est là sur mon cœur.

MATHILDE.

Et vous m'avez répondu que vous m'attendiez ce matin hors de la barrière de Paris, près de Conflans, avec une voiture de poste. Alors, d'après le conseil de Corinne, j'ai demandé à sortir de ma pension pour faire mes adieux à mon père, et ensuite à passer la nuit à l'hôtel, pour être prête à partir de bonne heure avec madame de Bussières.

EDMOND.

Y pensez-vous ?

MATHILDE.

Attendez donc. Dès que mon père, hier soir, a eu quitté Paris, j'ai écrit à ma tante que nous avions changé d'idée, que décidément je ne pouvais me séparer de mon père, qui m'emmenait avec lui, et qu'elle eût à partir seule ce matin.

EDMOND.

A merveille ! votre tante vous croit avec votre père, et votre père vous croit avec votre tante ; de sorte que d'ici à longtemps la ruse ne se découvrira pas. Pour de petites pensionnaires, cela n'est pas trop mal arrangé.

MATHILDE.

N'est-ce pas ? Corinne a tant d'esprit ! mais moi, j'ai été bien des fois sur le point de renoncer à ce projet. Hier surtout,

quand mon père m'a embrassée, j'ai fondu en larmes, j'ai manqué de tout lui avouer; mais ce qui m'a retenue...

EDMOND.

C'est votre amour.

MATHILDE.

Oui, et puis la crainte que Corinne ne se moquât de moi; sans cela... C'est si mal de les tromper ainsi! ma tante qui m'a toujours aimée, qui voulait m'élever, me servir de seconde mère; et mon père qui s'éloigne, que peut-être je ne reverrai plus!... Mon Dieu! que ce postillon va vite!

EDMOND.

Rassurez-vous... nous voici au relais!... Où sommes-nous ici?

LE POSTILLON.

A Villeneuve-Saint-Georges. (Appelant un autre postillon.) Allons, Joli-Cœur, à cheval! (S'approchant d'Edmond et ôtant son chapeau.) Si monseigneur veut régler le compte.

EDMOND, lui donnant de l'argent.

Tiens, et qu'on se dépêche.

LE POSTILLON.

Soyez tranquille. (Bas à son camarade.) Ne perds pas de temps; ce sont des amoureux... (Montrant deux pièces de cinq francs.) et les roues sont bonnes.

LE POSTILLON.

C'est dit... (Faisant claquer son fouet.) En avant...

(Chantant à tue-tête.)

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours!...

(La calèche part au grand trot sur le pavé de Villeneuve-Saint-Georges.)

EDMOND.

Dieu ! quels cahots... Postillon, pas si vite... tu vas briser la voiture.

LE POSTILLON.

Ce n'est rien... Le pavé est comme ça jusqu'à l'ancienne maison de M. Boïeldieu. A dater de là, ce n'est plus qu'une roulade.

MATHILDE.

Ah ! Boïeldieu a demeuré ici ?

LE POSTILLON.

Oui, madame. Après le pont, la grille à droite... une jolie maison. J'ai été domestique chez lui ; et c'est là que j'ai pris le goût de l'opéra-comique.

(Chantant à pleine voix.)

Lorsque mon maître est en voyage,
Ah ! c'est superbe en vérité.

EDMOND.

C'est bien ; mais tais-toi, car tu es cause que tout le monde nous regarde.

LE POSTILLON, chantant toujours

La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

EDMOND.

Impossible de lui imposer silence. Heureusement nous voilà sur la grande route.

MATHILDE.

Que cet air pur, ce beau soleil me font de bien ! Regardez donc, au-dessus de nous, quelle jolie vallée ! quelle belle verdure !

EDMOND.

J'ai vu au Diorama quelque chose dans ce genre-là. Une

vallée de Daguerre ou de Bouton, je ne sais plus lequel.

MATHILDE.

Qu'il serait doux de passer ici sa vie ! Postillon, quel est cet endroit?

LE POSTILLON.

Montgeron, où nous allons arriver.

MATHILDE.

Non, ce bas-fond, à gauche.

LE POSTILLON.

C'est Crosne, et la rivière d'Yères.

MATHILDE.

Edmond, est-ce que ces riants ombrages, cette belle nature ne vous disent rien?

EDMOND.

Pardon, je ne regardais pas. Je tiens peu à la nature, je ne tiens qu'à vous.

LE POSTILLON, chantant.

Et toujours la nature
Embellit la beauté.

EDMOND.

Te tairas-tu !... Impossible de me faire entendre... Le voilà au galop dans la rue de Montgeron.

MATHILDE.

Grâce au ciel, nous en sommes dehors ! Quels sont ces arbres que j'aperçois de loin?

LE POSTILLON.

A gauche, la propriété du général Dupont-Chaumont, et devant vous la forêt de Sénart.

EDMOND.

Ah ! c'est la forêt de Sénart?

MATHILDE.

Vous ne la connaissez pas?

EDMOND.

Moi, je n'ai jamais voyagé ; et, en fait de forêts, je n'ai jamais été plus loin que les bois de Meudon. Aurez-vous peur, Mathilde?

MATHILDE, avec tendresse.

Non... je serai avec vous.

EDMOND.

Et s'il y a des brigands?

MATHILDE, avec exaltation.

Je le voudrais presque, pour que vous puissiez me défendre.

EDMOND.

Je vous en remercie. Mais la matinée avance ; vous n'avez pas faim?

MATHILDE.

Non, et vous?

EDMOND.

Cela commence.

MATHILDE, d'un ton de reproche

Quoi! nous sommes tous les deux près l'un de l'autre, et vous y pensez?

EDMOND.

Mais oui. Ordinairement, je ne déjeune qu'à onze heures, au café Tortoni : c'est ma seule occupation de la matinée ; mais aujourd'hui, j'étais éveillé à cinq heures du matin, ce qui ne m'arrive jamais.

MATHILDE.

Moi, tous les jours.

EDMOND.

Et l'exercice et le grand air donnent de l'appétit. Voyons un

peu, sur le livre de poste, où nous pourrons nous arrêter pour déjeuner.

MATHILDE.

Où vous voudrez ; peu m'importe.

EDMOND.

Ce n'est pas indifférent, car, en voyage, je ne connais rien de plus important que le déjeuner, si ce n'est le dîner, et je ne vois d'endroit passable que Melun.

MATHILDE.

Soit.

EDMOND.

Nous y serons sur les dix heures ; nous y resterons jusqu'à onze ; et ce soir, si je calcule bien les distances, nous pourrons, sans nous fatiguer, souper à Sens.

MATHILDE.

A Sens, dites-vous ?

EDMOND.

Oui, à peu près trente lieues de Paris.

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Qu'avez-vous donc ?

MATHILDE.

Je me souviens que ma tante va à Lyon par Auxerre. Je vous l'avais écrit.

EDMOND.

C'est vrai.

MATHILDE.

Et qu'elle couche toujours à Sens le premier jour.

EDMOND.

En êtes-vous sûre ?

MATHILDE.

A l'auberge de l'Écu de France. Je ne peux pas en douter,

car elle a écrit avant-hier pour y retenir son logement. Elle est donc en ce moment sur la même route que nous.

EDMOND.

C'est cependant celle de l'Italie. On me l'a bien dit.

MATHILDE, avec impatience

Mais c'est aussi celle de Lyon.

EDMOND.

Vous croyez?

MATHILDE.

Certainement.

EDMOND.

Alors c'est qu'il n'y a pas d'autre chemin ; ce n'est pas notre faute. N'est-ce pas, postillon, il n'y a que cette route-ci pour aller en Italie ?

LE POSTILLON.

Si, monseigneur, il y en a une par le Bourbonnais, et peut-être d'autres encore.

MATHILDE.

Vous voyez.

EDMOND.

Est-ce que je savais cela ?

MATHILDE.

Un homme doit le savoir.

EDMOND.

Vous qui sortez de pension, à la bonne heure ; mais nous autres gens à la mode, pourvu que nous connaissions les allées du bois de Boulogne, c'est tout ce qu'il faut pour conduire en tilbury. Madrid, Bagatelle, le rond de Mortemart et l'allée Fortunée, nous ne sortons pas de là. Mais rassurez-vous.

MATHILDE.

Me rassurer... quand la voiture de ma tante peut rencontrer

la nôtre. . quand on peut me reconnaître, me voir avec vous!... J'en mourrais de honte.

EDMOND.

Impossible qu'elle nous rencontre. D'abord nous sommes partis de Paris les premiers. Nous avons de l'avance. Je viens de lire les lois de la poste. Une voiture ne peut pas dépasser celle qui la précède; c'est défendu par le règlement.

MATHILDE.

Mais si elle parvenait à nous rejoindre, à marcher près de nous.

EDMOND.

Alors c'est moi qui lui permettrais de passer devant; et en fermant la calèche, en vous enveloppant dans votre voile, dans votre pelisse, qui voulez-vous qui vous reconnaisse? Qui oserait d'ailleurs, quand je suis là, venir regarder dans ma voiture?

MATHILDE.

Il faut donc que je me rassure?

EDMOND.

Certainement.

MATHILDE.

Je ne demande pas mieux; car cette idée seule me faisait une peur...

LE POSTILLON, faisant claquer son fouet et chantant à tue-tête.

Sonnez, sonnez, cornemuse et musette!

Nous voici arrivés au relais. (Appelant.) Ohé! postillon de malheur!... deux chevaux de calèche.

L'AUTRE POSTILLON, attelant.

Tu es bien heureux d'être gai et de chanter toujours. (Montant à cheval.) Moi, je n'en ai guère envie... Mes pauvres chevaux ont si éreintés, que ça me fend le cœur. (Leur allongeant un grand

coup de fouet.) Hu ! Blanchet ! (La calèche part au trot.) Je ne sais comment not' bourgeois a le cœur de faire courir des bêtes qui sont dans cet état-là... Hu ! donc !... (Second coup de fouet.) Ces maîtres de poste sont si avides, que pour avoir une course de plus... Hu ! donc, Blanchet !... (Troisième coup de fouet, suivi de plusieurs autres.) Tu sens bien que trois francs de guides, c'est gentil, et qu'il faut les gagner.

MATHILDE.

Postillon, quel est ce village où nous venons de relayer ?

LE POSTILLON.

Lieusaint.

MATHILDE.

Quoi ! nous étions à Lieusaint, dans la forêt de Sénart ! C'est l'endroit où Henri IV est venu dîner chez le meunier Michaud.

EDMOND.

Ah ! vraiment !

MATHILDE.

N'avez-vous pas vu *la Partie de chasse de Henri IV ?*

EDMOND.

Oui, oui... une comédie, aux Français ; mais on ne la donne jamais que les jours de gratis, et je n'y vais pas ces jours-là. N'est-ce pas mademoiselle Mars qui joue la belle Gabrielle ?

MATHILDE.

Gabrielle ? Non, elle ne paraît pas dans la pièce.

EDMOND.

Tant pis. Moi, ce que j'aime le mieux dans l'histoire de Henri IV, c'est la belle Gabrielle. Si j'avais vécu de son temps, je l'aurais adorée.

MATHILDE.

Fi, monsieur !

EDMOND.

Comme vous aimiez Ernest de Waldemar.

MATHILDE.

Quelle différence !

EDMOND.

Elle est toute à votre avantage, je le sais ; car à coup sûr Gabrielle ne vous valait pas... Elle était loin, je le parierais, d'avoir ces yeux si brillants et si expressifs, cette jolie main, et surtout cette taille divine.

MATHILDE.

Monsieur... y pensez-vous ?

EDMOND.

Pourquoi repousser l'amant le plus tendre et le plus respectueux ? N'êtes-vous pas à moi... toute à moi ?

MATHILDE, effrayée.

Non... De grâce, éloignez-vous... Ne soyez pas aussi près de moi... Vous m'avez promis de me conduire en Italie ; et là nous devons être unis. J'ai vos serments ; les avez-vous déjà oubliés ?

EDMOND.

Non sans doute... C'est mon désir et mon espoir le plus cher ; mais d'ici là me refuserez-vous la grâce que je vous demande ?... Mathilde, mon amie... un seul baiser.

MATHILDE.

Jamais. Quand vous me parlez ainsi, vous me faites peur.

EDMOND.

Eh bien ! du moins ne me retirez pas cette main que je presse sur mon cœur.

MATHILDE, la retirant avec force.

Non, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis, ce que j'es-

pérais de vous ; et si vous ne changez à l'instant de ton et de manières... je sens que je vous hais, que je vous déteste.

EDMOND.

Pardon, pardon ! Comment conserver sa tête et sa raison près d'une femme que l'on adore ? l'amour ne doit-il pas excuser les fautes qu'il fait commettre ? Mathilde, m'en voulez-vous encore ?

MATHILDE.

Je ne sais... mais restez loin de moi, de l'autre côté de la voiture.

EDMOND.

Vous ne me pardonnez pas !

MATHILDE.

Cela dépendra de vous. Je verrai...

EDMOND.

Quoi ! mon amour et ma tendresse...

MATHILDE.

Je ne veux plus entendre ce mot-là, et j'exige d'abord que vous ne m'en parliez plus.

EDMOND.

Et de quoi alors vous parler?

MATHILDE, avec impatience.

De ce que vous voudrez... de toute autre chose... Vous est-il donc impossible sans cela d'être aimable?

EDMOND.

Non, sans doute.

MATHILDE.

Eh bien ! soyez-le.

EDMOND, embarrassé.

Soyez-le... soyez-le... c'est bien aisé à dire. Encore faut-il un sujet.

MATHILDE, *froidement.*

Ils sont tous à votre disposition. (*Grand moment de silence.*) Eh bien ! monsieur?

EDMOND.

Eh bien ! mademoiselle, je ne sais plus ce vous me demandiez. Moi, je n'ai pas l'habitude de faire de l'esprit en courant la poste. Et tenez, tenez, voici, grâce au ciel, les clochers de Melun. (*A part.*) Ce n'est pas malheureux.

LE POSTILLON.

Monsieur va-t-il à la poste ou à l'auberge?

EDMOND.

A l'auberge, et à la meilleure. (*A Mathilde.*) N'est-ce pas?

MATHILDE.

Y pensez-vous? nous arrêter ici, quand ma tante est peut-être à une lieue de nous, et quand le moindre retard peut nous faire perdre l'avance que nous avons sur elle!

EDMOND, *avec humeur.*

Il faut cependant déjeuner... car enfin ne pas dormir, ne pas manger, c'est le moyen de se rendre malade.

MATHILDE, *sèchement.*

Peu m'importe!

EDMOND, *se reprenant.*

Ce que j'en dis, c'est pour vous.

MATHILDE.

Cela m'est égal, je n'ai besoin de rien.

EDMOND.

C'est fort heureux, mais moi...

MATHILDE.

Vous déjeunerez en route. Dites au postillon d'arrêter.

EDMOND.

Comme vous voudrez. (A part.) C'est fort agréable! douze lieues sans sortir de voiture... Je suis déjà brisé. (Haut.) Postillon, j'ai changé d'idée; à la poste!...

MATHILDE.

Voici justement des femmes qui viennent vous offrir dans leurs corbeilles des gâteaux et des fruits.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, entourant la voiture pendant qu'on relaie.

Mon beau monsieur, — ma belle dame, — étrennez-moi. — Des gâteaux tout chauds, — ils sortent du four. — Des belles poires de beurré, — du beau chasselas... vrai fontainebleau.

EDMOND.

Oui, du fontainebleau sur la route de Melun, ce n'est pas le chemin.

LA MARCHANDE.

Il est bien mûr, goûtez-y plutôt.

EDMOND, en mangeant avec du pain.

Véritable verjus... Avec un peu d'estragon, cela ferait d'excellent vinaigre d'Orléans. Moi qui déjeune toujours avec des rognons à la brochette ou des coquilles à la financière.

MATHILDE, avec ironie.

Voilà un grand malheur...

EDMOND, avec humeur.

Non, mais j'y suis habitué, et il est toujours pénible de changer ses habitudes. (Avec impatience au postillon, qui s'approche le chapeau bas.) Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là?

LE POSTILLON.

Une poste trois quarts, mon bourgeois.

EDMOND, lui jetant de l'argent.

Encore être dérangé ! poste trois quarts... Huit francs soixante-quinze centimes. Tiens, voilà dix francs ; c'est un franc vingt-cinq de payé.

LE POSTILLON.

Huit francs soixante-quinze ! ça ne mettrait les guides qu'à quarante sous. Je croyais que monsieur donnait trois francs... Mon camarade me l'a dit.

EDMOND, brusquement.

Oui, quand je suis content.

LE POSTILLON.

Il me semble que monsieur doit l'être.

EDMOND.

Joliment ! avec un déjeuner pareil. (S'adressant au second postillon.) Allons, à cheval.

PREMIER POSTILLON, à part.

Il paraît qu'il n'est pas si amoureux qu'à l'autre relais.

EDMOND, criant au deuxième postillon, qui est déjà prêt à partir.

Un franc vingt-cinq de payé.

PREMIER POSTILLON.

Vous me les laisserez bien pour boire !

EDMOND, avec colère.

Du tout, (Criant à l'autre postillon.) et en route !

PREMIER POSTILLON.

Ah ! mon bourgeois...

MATHILDE, avec impatience.

Eh ! monsieur, donnez-les-lui, et qu'il se taise.

EDMOND, avec emportement.

Mon Dieu! ce n'est pas pour la valeur; mais si on se laisse faire la loi par ces gens-là... (Au postillon.) Laisse-nous en repos. (A l'autre postillon qui est à cheval.) En route et bon train.

PREMIER POSTILLON, à son camarade, au moment où la voiture part.

Va à ton aise... Ne faut-il pas tant se presser pour un commis-voyageur qui enlève une danseuse?

EDMOND, mettant la tête hors de la voiture.

Qu'est-ce qu'il a dit?

MATHILDE, toute rouge de colère.

Vous l'entendez, monsieur; m'exposer à un affront!

EDMOND, pendant que la voiture roule.

Postillon, arrêtez... je veux apprendre à vivre à ce drôle, votre camarade.

MATHILDE.

Eh! monsieur, il est inutile de vous arrêter pour cela, et de nous retarder encore.

EDMOND.

Malheureusement, on ne peut pas se commettre avec une espèce pareille; sans cela j'aurais été trop heureux de le châtier comme il le mérite... mais c'est une leçon pour l'avenir. J'ai été trop généreux avec eux, et désormais je les paierai selon la nouvelle ordonnance, un franc cinquante centimes.

MATHILDE.

Pour qu'ils vous injurient encore.

EDMOND, s'échauffant.

Je voudrais bien le voir. Qu'ils s'en avisent, je m'en plaindrai à monsieur de Villeneuve, le directeur général, avec qui j'ai dîné chez monsieur de Montbel. Que diable! un franc cinquante centimes, c'est très-raisonnable; et puis c'est le règle-

ment de poste, c'est la loi ; et sous un gouvernement constitutionnel je ne connais que la loi, il faut la faire exécuter.

MATHILDE, avec ironie.

Vous avez raison, on y gagne toujours.

EDMOND, s'échauffant.

Comme vous dites ! (Après un instant de silence.) C'est une vilaine ville que Melun.

MATHILDE, froidement.

Très-vilaine.

EDMOND.

Et on n'en sort pas comme on veut. Voyez donc quelle montée! elle n'en finira pas.

MATHILDE.

Oui ; et la voiture va si doucement... (Elle bâille.)

EDMOND.

Qu'on s'endormirait. Je vois que vous en avez envie.

MATHILDE, bâillant plus fort.

C'est possible.

EDMOND.

Ne vous gênez pas. (A part.) Je l'aime autant ; cela me dispensera de faire la conversation. (La regardant pendant qu'elle s'endort.) Elle est jolie ainsi... figure charmante, air distingué, et une tête si romanesque!... c'est délicieux. Par exemple, un peu bégueule et volontaire... Ce n'est pas sa faute ; on les élève si mal dans ces pensionnats... Heureusement elle n'a encore que seize ans, et quand elle sera ma femme, je referai son éducation, parce que, si elle a des défauts, elle a aussi des qualités solides : deux cent mille livres de rente pour le moins. Aussi depuis un an je n'ai épargné ni mes soins ni ma peine. (Bâillant.) Les héritières deviennent si rares maintenant ! Les pairs de France nous les enlèvent toutes ; et comme dans la vie on n'a

jamais qu'une occasion de faire fortune, si on ne la saisit point... (Fermant les yeux.) Non pas que je sois dissipateur ou dépensier, moi ; j'ai pour l'argent une affection désintéressée : je l'aime pour lui-même, et j'ai de la peine à m'en détacher. Cependant, quand j'aurai deux cent mille livres de rente, il faudra bien se montrer. (Commençant à s'endormir.) Vont-ils être étonnés au café Tortoni ! Je leur donnerai à dîner une fois par semaine ; j'achèterai le petit hôtel de la rue Chantereine ; c'est un bon placement ; et le landau dont Thérigny veut se défaire, il n'a pas servi... et je l'achèterai... comme d'oc... casion.

(Il s'assoupit ; la calèche continue à rouler pendant plusieurs lieues, et les deux amants dorment à côté l'un de l'autre. Edmond s'éveille seulement aux relais du Châtelet, de Panfou et de Fossard, pour payer les postillons selon l'ordonnance, ce qui les fait murmurer.)

MATHILDE, s'éveillant à un juron très-prononcé du postillon.

Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?

EDMOND.

Rien, chère amie... dormez toujours, je vous éveillerai quand il y aura quelque chose de remarquable, quelque beau point de vue. (A part lui.) Il est temps que nous arrivions, car je suis rompu. C'est ennuyeux d'être enfermé toute une journée dans une boîte roulante ! Postillon, à combien sommes-nous de Paris ?

LE POSTILLON.

Vingt-deux à vingt-trois lieues.

EDMOND.

Que cela !

LE POSTILLON.

Nous serons à Montereau dans une petite demi-heure, et du haut de la montagne vous verrez, avant le coucher du soleil, la descente, qui est magnifique.

EDMOND.

C'est bon, c'est bon... va toujours ; il ne faut pas que cela t'arrête. (La voiture continue à rouler.)

MATHILDE, rêvant.

Ma tante ! mon père ! me pardonnerez-vous ?

EDMOND.

La voilà dans des rêves de famille.

MATHILDE.

Mon père ! mon père !... (S'éveillant.) Où suis-je ?

EDMOND.

Près de moi, chère amie.

MATHILDE.

Ah ! c'est vous, monsieur ?

EDMOND.

Oui... et nous approchons de Montereau.

MATHILDE.

De Montereau !... C'est là, si je m'en souviens, que ma tante m'a dit qu'un de ses fils avait été blessé. (Regardant le paysage qui l'entoure.) Ah ! monsieur, monsieur, regardez donc... (Avec enthousiasme.) Quelle admirable vue ! quel magnifique tableau ! cette ville qui est là sous nos pieds... ces superbes prairies où serpentent ces eaux qu'on retrouve à chaque instant et qui animent le paysage !

EDMOND.

Quelle est cette rivière ?

MATHILDE.

Cette rivière ?... Il y en a deux.

EDMOND.

Deux à la fois !... c'est du luxe. Et lesquelles ?

MATHILDE.

C'est dans toutes nos géographies: l'Yonne et la Seine, qui se rejoignent à Montereau. Ne le savez-vous pas?

EDMOND.

Non, ma foi!

MATHILDE.

Postillon, pas si vite; arrêtez... que je contemple encore ce spectacle.

LE POSTILLON.

N'est-ce pas que c'est beau? c'est sur la hauteur où vous êtes qu'était l'armée française quand les autres sont venus nous attaquer.

MATHILDE, écoutant avec intérêt.

Vraiment?

LE POSTILLON.

Vous voyez cet arbre qui a été coupé par les boulets... il n'en reste maintenant que le tronc.

MATHILDE.

C'est peut-être là que mon cousin a été blessé.

LE POSTILLON.

Voilà justement où était l'autre avec sa redingote grise et sa lunette d'approche.

EDMOND.

Qui?... Bonaparte?

MATHILDE, avec chaleur.

Oui, l'empereur... c'est là qu'il luttait seul contre toute l'Europe coalisée.

LE POSTILLON.

Les Autrichiens au-devant du pont... et quand les batteries françaises ont commencé à ronfler, (s'échauffant) fallait voir

comme ils ont dégringolé... comme ils ont repassé le pont, ces chiens de *Kaiserlics*... Et quand le prince de Wurtemberg et sa cavalerie se dispersaient dans la plaine...

MATHILDE, s'animant.

Que ce devait être beau !... je crois les voir d'ici... et vous, vous les avez vus réellement ?

LE POSTILLON.

Mieux que ça... j'y étais... dont j'ai eu l'honneur de recevoir un biscaïen dans la jambe... ce qui m'empêche d'aller à pied... voilà pourquoi je suis à cheval... Ne vous penchez pas comme ça, ma belle dame... la descente est rapide, et j'ai peine à retenir mes chevaux... Ohaï... ohaï ! Quoiqu'il soit bien vieux... mon bricolier a trop d'ardeur... C'est un ancien hussard de la garde... Doucement, doucement, Marengo, il n'y a pas de bon sens pour un vieillard d'âge comme toi... La... la... il n'y a plus de danger... Nous voilà sur le pont... un fameux pont, qui n'est pas fait d'hier.

EDMOND.

On le voit... il est assez vieux.

MATHILDE.

Je le crois bien... le pont de Montereau ! (A Edmond.) C'est là que le duc de Bourgogne, que Jean sans Peur a été assassiné... N'est-ce pas ?

EDMOND.

C'est possible... (A part.) Est-ce ennuyeux de voyager avec une femme savante !...

MATHILDE, à part.

Quel ennui de voyager avec quelqu'un qui ne sent rien et qui ne sait rien !

(Elle garde le silence et reste plongée dans ses réflexions. Edmond a aussi l'air de méditer, mais il ne pense à rien, et fredonne un air de la

Gazza. La calèche roule toujours, et on arrive au relais de Villeneuve-la-Guyard. Même silence jusqu'à celui de Pont-sur-Yonne.)

EDMOND, sautant à bas de la voiture.

Quel bonheur! j'ai cru que ce dernier relais n'en finirait pas. (A un postillon qui est assis tranquillement sur un banc devant la porte.) Eh bien! tu ne nous vois pas arriver? nous sommes pressés; vite des chevaux!

LE POSTILLON, tranquillement.

Il n'y en a pas.

EDMOND.

Comment, pas de chevaux?

LE POSTILLON.

Il a passé, il y a trois heures, une famille anglaise, trois voitures de poste, dont une pour les femmes de chambre, et l'autre pour les chiens de chasse.

EDMOND.

Qu'est-ce que cela signifie?

UN JEUNE HOMME, en redingote, assis près du postillon et fumant un cigare.

Qu'il vous a dit vrai, monsieur... Il n'y a plus de chevaux; mais ils vont revenir d'un instant à l'autre, et vous les aurez.

EDMOND.

Croyez-vous que je sois votre dupe? Vous les gardez pour d'autres, et la preuve, c'est que j'en vois d'ici, dans votre écurie.

LE POSTILLON.

C'est pour le courrier de la malle, et ceux-là on ne peut en disposer.

EDMOND, d'un ton impérieux.

Peu importe, vous les attellerez à l'instant.

LE JEUNE HOMME.

Ce n'est pas possible.

LE POSTILLON.

Je vous attellerai plutôt vous-même.

EDMOND, s'échauffant.

Qu'est-ce que c'est que des insolents et des drôles pareils!

MATHILDE, dans la voiture.

De grâce, monsieur Edmond, calmez-vous.

LE JEUNE HOMME, au postillon.

Étienne, vous avez eu tort d'injurier monsieur... et vous devez parler honnêtement à tout le monde.

EDMOND, les menaçant.

Ces canailles-là ne savent pas à qui ils ont affaire, et je leur apprendrai la politesse à tous.

LE JEUNE HOMME, froidement.

Pas si haut, monsieur... pas tant de bruit... Si, malgré mes excuses, vous n'êtes pas satisfait?...

EDMOND, avec hauteur.

Non, sans doute... et s'il y avait ici quelqu'un à qui il fût possible de parler sans se compromettre...

LE JEUNE HOMME, toujours d'un ton doux et poli.

Qu'à cela ne tienne, monsieur... Je ne suis que le fils du maître de poste, mais j'ai été officier.

EDMOND, étonné.

Qu'est-ce que c'est?

LE JEUNE HOMME, ouvrant sa redingote, et lui montrant le ruban de la Légion d'honneur.

Et ceci doit vous prouver que j'en ai vu de près d'aussi terribles que vous.

EDMOND, d'un ton radouci.

Je ne dis pas non, monsieur... et sans la personne que j'accompagne et que je ne puis abandonner... sans l'obligation où je suis de continuer mon voyage...

LE JEUNE HOMME, se rasseyant tranquillement, et fumant son cigare.

Comme vous voudrez.

EDMOND, se rapprochant de la voiture où est Mathilde.

Ah! si vous n'étiez pas là... Mais vous sentez bien que, quand d'un instant à l'autre votre tante peut nous rejoindre, il n'y a pas moyen de s'engager dans une querelle qui nous retarderait encore.

MATHILDE, froidement et avec ironie.

Vous avez raison... Je vous remercie de ce que vous faites pour moi... d'autant que c'eût été inutile; car voici des chevaux qui reviennent.

EDMOND.

C'est juste.

LE JEUNE HOMME.

Vous voyez bien, monsieur, que nous vous avions dit la vérité.

EDMOND.

Il suffit... et je reconnais la loyauté de votre conduite... car, entre nous autres gens d'honneur... Allons, postillon, est-ce attelé?

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

EDMOND, après être monté en voiture, et saluant le jeune homme.

Adieu, mon cher... je repasserai avec plaisir.

LE JEUNE HOMME.

Comme vous voudrez.

TOUS LES POSTILLONS.

Bon voyage !

(La voiture part au grand galop, et au milieu des éclats de rire des postillons.)

EDMOND, un peu embarrassé, et après un instant de silence.

Nous avons perdu là un temps précieux ; car il y a encore trois grandes lieues d'ici à Sens, et voici le soir qui arrive.

MATHILDE.

Peu importe... On peut voyager la nuit.

EDMOND.

Je ne le souffrirai point... pour vous d'abord... pour votre santé... vous devez être fatiguée, et moi aussi... Et pour tout l'or du monde, je ne ferais pas quatre lieues de plus.

MATHILDE.

Quoi ! vous voulez vous arrêter à Sens?

EDMOND.

Oui, sans doute.

MATHILDE, avec effroi.

Et ma tante ?

EDMOND, gravement.

Votre tante est une personne raisonnable, qui pense qu'après trente lieues de poste on a besoin d'un bon lit et d'un bon souper... et nous devons penser comme elle.

MATHILDE.

Et si elle nous rencontre ?

EDMOND.

Je l'en défie... Ne savons-nous pas où elle loge? A l'Ecu de France, n'est-il pas vrai?

MATHILDE.

Certainement.

EDMOND.

Eh bien ! il n'y a pas que cette auberge-là dans la ville... Postillon, la meilleure auberge après celle de l'Ecu?

LE POSTILLON.

L'hôtel de l'Europe, où l'on est au moins aussi bien.

EDMOND.

Je parie qu'on y est mieux... Postillon, à l'hôtel de l'Europe... c'est là que nous descendrons.

MATHILDE, insistant de nouveau et les larmes aux yeux.

Mais, monsieur... quand je vous prie en grâce...

EDMOND.

C'est inutile... je suis votre chevalier, votre protecteur, et je dois en dépit de vous-même veiller sur vous... Que diable ! je suis courbaturé, ainsi vous devez l'être... Et vous n'avez rien pris aujourd'hui. Votre main est brûlante, vous avez la fièvre.

MATHILDE, avec égarement.

Je crois qu'oui... mais je l'ai voulu... mon sort est fixé... et quand j'en devrais mourir, j'aime mieux fuir que de m'exposer aux regards et aux reproches de ma tante.

EDMOND.

Voilà de vos exagérations ordinaires ! il n'y a pas moyen de raisonner avec vous... D'abord, chère amie, vous ne mourrez pas ; et ensuite, mettons les choses au pire... vous rencontreriez votre tante, et même votre père, qu'est-ce que cela ferait maintenant ? Rien ne peut empêcher que vous ne soyez partie ce matin de Paris, avec moi, en tête-à-tête... dans une chaise de poste... Et pour l'honneur de la famille, pour votre réputation... il n'y a que le mariage... un bon mariage.

MATHILDE, à part, avec douleur.

Il ne dit que trop vrai.

EDMOND.

Voilà que vous pleurez... ce n'est pas là répondre... Mathilde, Mathilde !... Allons, elle sanglote maintenant. (A part.) Dieu ! que c'est ennuyeux les petites filles ! (Haut.) Vous détournez la tête... Vous ne voulez donc plus ni me voir ni me parler?

MATHILDE, d'une voix étouffée.

Non, non, laissez-moi.

EDMOND.

Comme elle voudra. Aussi bien, il n'y a plus à délibérer... Nous voilà aux portes de la ville, qui me paraît fort bien, autant que l'obscurité permet de distinguer. A peine neuf heures, et pas une lumière !... Tout le monde est déjà endormi... Que c'est amusant de coucher en province !... Mathilde, Mathilde... Elle ne me répond pas. Est-ce qu'elle se trouverait mal de fatigue et de besoin? C'est sa faute, avoir voulu faire trente lieues sans rien prendre !

LE POSTILLON, s'arrêtant devant une grande porte, et faisant claquer son fouet.

Ohé ! ohé ! la porte !

(Les portes de l'auberge s'ouvrent ; la calèche entre dans la cour, la maîtresse d'auberge et ses servantes entourent la voiture. Edmond prend entre ses bras Mathilde, qui est à moitié évanouie, et dont il cache la figure avec son voile.)

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE.

Madame paraît souffrante.

EDMOND.

Oui, ma femme est un peu indisposée de la route... Une chambre.

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE.

A deux lits?

EDMOND.

Certainement...

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE, criant.

Catherine, le numéro 2.

CATHERINE.

Oui, madame. (Éclairant.) Par ici, monsieur, par ici. (Une chambre à deux lits, une cheminée, un canapé, une table. — Portes à droite et à gauche.)

EDMOND, posant Mathilde sur un canapé.

Ce ne sera rien... voilà qu'elle revient à elle... Vite du feu !

CATHERINE.

Vous voyez qu'on est en train de l'allumer.

EDMOND.

Et à souper ici... près de la cheminée.

CATHERINE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Qu'est-ce que vous allez me donner ?

CATHERINE.

Si monsieur veut voir ce qu'il y a, et choisir lui-même.

EDMOND.

Ce sera plus prudent... Je vais commander le dîner, pendant que vous ferez nos lits... C'est le plus pressé. (Prenant la main de Mathilde.) Allons, allons, Mathilde, revenez à vous, et ne craignez plus rien. Nous sommes maintenant à l'abri de tout danger. (A Catherine.) C'est par ici, n'est-ce pas? la porte à gauche ? (Il sort.)

CATHERINE.

Oui, monsieur. (Mathilde, qui l'a à peine entendu, reste anéantie et la tête penchée sur son sein.) Voilà une pauvre jeune dame qui a l'air

bien souffrante. Si madame veut s'approcher du feu... Madame, m'entendez-vous ?

MATHILDE.

Oui, ma bonne... oui ; je vous remercie.

CATHERINE, à part.

Je vais chercher des draps. Je crois que le sommeil est ce qui lui est le plus nécessaire.

MATHILDE, restée seule, lève les yeux, et sort peu à peu de son anéantissement.

Où suis-je?... Seule enfin !... Ah ! je respire ! Que s'est-il donc passé?... C'était un songe, un songe affreux !... (Regardant autour d'elle.) Non... ce n'est que trop vrai, je suis à lui... pour toujours à lui ! Ce n'est pas possible... Mes sens m'abusent et m'égarent... Ce n'est pas là celui que j'aimais... celui que mon cœur avait rêvé ! Quelle différence ! mon Dieu ! et quel réveil !... et qui dois-je accuser ? moi, moi seule... Ah ! je suis bien coupable et bien malheureuse... Insensée que j'étais ! je n'ai écouté que ma tête et mes idées romanesques ; j'ai méprisé les conseils de la raison et de l'amitié ; j'ai mérité d'être punie... Mais être à lui !... mais lui appartenir !... Ah ! mon châtiment serait plus grand encore que ma faute... et cependant maintenant comment lui échapper ? Mon honneur, ma réputation ne sont-ils pas entre ses mains ? Que faire, ô mon Dieu ! que faire ? qui viendra à mon aide ? (Poussant un cri et joignant les mains.) Ah ! je n'ai que ma tante... je n'ai qu'elle au monde... et c'est pour me sauver que le ciel l'a conduite si près de moi... Oui... (Apercevant sur la table du papier, une plume et de l'encre.) Voilà ce qu'il faut pour lui écrire... Elle saura tout. (Elle écrit vivement, et n'aperçoit pas Catherine qui apporte deux paires de draps.)

CATHERINE

Madame veut-elle quelque chose ?

MATHILDE.

Non... Que venez-vous faire?

CATHERINE.

Mettre des draps à votre lit... et à celui de votre mari.

MATHILDE.

O ciel!

CATHERINE.

Vous êtes toute tremblante.

MATHILDE, troublée.

Moi! non... Dites-moi, vous êtes de cette ville? Connaissez-vous l'hôtel de l'Écu de France?

CATHERINE.

C'est au bout de cette rue... Vous traversez la grande place... et juste devant vous.

MATHILDE.

C'est bien... (A part, regardant Catherine.) Si je l'y envoyais?... Non... non... Je ne resterai pas un moment de plus... Cette lettre, je la porterai moi-même... et si on refuse de me voir... (Avec confiance.) Ce n'est pas possible! C'est la sœur de mon père... c'est ma seconde mère... son cœur et ses bras me sont ouverts.

CATHERINE, la regardant avec inquiétude.

Qu'avez-vous donc?... Comme vous êtes agitée!

MATHILDE.

J'ai besoin de prendre l'air.

CATHERINE.

Si madame veut se promener en attendant le souper... nous avons un jardin d'un demi-quart d'arpent. Je vais vous y conduire.

MATHILDE.

C'est inutile; je le trouverai bien. Restez... occupez-vous du

souper ; c'est l'essentiel... (Entendant du bruit du côté de la porte à gauche.) On monte... c'est lui... (Sortant par la porte à droite.) Restez ; je reviens dans l'instant. (Elle sort.)

CATHERINE, restée seule.

Voilà une petite dame qui est bien gentille, mais qui tout de même a un air bien singulier.

EDMOND, entrant avec deux garçons d'auberge qui portent des assiettes et des serviettes.

Allons, vite... mettons là le couvert, et dépêchons-nous. (A Catherine.) Où est donc ma femme ?

CATHERINE.

Sortie pour un instant... Elle avait besoin de prendre l'air.

EDMOND.

C'est bon, c'est bon, cela lui fera du bien... Là, près du feu, son couvert et le mien... Qu'est-ce que c'est que ce vin-là ?

LE GARÇON.

Du vin du pays.

EDMOND.

Je n'en veux pas. Je vous ai demandé du vin de Bourgogne.

LE GARÇON.

C'en est... Nous sommes en Bourgogne.

EDMOND.

Comment ! Sens est en Bourgogne ?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Est-ce étonnant ! ce que c'est que de voyager ! Nous sommes en Bourgogne ! (Goûtant le vin.) Oui, ma foi ! (Voyant un autre garçon qui entre.) Ah ! voilà déjà le potage, et les pigeons en compote. C'est bien. On sert ici avec une activité ! Ce n'est pas comme

au café de Paris, où avant-hier j'ai eu des entr'actes d'un quart d'heure entre chaque plat. On perd le fil d'un dîner, et on n'a plus de suite dans les idées. Mettez toujours le potage sur la table, et la compote auprès du feu. (A Catherine.) Il me semble que ma femme est bien longtemps ; où est-elle donc ?

CATHERINE.

Je lui avais indiqué le jardin, où elle se promène.

EDMOND.

Elle s'y sera perdue.

CATHERINE, souriant.

Ce n'est pas possible ; mais si monsieur veut, je vais la chercher, et lui dire que le souper est prêt.

EDMOND.

Vous m'obligerez. Je n'aime pas à attendre, surtout quand on a servi. Les lits sont-ils faits ?

CATHERINE.

Oui, monsieur, et les couvertures aussi.

EDMOND.

A merveille.

CATHERINE.

Faut-il des oreillers ?

EDMOND.

Pour moi, certainement. Mais pour madame, je l'ignore. Demandez-le-lui.

CATHERINE.

Est-ce que monsieur ne sait pas l'usage de madame ?

EDMOND.

Non, pas encore.

CATHERINE, à part.

C'est des nouveaux mariés... Est-ce gentil !

EDMOND, seul auprès du feu.

C'est gentil... Je le crois bien... Un bon souper... un bon feu... et une jolie femme !... Aïe ! j'ai les pieds gonflés. (Otant ses bottes et mettant des pantoufles.) Autant se mettre à son aise... quand on est chez soi... Mais voyez si elle viendra... Je meurs de faim... et le potage qui va refroidir ! (Il attend quelques instants, se promène dans la chambre.) Est-ce qu'elle aurait oublié le souper ? (Gravement.) Il y a bien du désordre dans cette tête-là... Je ne dis rien, (froidement) parce que je l'aime... Mais une fois ma femme, il ne faudra pas qu'elle s'avise de me faire attendre... pour mes repas. (Avec impatience et s'asseyant.) Ma foi ! elle dira ce qu'elle voudra, je vais toujours me servir. (Prenant une cuillerée de soupe.) Dieu ! que c'est chaud ! Je vais aussi lui en mettre dans son assiette pour que ça refroidisse... Cela passera pour une attention... Otons la soupière et servons les pigeons... là... (Mettant sa serviette et mangeant son potage.) Nous y voilà. (La porte à laquelle il tourne le dos s'ouvre en ce moment. Sans retourner la tête.) Enfin la voilà !... Je savais bien que cela la ferait venir... Allons donc... Allons donc, retardataire... Votre soupe vous attend. (Paraît une dame d'une cinquantaine d'années : tournure distinguée, costume de voyage. Elle s'avance près d'Edmond et lui dit :) Monsieur Edmond de Verneuse ?

EDMOND, tout étonné et se levant.

C'est moi, madame... (Balbutiant.) C'est-à-dire, c'est moi et ce n'est pas moi... car je suis ici incognito, et je m'étonne que vous me connaissiez.

L'ÉTRANGÈRE.

Vous allez être au fait... Je vous demande seulement cinq minutes d'entretien, et je me retire... Mais je vous prie, avant tout, de ne pas vous déranger, et de vouloir bien continuer votre souper.

EDMOND, se remettant à table.

Puisque vous l'exigez... je n'en serai pas fâché. (Il découpe le

pigeon, dont il se sert une aile.) Pardon, madame... je vous écoute.

L'ÉTRANGÈRE.

Je suis madame de Bussières.

EDMOND, laissant tomber sa fourchette

Ah! mon Dieu! (A part.) La tante de Mathilde... Qu'est-ce que cela signifie?

Mme DE BUSSIÈRES.

Partie ce matin de Paris, je viens d'arriver à l'Écu de France, où j'avais fait d'avance retenir mon logement pour cette nuit. A peine entrée dans l'appartement qui m'était destiné, on me remet cette lettre, que je ne vous donnerai pas, mais dont vous connaissez l'écriture.

EDMOND.

Celle de Mathilde.

Mme DE BUSSIÈRES.

Je dois avant tout vous la lire : « Ce 6 octobre, hôtel de l'Europe, neuf heures du soir. »

EDMOND.

Cela n'a pas une demi-heure de date.

Mme DE BUSSIÈRES.

Précisément. (Continuant à lire.) « Ma tante, ma seconde mère, « sauvez-moi : c'est une coupable qui vous écrit, une coupable « qui n'a d'espoir qu'en vous. Égarée par les conseils d'une « compagne d'enfance, par mes lectures romanesques, par ma « jeunesse, mon inexpérience, j'ai aimé... non, c'est profaner « ce mot! j'ai cru aimer quelqu'un que mon cœur seul avait « créé... car ce qui m'avait séduite en lui, grâce, esprit, ama- « bilité, noblesse, courage, tout cela n'existait que dans mon « imagination! Je ne le connaissais pas, et il m'a suffi de le « connaître pour que l'illusion fût détruite...

EDMOND.

Qu'est-ce à dire?

Mme DE BUSSIÈRES, continuant.

« Un seul jour, un jour entier passé près de lui, me l'a montré tel qu'il était. Ce matin, je l'adorais, et maintenant je le « déteste, je l'abhorre. Plutôt mourir que d'être à lui. »

EDMOND.

Assez, madame, assez.

Mme DE BUSSIÈRES.

J'ai fait comme vous, je n'ai pas achevé cette lettre; j'ai couru à ma nièce, qui, pâle et tremblante, attendait son arrêt; elle voulait tomber à mes genoux, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai rassurée. Elle m'a tout raconté, et je connais maintenant tous les détails de votre liaison et de votre voyage.

EDMOND, confus.

Quoi! madame...

Mme DE BUSSIÈRES, sévèrement.

Je ne vous dirai pas tout ce que je pense de votre conduite. On peut pardonner à la jeunesse de Mathilde, à son inexpérience; mais vous, monsieur, chercher à séduire, à enlever une riche héritière, une jeune personne de seize ans! vous n'avez pas songé qu'il y avait là une réunion de circonstances dont, même à notre défaut, la justice pouvait s'emparer.

EDMOND, pâlissant.

Quoi! vous croyez?

Mme DE BUSSIÈRES.

Loin de nous une pareille idée! ce serait à jamais vous perdre d'honneur, et nous tenons à votre réputation autant qu'à celle de notre famille. Daignez donc m'écouter avec attention.

(Lentement et avec gravité.) Mon frère a quitté hier Paris, persuadé que sa fille partait avec moi.

EDMOND.

Oui, madame.

Mme DE BUSSIÈRES, de même.

Ma nièce a quitté ce matin l'hôtel de son père, seule, dans une voiture de place, et en disant qu'elle allait me rejoindre pour partir avec moi.

EDMOND.

Oui, madame.

Mme DE BUSSIÈRES, appuyant sur chaque mot.

Eh bien ! mettez-vous dans l'idée et persuadez-vous bien que c'est réellement avec moi qu'elle est partie ce matin et qu'elle a fait la route de Paris à Sens.

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

Mme DE BUSSIÈRES.

Qu'il n'y a maintenant au monde que vous et Mathilde qui ayez connaissance des événements d'aujourd'hui ; et si jamais le moindre bruit en courait, si un mot en transpirait, ce ne serait que par vous, par votre indiscrétion.

EDMOND.

Madame !...

Mme DE BUSSIÈRES.

Et j'ai deux fils, tous deux militaires, qui tiennent encore plus que moi à l'honneur de leur famille et à la réputation de leur cousine.

EDMOND, avec émotion.

Madame, vous me connaissez mal, et vous pouvez être sûre

que mon honneur et ma délicatesse m'engageront seuls au silence.

Mme DE BUSSIÈRES.

J'en suis persuadée, et j'en doutais si peu, que mon intention était de vous demander la seule lettre que ma nièce vous ait écrite, et qui, ce matin encore, à ce qu'elle m'a dit, était là, dans votre portefeuille.

EDMOND, l'ouvrant et la lui donnant.

Comment donc! trop heureux de vous donner cette preuve de ma sincérité.

Mme DE BUSSIÈRES, la prenant.

C'est bien, monsieur... Je pars donc avec ma nièce, (Avec intention.) qui ne m'a jamais quittée : j'achèverai la route avec elle; j'arriverai avec elle à ma terre où ma famille nous attend, et là notre amitié et nos conseils la guériront bien vite de quelques défauts, fruits de son inexpérience et de sa jeunesse; mais ce qui n'appartient qu'à elle, c'est la noblesse et l'élévation de ses sentiments, c'est surtout la bonté de son cœur. Avec cela, et grâce à la leçon d'aujourd'hui, on se corrige aisément, et bientôt, je l'espère, ma nièce deviendra une femme accomplie. Vous n'y aurez pas peu contribué, monsieur, et ce sera pour vous une satisfaction intérieure de tous les instants.

EDMOND, s'inclinant.

Madame, certainement...

LE GARÇON, entrant avec un plat de rôti.

Monsieur, voici les perdreaux.

Mme DE BUSSIÈRES, souriant.

Je vous laisse avec eux, et retourne à mon hôtel... Non, non, ne vous dérangez pas, de grâce! Désolée d'avoir interrompu votre souper. (Elle sort.)

EDMOND, resté seul, et jetant avec colère sa serviette sur la table.

Vit-on jamais une aventure pareille? Et elle avait peur que je n'en parlasse!... Ah bien, oui! on se moquerait trop de moi à Paris. Avoir conduit jusqu'ici, dans ma voiture, une jeune personne charmante... le souper prêt... la couverture faite... et tout cela pour rien... rien au monde... que pour mes frais de voyage! si jamais maintenant on me rattrape à courir la poste de cette manière-là!... C'est une bonne leçon, et je me souviendrai du proverbe:

Il vaut mieux tenir que courir.

UN

MINISTRE SOUS LOUIS XV

SCÈNE PREMIERE.

Le cabinet du ministre.

LE DUC DE CHOISEUL, reconduisant jusqu'à la porte de son cabinet et saluant.

J'aurai l'honneur de rappeler cette affaire à Sa Majesté. (Revenant près de son bureau.) Je ne me trompais pas ; j'étais bien sûr, en voyant M. de Noailles de si bon matin, qu'il était mort quelqu'un cette nuit. Demander !... toujours demander ! !... Il semble que la France soit son patrimoine, à lui et aux siens... Un régiment de dragons est vacant, il le lui faut... et de quel droit ? et pour qui ?... pour un parent de sa femme... Décachetant d'autres lettres qu'il tient à la main.) Le marquis de l'Hôpital sollicite aussi... pour un amant de la sienne... le chevalier de Cussy... c'est le plus raisonnable. Voilà des titres ! la marquise est si laide à présent, que ce pauvre chevalier a droit à quelque indemnité. (Décachetant d'autres lettres.) Tout le monde veut donc ce régiment ?... Jusqu'aux archevêques qui s'en mêlent ! M. d'Aix, M. de Toulouse me recommandent le comte de Lan-

geac ; et pourquoi ?... ah !... à cause de Mlle de Bèze, de l'Opéra. Recommander un rival, et un rival heureux ! Au fait, ils le sont tous trois ; ils le savent, et s'en accommodent à merveille... La Trinité n'a rien qui doive effrayer des princes de l'Église. (Il prend un portefeuille de maroquin rouge, et y serre tous ces papiers.) Allons, allons, la pétition du duc, la recommandation du marquis et les lettres pastorales... je soumettrai tout cela à Sa Majesté Très-Chrétienne, qui en décidera. (S'asseyant devant son bureau.) Travaillons, puisqu'une fois par hasard on m'en laisse le temps. (Il sonne. — Paraît le valet de chambre du duc.) Chompré !

CHOMPRÉ.

Monseigneur !...

LE DUC.

Je n'y suis pour personne ; vous entendez...

CHOMPRÉ.

Oui, monseigneur. (Il sort.)

LE DUC, prenant un cahier qui est sur la table.

Voici d'abord le dernier rapport de M. de Sartines. Quel ennuyeux fatras ! quel répertoire de scandale ! mais cela amuse le roi, et il est si difficile d'amuser un roi ! Voyons cependant, avant de le lui lire ce soir, s'il n'y a rien contre moi... (Lisant tout bas.) Non... non... « La maréchale de Mirepoix a engagé ses diamants pour trente mille francs qu'elle doit. » Belle nouvelle ! (Continuant à parcourir le registre.) Une aventure de la comtesse d'Egmont avec le comédien Molé !... (Lisant.) « Madame de Guéménée s'est déguisée hier en revendeuse à la toilette, pour se rendre chez Clairval de la Comédie-Italienne. » Ces dames aiment beaucoup la comédie !... (Parcourant la fin du registre.) Du reste, toujours la même chose ; rien de neuf, rien d'original. M. de Sartines ne pourrait-il pas inventer ? Il me semble que la police est payée assez cher pour avoir de l'imagination. (S'ar-

rêtant.) Ah ! ah ! un vol considérable fait chez M. de Faverolles, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel !... (Il se lève et marche en rêvant.) M. de Faverolles, un ancien ami qui ne m'importune pas de ses visites; car je ne l'ai pas vu encore depuis que je suis au ministère. — Brave militaire, qui n'est pas riche, qui a une famille nombreuse ; bon gentilhomme, qu'on prendrait pour un officier de fortune ; car depuis quinze ans qu'il est lieutenant-colonel, il attend en vain un régiment... Eh ! mais, celui de ce matin... oui, c'est à lui que cela revient... Il l'obtiendra en dépit de ses concurrents. — Je sais bien que toutes les dames de la cour vont m'accabler de sollicitations, et qu'il faut du courage pour résister ici à l'influence féminine... N'importe... j'en aurai ! (Marchant rapidement dans l'appartement.) Empire du boudoir ! — Sceptre tombé en quenouille ! ! — Le roi de Prusse a raison, nous sommes au règne du cotillon et nous n'en sortons pas ! Madame de Châteauroux était Cotillon Ier, madame de Pompadour Cotillon II ; j'empêcherai bien, si je peux, l'avénement au trône de Cotillon III, ou je me retirerai, je donnerai ma démission. Est-il donc si nécessaire d'être ministre ? ne peut-on vivre sans portefeuille ? Moi, je n'ai point d'ambition... mais jamais je ne partagerai la faveur du souverain, ni le pouvoir suprême avec une femme... On n'en a déjà pas trop à soi tout seul... (Se rasseyant.) Allons, allons, voilà qui est dit : je ferai nommer M. de Faverolles, qui ne me demande rien. — J'irai au-devant du mérite... voilà une bonne pensée... une bonne action, et cela dispose au travail... Examinons ce projet de canalisation que l'on me propose... Quel beau pays que la France ! (Il prend la plume et s'arrête.) Si on la connaissait... si elle se connaissait elle-même ! Elle dort, et son sommeil en Europe est encore une puissance... mais si jamais elle ouvre les yeux, si elle se lève... quel réveil !... (Il travaille pendant quelques minutes avec ardeur.)

SCÈNE II.

LE DUC, CHOMPRÉ.

CHOMPRÉ, entr'ouvrant la porte.

Une jeune et jolie dame demande à parler à monseigneur.

LE DUC, avec impatience.

Je vous avais dit que je n'y étais pour personne.

CHOMPRÉ, embarrassé.

Oui, monseigneur... mais j'ai pensé qu'une dame, c'était différent.

LE DUC, avec humeur.

C'est la même chose... Sortez... (Le rappelant.) Chompré! — Qui est celle-là ?

CHOMPRÉ.

Madame la marquise de Castellane.

LE DUC.

La marquise! — Elle qui, depuis quelques jours, dit-on, est admise dans les petits appartements! je n'aurais qu'à la refuser... voilà une personne de plus en droit de décrier mon ministère et de prédire la ruine de la monarchie! Qu'elle entre!

(Chompré sort.)

LE DUC, jetant sa plume avec colère.

Abandonner un travail utile, nécessaire! perdre son temps en fadaises et en insipides galanteries! — Quel ennui!

SCÈNE III.

(Chompré rentre, annonce la marquise, et sort.)

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, allant au-devant de la marquise.

Madame de Castellane chez moi... à cette heure! Je vais me croire en bonne fortune.

LA MARQUISE.

Quoi, monsieur le duc, vous me reconnaissez?... il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés !

LE DUC, lui offrant un siége.

C'est ce dont je me plaignais !... Autrefois j'étais favorisé : la duchesse vous voyait souvent ; mais depuis notre arrivée au ministère vous nous avez disgraciés.

LA MARQUISE, s'asseyant.

Je vous prouve le contraire en venant ainsi vous surprendre à l'improviste ; je n'avais pas eu le temps de vous écrire pour vous demander un rendez-vous.

LE DUC.

Un rendez-vous à moi !

LA MARQUISE, souriant.

Oui, sans doute.

LE DUC.

C'est le monde renversé !

LA MARQUISE, étourdiment.

C'est ce que je disais dans votre antichambre. N'est-il pas étonnant que, sous prétexte qu'on est ministre, une jeune et jolie femme soit obligée de venir vous faire sa cour? car c'est

là l'objet de ma visite, et en vérité je suis fort embarrassée et je ne sais que vous dire...

LE DUC.

Eh ! mais, ce que je vous disais autrefois !

LA MARQUISE, *rougissant.*

Ah ! vous vous le rappelez encore ! Je croyais qu'à la cour on oubliait tout...

LE DUC.

Excepté ses amis.

LA MARQUISE.

C'est parfait ! on me disait bien que vous étiez le plus aimable des hommes et le meilleur des ministres ; que vous ne saviez rien refuser.

LE DUC.

Je ne vous adresserai pas le même éloge.

LA MARQUISE.

Oui... on me fait ici une réputation de sévérité pour me perdre dans l'esprit du roi. C'est une cabale montée par mesdames de Coigny et de Montbarrey. — Je les laisse dire.

LE DUC.

Bien sûre, quand vous voudrez, de déjouer leur complot et de faire connaître la vérité à Sa Majesté.

LA MARQUISE, *baissant les yeux.*

Je ne crois pas que Sa Majesté se soucie de la connaître. (*Avec volubilité.*) Mais en ce moment il s'agit de son ministre. — Je n'abuserai pas de ses moments ; ils sont si précieux ! — J'arrive à l'objet de ma demande. Le roi va demain à Choisy, et comme il passe devant ma terre de Maisons, vous vous rappelez... cette belle terrasse qui borde la grande route... il me fait l'honneur de s'y arrêter pour déjeuner, nous aurons messieurs de Richelieu, de Chauvelin, de La Vauguyon, et comme

je ne connais personne au monde, monsieur le duc, dont la présence soit plus agréable que la vôtre à Sa Majesté, je voulais vous prier de me faire aussi cet honneur.

LE DUC.

Quoi ! madame, c'est là cette grâce que vous veniez solliciter et que tant d'autres auraient implorée de vous?

LA MARQUISE, se levant.

Vous acceptez? c'est divin! pas un mot de plus: je vous laisse. — Adieu, monsieur le duc. Enchantée de votre obligeance.

LE DUC, lui offrant la main pour la reconduire.

Permettez, madame...

LA MARQUISE, prête à sortir et s'arrêtant au milieu de sa révérence.

Un mot encore! on assurait hier qu'un régiment de dragons allait être vacant, que le colonel avait été blessé mortellement dans un duel, au sujet... (Ayant l'air de chercher.) de... mademoiselle Clairon, de mademoiselle Dumesnil ou de madame de Forcalquier, quelque chose dans ce genre-là... je ne sais pas au juste les détails... mais vous, monsieur le duc, vous devez connaître...

LE DUC.

Parfaitement! je vous conterai cela demain!

LA MARQUISE, vivement.

Le colonel est donc mort?

LE DUC, étonné.

Vous l'ai-je dit?...

LA MARQUISE.

Je le présume, et dans ce cas je vous prierai de penser à un de mes cousins, le jeune marquis d'Aubuisson, qui a produit tant d'effet au dernier quadrille de la cour, que madame Adélaïde et madame Louise elle-même l'ont remarqué! Du reste,

il a des titres... il est depuis deux mois dans les mousquetaires!

LE DUC.

Vraiment!

LA MARQUISE.

Un tout jeune homme!... une taille superbe! à peine dix-huit ans, et vous lui en donneriez vingt-cinq pour la tournure et la bonne mine... Ce sont là des qualités précieuses... à la tête d'un régiment, et j'espère qu'il nous fera honneur.

LE DUC, embarrassé.

Je conviens, madame, que c'est un militaire... qui danse très-bien... mais...

LA MARQUISE, vivement.

Oh! il n'y a pas de mais... c'est une affaire convenue. — J'ai votre promesse... vous êtes trop aimable pour ne pas la tenir... surtout avec des dames...

LE DUC.

Permettez cependant...

LA MARQUISE, d'un air aimable.

Je pourrais le demander au roi, j'aime mieux vous le devoir. (Avec coquetterie.) Je ne crains pas, vous le voyez, le fardeau de la reconnaissance.

LE DUC.

Je voudrais mériter la vôtre, mais ce n'est pas en mon pouvoir; le régiment en question est déjà donné.

LA MARQUISE, changeant de ton.

Et à qui donc?

LE DUC.

A un vieux militaire, monsieur de Faverolles, qui depuis quinze ans attend de l'avancement.

LA MARQUISE, avec dépit.

Il me semble, monsieur, que, quand on a attendu quinze ans, on peut bien encore sans se gêner... D'ailleurs, quel est ce monsieur de Faverolles? qui est-ce qui connaît cela? qui s'y intéresse? (d'un air de mépris) est-ce seulement un gentilhomme?

LE DUC, avec indignation.

Madame!...

LA MARQUISE.

Mon Dieu, je veux bien le croire! je vous en crois, monsieur le duc, sur parole! mais quand vous en manqueriez avec lui, où serait le mal? Ne peut-on pas dire qu'une volonté supérieure... qu'on vous a forcé la main?...

LE DUC, souriant.

Voilà de ces choses qu'un ministre ne peut pas avouer, et que maintenant, pour ma part, je regarde comme impossibles. — Oui, madame, je dois croire à présent que personne n'y parviendra, puisque j'ai eu le courage de vous résister.

LA MARQUISE, froidement.

Trêve de galanteries, monsieur le duc! parlons sérieusement: voulez-vous m'accorder ce régiment?

LE DUC, d'un accent pénétré.

Je vous proteste, madame la marquise, que je n'ai rien plus à cœur que de vous être agréable, et que vous me voyez véritablement désolé...

LA MARQUISE, froidement, et le regardant en face.

Du tout... vous ne l'êtes pas! mais plus tard peut-être vous le serez. (Pesant lentement ses paroles.) Je ne dis plus qu'un mot: aurai-je ce régiment? oui ou non?

LE DUC.

Eh ! mais, madame, est-ce une déclaration de guerre que vous m'adressez?

LA MARQUISE, impérieusement.

Ce régiment !... Il me le faut, je le veux ! oui, monsieur le duc, je le veux !...

LE DUC, avec dignité.

Le roi seul a droit de me parler ainsi, et si c'était pour me commander une injustice, j'aurais la douleur de lui répondre ce que je vous répondrai à vous-même, madame : Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE, hors d'elle-même.

Il suffit, monsieur, il suffit ! vous vous en repentirez !... Je me vengerai ! il ne faut pas croire qu'il soit difficile de faire des ministres !

LE DUC, froidement.

Je n'en doute pas, madame ; c'est beaucoup plus aisé dans ce moment que de faire des colonels !

LA MARQUISE, outrée.

Oui, monsieur le duc, on connaîtra votre conduite. On saura que vous ne faites usage du pouvoir que pour commettre des injustices, et tel me refuse aujourd'hui qui sera trop heureux demain... d'implorer à mes pieds... une grâce qu'il n'obtiendra pas !

LE DUC, étonné.

Que voulez-vous dire ?

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas assez de mes amis pour que je m'explique davantage. — Je vous salue, monsieur le duc. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE DUC, seul.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Quel est son dessein? — de se réunir à mes ennemis ! — C'est clair... Eh bien ! c'en sera un de plus ! et grâce au ciel, sur la quantité, je ne m'en apercevrai pas ! (Il se promène en rêvant.) Il est vrai que celle-ci est redoutable, non par son rang... mais par ses liaisons... Si elle me fait un ennemi de chacun de ses amants, je suis un homme perdu ! (S'arrêtant.) Non... ce n'est pas là sa pensée !... Elle se croit certaine du succès ; — elle en espère un prochain et immédiat ! (Recommençant à se promener vivement.) Oui, sa confiance l'a trahie... Les femmes seraient trop redoutables en affaires, si, à tous les autres avantages, elles joignaient celui de la discrétion ! (Il sonne. — Chompré paraît.) Y a-t-il là quelqu'un?

CHOMPRÉ.

M. le *Premier* du roi, qui attend que monseigneur soit visible.

LE DUC.

Le premier valet de chambre... le confident intime de Sa Majesté ; il ne pouvait venir plus à propos ! Qu'il entre.

CHOMPRÉ, annonçant.

M. le Premier du roi. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE DUC, LEBEL.

LEBEL, s'inclinant.

Je présente mes respectueux hommages à monsieur le duc.

LE DUC, d'un air familier, et continuant à se promener.

Bonjour, Lebel, bonjour ! qu'y a-t-il de nouveau?

LEBEL, avec émotion.

Il y a, monseigneur, que je viens à vous, parce que tous les jours je suis tenté de donner ma démission.

LE DUC, étonné.

Toi ! le ministre secret des plaisirs du roi !

LEBEL, avec une nuance d'orgueil.

Le poste est agréable, j'en conviens, pour le crédit et la considération... mais...

LE DUC, souriant et achevant sa phrase.

Mais il te donne trop de mal, trop d'occupation ?

LEBEL.

Ce ne serait rien ! depuis le temps, j'y suis fait !

LE DUC.

Est-ce que Sa Majesté supprimerait le traitement qu'elle te fait sur sa cassette ?

LEBEL, avec dignité.

Monsieur le duc, je vous prie de croire que je ne tiens pas aux appointements ; mais je tiens à l'honneur !

LE DUC, étonné.

Vraiment ?

LEBEL, avec chaleur.

Je tiens à mes prérogatives. J'ai une charge que je remplis, j'ose le dire, à la satisfaction générale. Eh bien ! non content de me l'envier, chacun ici va sur mes brisées et empiète sur mes attributions !... est-ce juste ?

LE DUC, souriant.

Non, sans doute.

LEBEL, continuant à s'échauffer.

Vais-je me mêler de ce que fait monsieur de Praslin ? Vais-je troubler monsieur de Saint-Florentin dans la vente de ses

lettres de cachet? Vais-je empêcher monsieur de Jarente de coucher qui il veut sur la feuille des bénéfices? Eh bien! tous ces messieurs de la cour sont loin d'avoir la même délicatesse que moi! il n'y en a pas un... je dis des plus huppés, qui, lorsque par hasard il a une jolie sœur ou une jolie femme, ne s'empresse, pour me faire du tort, de la faire trouver sur le passage de Sa Majesté.

LE DUC, détournant la tête avec indignation.

Quelle infamie!

LEBEL, encouragé et croyant que le duc entre dans son idée.

C'est ce que je dis! comme si je n'étais pas là pour les présenter! Après cela, de leur côté, les dames de la cour m'en veulent, parce que maintenant Sa Majesté préfère la bourgeoisie. C'est un tort, j'en conviens : il vaudrait mieux que le roi ne choisît ses maîtresses que dans les rangs de sa fidèle noblesse... mais enfin est-ce ma faute?

LE DUC.

Cela suffit...

LEBEL, continuant avec chaleur et sans s'apercevoir que le duc ne l'écoute plus.

Celui qui me donne le plus d'inquiétudes, c'est M. de Richelieu! Dans l'origine, je ne devais travailler qu'avec le roi; à présent, il faut que je soumette mon travail à M. le maréchal, qui, peu à peu, j'en suis sûr, finira par s'emparer totalement de ma place, et la fera ériger en grande charge de la couronne... C'est son intention.

LE DUC, impatienté.

Assez! assez! ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Savez-vous comment il se fait que demain le roi doit aller déjeuner à Maisons, chez la marquise de Castellane?

LEBEL.

Oui, monseigneur; et cela me paraît juste. Comme la marquise a soupé hier chez Sa Majesté, et y soupe encore ce soir...

LE DUC.

Que me dis-tu là? Et tu ne me l'avais pas appris?

LEBEL.

C'est justement pour cela, monseigneur, que je venais vous adresser mes réclamations! c'est sans m'en parler, sans que j'en fusse instruit, que dans une partie de chasse chez le prince de Soubise!... la marquise a été présentée!

LE DUC.

Le prince de Soubise!...

LEBEL.

Oui, monseigneur; il est l'amant de madame de Castellane.

LE DUC.

Lui qui vit publiquement avec mademoiselle Guimard?

LEBEL.

Pour la forme! parce qu'il croit de sa dignité d'avoir à ses gages une demoiselle de l'Opéra; mais la vérité, vous pouvez m'en croire, moi qui m'y connais, c'est qu'il est amoureux fou de la marquise.

LE DUC.

Et il la présente au roi?

LEBEL, à demi-voix.

Raison de plus, pour s'élever avec elle, régner sous son nom, et renverser quelqu'un que vous connaissez.

LE DUC.

J'entends!

LEBEL.

Oui, monseigneur, le prince de Soubise veut prendre votre

place... comme il a déjà pris la mienne... il ne respecte rien !

LE DUC.

Je crains peu ses efforts, mais je crains la faiblesse du roi.

LEBEL.

Heureusement qu'il vous aime !

LE DUC, *baissant la voix.*

Il n'aime personne ! pas même ses maîtresses, il ne cède, en leur obéissant, qu'à l'empire de l'habitude qui peut tout sur lui : il fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier : voilà pourquoi ces deux entrevues avec madame de Castellane commencent à m'inquiéter.

LEBEL.

Peut-être y en a-t-il d'autres que j'ignore.

LE DUC, *à part.*

C'est probable : l'assurance de la marquise me le ferait croire ; il y avait du Pompadour dans sa démarche et dans son geste. (*Haut.*) Lebel, il n'y a pas de temps à perdre, il faut arrêter cette liaison !

LEBEL.

Et par quel moyen, monseigneur ? D'ordinaire, avant d'aimer quelqu'un, le roi me demande mon avis, et je lui dis en honnête homme ce que j'en pense ; mais dans cette occasion il ne m'en parle pas... ne me consulte pas... ce qui prouverait déjà qu'il a fait un mauvais choix... (*A demi-voix.*) Il y a plus... vous savez bien, dans la chapelle, cette tribune réservée aux maîtresses en titre de Sa Majesté, et qui n'a pas été occupée depuis la mort de madame d'Étiolles ?

LE DUC.

Eh bien !...

LEBEL.

Eh bien !... sans m'en prévenir, le roi a donné l'ordre de la

faire disposer pour après-demain dimanche! Est-elle destinée à la marquise? c'est ce que j'ignore.

LE DUC, se promenant vivement et avec agitation.

Oui... oui, plus de doute, ses menaces me le prouvent... — Maîtresse en titre... maîtresse déclarée. — Et c'est après-demain! Il me reste à peine deux jours pour conjurer l'orage. — Deux jours! Cela a suffi souvent pour changer la face d'un empire... mais pour renverser une maîtresse... et une maîtresse nouvelle dont un roi est amoureux?... — N'importe. — Il faut le tenter. — A qui m'adresser?... à mes amis!... (Il s'arrête et réfléchit.) Peut-être déjà sont-ils les siens? — D'ailleurs, ils ne sauraient que ce que je sais. — Ce n'est pas à eux que la marquise irait se confier. — Non, c'est dans son parti même qu'il faut trouver les moyens de la perdre. — (Haut.) Lebel!

LEBEL, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart.

Monseigneur?...

LE DUC.

Soupçonnes-tu quelles sont les confidentes de madame de Castellane? ses amies intimes... pour le moment?

LEBEL.

Il y avait avec elle, à ce dernier souper, madame de Marsan...

LE DUC.

Parente du prince de Soubise. — Rien à faire de ce côté!

LEBEL.

Madame de Flavacourt.

LE DUC.

Peu ambitieuse... mais tendre à l'excès... On n'en obtiendrait rien qu'en lui faisant la cour... et je n'en ai pas le temps.

LEBEL.

Et madame la maréchale de Mirepoix.

LE DUC.

La maréchale !... c'est juste ! ce devait être ! Voilà la preuve la plus certaine de la prochaine élévation de la marquise ! madame de Mirepoix a été de toute éternité l'amie des amies de notre royal maître. C'est une place de confiance qui semble avoir été créée pour elle et qu'elle remplit à merveille !... De l'habitude... de l'audace... de l'esprit, et une tête !... où il n'y a pas un préjugé... je dirais presque... pas un principe ! — Du reste, mon ennemie mortelle. C'est par là qu'il faut attaquer... Oui, allons chez elle. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! (Chompré paraît.) Mes chevaux... ma voiture... une voiture sans armes, et que George ne mette pas de livrée... Adieu, Lebel ; soyez tranquille : nous réussirons ! Mais ne parlez à personne de notre entretien de ce matin... Vous n'avez rien vu, rien entendu !

LEBEL.

Monseigneur sait bien que par état je n'ai jamais d'yeux ni d'oreilles.

LE DUC.

C'est juste ! — Mon épée, mon chapeau. (Regardant le bureau.) Ce travail commencé, qu'il fallait terminer aujourd'hui... ce projet si utile, qui peut-être maintenant n'aura jamais de suite... (Jetant le papier qu'il tenait, et marchant à grands pas.) Est-ce ma faute, après tout, si, au lieu de m'occuper de l'État, je suis obligé de m'occuper de moi ? On me déclare la guerre... je me défends !.... Allons... allons, faisons aujourd'hui nos affaires... et demain... si je suis encore en place, si l'on ne m'attaque plus, je songerai à celle de la France ! (Il sort.)

LEBEL.

Oui... demain... Par malheur, on est attaqué tous les jours... et demain n'arrive jamais. (Il sort.)

SCÈNE VI.

(L'hôtel de Mirepoix. — Le boudoir de la maréchale.)

LE DUC, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, d'un air très-digne et très-froid.

J'étais loin de m'attendre, monsieur le duc, à une pareille visite, et je ne puis m'en expliquer encore le but ni le motif.

LE DUC.

Aucun de vos gens ne m'a vu entrer, j'ai laissé ma voiture dans l'autre rue : daignez, pour un instant, madame la maréchale, faire défendre votre porte.

LA MARÉCHALE, sans se lever, et ouvrant la porte du boudoir près de laquelle elle est placée.

Moi, monseigneur! Je m'en garderais bien! J'attends du monde ce matin, et je ne veux même pas qu'on puisse me soupçonner capable...

LE DUC.

D'une entrevue particulière avec un ministre du roi?

LA MARÉCHALE.

Oui, monsieur...

LE DUC, souriant d'un air railleur.

Il me semble qu'autrefois votre auguste époux n'était pas si jaloux... Est-ce que depuis votre veuvage...

LA MARÉCHALE, avec fierté.

Vous oubliez, monsieur, que vous êtes chez moi, et que je dois être étonnée de vous y voir, après vos procédés affreux, après votre indigne conduite, lorsque depuis trois ans, en un mot, nous sommes brouillés à mort!

LE DUC.

C'est justement pour cela que je venais. Ne trouvez-vous pas, madame, que trois ans... c'est bien long? trois ans de haine!... pour s'être aimés aussi peu de temps? Il n'y a pas de proportion... il n'y a pas de justice.

LA MARÉCHALE, avec indignation.

S'il y en avait une... monsieur...

LE DUC, froidement.

Il y en a, madame; demandez plutôt à M. de Maupeou, votre ami... Son père en vendait, et lui aussi.

LA MARÉCHALE.

S'il ne dépendait que de lui et de moi, monsieur, vous seriez traité comme vous le méritez. — Mais cela arrivera, grâce au ciel! — Car je suis plus franche que vous; je le dis hautement, j'ai juré de vous perdre.

LE DUC.

C'est vrai!... mais je sais par bonheur que vous ne tenez pas tous vos serments... Ce n'est pas un reproche que je vous fais... loin de moi l'idée de vouloir vous offenser en rien, et j'espère bientôt vous le prouver. (Avec chaleur.) Oui, madame la maréchale, je vous le jure.

LA MARÉCHALE.

Pensez-vous, monsieur le duc, que j'ajouterai foi à vos discours?

LE DUC.

Non, madame, j'ai trop bonne idée de vous pour cela. — Vous savez comme moi que, dans le temps et dans le lieu où nous vivons, il ne faut juger les gens que sur leurs actions, sur leurs démarches... Eh bien!... il me semble que la mienne aujourd'hui ne vous annonce que des intentions conciliatrices...

C'est moi qui fais le premier pas... c'est moi qui viens vous trouver.

LA MARÉCHALE, ironiquement.

Pour m'offrir la paix, peut-être.

LE DUC, la regardant en riant.

Non, vous n'en voudriez pas... ni moi non plus. — Mais, parce que l'on n'est pas en paix, est-on obligé de vivre en guerre? N'y a-t-il pas, entre parties belligérantes, des trêves, des armistices, qui n'empêchent pas de se haïr?... Au contraire... car je n'entends pas, madame la maréchale, gêner en rien vos sentiments; m'en préserve le ciel! Et c'est pour les maintenir dans toute leur intégrité, pour conserver le *statu quo*, que je venais vous proposer...

LA MARÉCHALE.

Quoi donc?...

LE DUC.

Un terme moyen qui ne change presque rien à notre position réciproque, et nous laisse tous les deux sur la défensive; comme qui dirait, en un mot, une neutralité armée.

LA MARÉCHALE, fermant la porte du boudoir et se rapprochant du duc.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE DUC, se jetant sur le canapé.

A la bonne heure! j'étais bien sûr qu'entre gens d'esprit... il y aurait moyen de s'entendre. (Après un instant de silence.) Vous êtes liée avec madame de Castellane?

LA MARÉCHALE.

Liée! vous appelez cela une liaison! Je suis son amie intime, monsieur, son amie à la vie et à la mort, et j'ai pour elle autant d'attachement...

LE DUC.

Qu'elle en a pour Sa Majesté !

LA MARÉCHALE.

Qu'est-ce à dire ?

LE DUC.

Que je vois dans cette occasion, en effet, une grande preuve de votre amitié pour elle... Il est bien généreux de vous contenter du second rôle, quand il ne tiendrait qu'à vous d'aspirer au premier...

LA MARÉCHALE, souriant.

Je comprends, monsieur le duc. Tenez, soyez franc... si toutefois cela est possible à un homme d'État : les bruits qui se répandent dans ce moment vous ont troublé... Vous désirez savoir qui de madame de Castellane ou de moi a fixé les regard de Sa Majesté, nous inquiéter l'une par l'autre, nous désunir et pénétrer nos secrets... Mais vous l'espérez en vain, car malgré votre esprit, votre finesse, votre éloquence... je vous préviens d'avance, monsieur le duc, que vous n'obtiendrez pas un mot de moi, et que vous ne saurez rien.

LE DUC.

Je n'en ai pas besoin. — Je sais tout. (La regardant bien en face et parlant lentement.) Madame de Castellane a eu plusieurs entrevues avec le roi. Elle a soupé hier chez lui, et ce soir encore elle aura cet honneur. — Dimanche prochain... après-demain... (elle en a la promesse formelle de Sa Majesté) elle doit être maîtresse déclarée et en titre...

LA MARÉCHALE, étonnée.

Cela n'est pas... je l'atteste.

LE DUC, de même.

Cela est si vrai qu'on a fait préparer pour elle, dans la cha-

pelle de Versailles, la tribune occupée autrefois par madame de Pompadour.

LA MARÉCHALE, vivement.

Monsieur, qui a pu vous apprendre?...

LE DUC, froidement.

Est-ce que je ne sais pas tout... même ce qui vous regarde personnellement, vous, madame la maréchale? Je ne vous parlerai pas du chevalier de Blançay, car nous autres hommes d'État, lorsque nous sommes disgraciés, peu importe qui nous succède et qui jouit de la faveur dont nous sommes privés.

LA MARÉCHALE, troublée.

Monsieur...

LE DUC.

Mais pour vous prouver jusqu'à quel point mes rapports sont exacts, je puis vous parler du moins de ces diamants que vous avez engagés hier en secret pour une somme de trente mille francs...

LA MARÉCHALE.

O ciel!

LE DUC, vivement et d'une manière affectueuse.

C'est entre nous, dans l'intimité. Je vous dirai même à ce sujet que vos nouveaux amis me semblent peu obligeants, et qu'il en est d'anciens qui auraient été trop heureux de vous rendre ce service sans aucun intérêt personnel; car je vous ai prouvé, madame, que je connaissais tous vos secrets et toute votre position, que je n'avais besoin d'aucuns renseignements, et que, loin de vouloir vous brouiller avec madame de Castellane... je verrais avec plaisir resserrer encore les nœuds d'une si sainte amitié!

LA MARÉCHALE.

Quoi! vous ne voulez pas me détacher de son parti?

LE DUC.

En aucune façon.

LA MARÉCHALE, d'un air triomphant.

J'entends... Vous voulez vous y réunir... vous venez à nous !

LE DUC.

Non, madame. On ne m'a vu jusqu'à présent suivre le char d'aucune favorite. Ce serait perdre mon crédit, ma popularité, et bientôt le pouvoir... car aujourd'hui votre allié, je serais demain votre esclave. — Ce que je demande, madame, ne regarde que vous... vous seule. — C'est une affaire entre nous, dans votre intérêt, plus encore que dans le mien... car cela ne vous oblige à rien qu'à être du parti vainqueur, s'il y en a un.

LA MARÉCHALE.

Expliquez-vous, monsieur. (Elle sonne avec force. — Paraît une femme de chambre.) Henriette, faites défendre ma porte. Je n'y suis pour personne... (Appuyant sur ce mot.) personne, entendez-vous ?

HENRIETTE, sortant.

Oui, madame.

LA MARÉCHALE, s'asseyant sur le canapé auprès du duc, et se retournant vers lui de l'air le plus aimable.

Parlez, monsieur le duc, je vous écoute !

LE DUC, se penchant vers elle avec un air de confiance et d'abandon.

Vous entendez bien, ma belle ennemie, que je n'ai pas la prétention d'empêcher Sa Majesté d'avoir des maîtresses ; la place de favorite est comme celle de ministre... elle ne saurait longtemps rester vacante, vu la concurrence !... Il m'importe donc fort peu que madame de Castellane ou toute autre soit nommée à ce ministère (qu'elle remplira du reste à merveille) ; mais ce qui m'importe beaucoup, c'est de connaître le degré d'affection que le roi porte à la nouvelle favorite, de pouvoir apprécier,

par le détail de leurs relations intimes, les conséquences et la durée probable d'un pareil attachement. Si autrefois, témoin invisible, j'avais pu seulement contempler Sa Majesté dix minutes aux pieds de madame de Pompadour, il ne m'en aurait pas fallu davantage pour deviner quelle aurait été, la semaine suivante, la marche du gouvernement. Eh bien ! madame, c'est ce service-là que j'attends de notre nouvelle alliance.

LA MARÉCHALE.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Que ce soir, madame de Castellane doit souper avec Sa Majesté, et probablement il sera trop tard pour qu'elle ne reste pas au château... Eh bien ! ce que je demande de vous, sa confidente et son amie intime, ce sont les détails de cette soirée, détails exacts, véritables ; et la vérité est une chose si précieuse, que je ne croirai pas trop la payer par un bon de cent mille écus sur le trésor.

LA MARÉCHALE, avec inquiétude.

Comment ! monsieur le duc, vous voulez de moi un récit. . par écrit?

LE DUC.

Nullement. A quoi bon vous donner cette peine?... De vive voix et à moi seul... cela suffit. Je ne veux rien qui puisse vous exposer ou vous compromettre... J'espère que c'est là de la loyauté.

LA MARÉCHALE, avec joie.

J'en conviens...

LE DUC.

Vous voyez donc bien, comme je vous le disais tout à l'heure, que ma proposition ne contrarie ni vos alliances ni vos amitiés, et ne vous oblige à rien... pas même à m'aimer !...

LA MARÉCHALE, se récriant.

Ah ! monsieur le duc !

LE DUC.

Oui, madame ; permis à vous, si vous le jugez convenable, de me haïr... en public, car en vous-même, je le parie, vous me rendez justice, vous revenez de vos préventions !...

LA MARÉCHALE.

Ah ! vous ne croyez pas si bien dire... malgré moi je vous aime au fond.

LE DUC, lui baisant la main.

J'en étais sûr ! Adieu, ma charmante ennemie. Demain je vous attendrai, vous et les documents historiques que vous me promettez.

LA MARÉCHALE, riant.

Comment ! ces détails-là aussi seront un jour de l'histoire ?

LE DUC.

Pourquoi pas ? Tout aussi bien que notre entrevue d'aujourd'hui, si parmi nous il y avait un indiscret. (Rentre Henriette avec un air effrayé et mystérieux.)

HENRIETTE.

Madame, une voiture entre dans la cour ; c'est celle du prince de Soubise ; madame de Castellane est avec lui.

LE DUC, à part.

Celle-là, c'est différent ! et quoiqu'il ne soit pas bien de fuir devant l'ennemi... (Haut et voulant sortir par le salon.) Je vous laisse...

LA MARÉCHALE, le retenant.

Point par là ! vous les rencontreriez !

LE DUC.

Vous avez raison. (Regardant du côté opposé.) Il me semble qu'il y avait là autrefois un escalier dérobé !

LA MARÉCHALE.

Il y est toujours. C'est le même.

LE DUC.

Non. Il est bien changé! je le prenais jadis pour arriver, je le prends aujourd'hui pour m'en aller. — L'ancien temps valait mieux.

LA MARÉCHALE, le regardant tendrement.

Croyez-vous? — Adieu, mon cher duc!

LE DUC, lui baisant la main.

Adieu, Hortense! (Il descend par l'escalier dérobé.)

SCÈNE VII.

(Le lendemain au soir. — La chambre à coucher du roi.)

LE ROI, seul, dans un fauteuil au coin du feu.

Oui... je serai le maître chez moi!... Je ferai ce que veut la marquise! Je n'en ai pas parlé ce soir à Mesdames, parce qu'au seul mot de favorite en titre, de maîtresse présente... Chiffe et Graille [1] auraient jeté les hauts cris. Mais demain je leur apprendrai... ou plutôt je leur ferai dire... Oui, cela vaut mieux! Mais par qui?... Ah! par l'évêque de Senlis, par M. de Roquelaure, qui, pour avoir la feuille des bénéfices, se ferait Turc au besoin... Ou plutôt par M. de la Vauguyon, le gouverneur de mes petits-fils, qui s'en chargera volontiers. C'est un homme à moi, un saint homme, qui a la meilleure réputation; et, venant de lui, cette nouvelle-là sera mieux reçue par mes enfants. (S'échauffant et se donnant du courage.) D'ailleurs, que cela leur plaise ou non, à eux, à la cour et à Messieurs du parlement... que m'importent leurs criailleries? Je parlerai en roi... je parlerai bien haut... c'est le moyen de couvrir leurs voix à tous!... — Mon frère de Prusse est bien heureux... tout le monde lui

[1] Mesdames Adélaïde et Sophie, filles du roi.

obéit dans son royaume... ou du moins tout le monde se tait... Il n'est pas comme nous inondé d'un tas d'écrivassiers, de rimailleurs, de pamphlétaires, qui, si on les laisse faire finiront par se mêler de tout et par tout renverser !... A commencer par leur chef, que j'ai relégué à Ferney, et que j'aurais dû mettre à la Bastille, lui et toute sa séquelle littéraire... Ce sont eux qui m'ont fait perdre l'affection de mes sujets... car ils m'aimaient autrefois... ils m'appelaient le Bien-Aimé... Il me souvient encore des jours de Fontenoi... et des journées de Metz... Ils me pleuraient, ils s'inquiétaient alors quand j'étais malade... et maintenant... (Il tousse plusieurs fois et appelle.) Lebel !... (Lebel paraît.) Donne-moi mes tablettes pectorales.

LEBEL, les lui donnant.

Votre Majesté est souffrante ?

LE ROI.

Oui, j'ai de la fièvre... j'ai passé une mauvaise nuit... aussi celle-ci, je l'espère... je reposerai mieux... (Il regarde la pendule.) Ah ! voici une journée qui a été bien longue... elles le sont toutes maintenant ! Au nombre des charges royales, ils ne comptent pas l'ennui... et cependant, de tous les revenus de la couronne, c'est le plus assuré... (Il bâille, s'étend dans son fauteuil, croise les jambes, et reste un instant absorbé dans ses réflexions.) Dis-moi, Lebel...

LEBEL, s'avançant.

Sire !...

LE ROI, sans le regarder, et avec un soupir.

Pourquoi les Français ne m'aiment-ils plus ?

LEBEL, étonné.

Votre Majesté y pense-t-elle ! Partout on la respecte, on la révère... et depuis votre aïeul Henri IV, aucun souverain n'a été plus adoré par la grande majorité de la nation.

LE ROI, après un instant de réflexion.

Oui... je le crois aussi... car moi, je les aime comme un père... je les aime tous, excepté mes parlements, que je voudrais faire pendre... car ce sont eux qui soufflent l'esprit d'opposition... qui apprennent à mes sujets à ne pas m'obéir; et une fois qu'on en aura pris l'habitude... Ces maudites robes noires me porteront malheur... ils achèveront ce que les jésuites ont commencé; il y aura quelque Damien parmi eux...

LEBEL.

Ah! sire, quelle idée!

LE ROI.

Je les renverrai... ainsi que tous ces fermiers généraux qui pressurent mes sujets et qui me rapportent si peu... Il faut les chasser.

LEBEL.

Ce sont eux cependant qui soutiennent l'État.

LE ROI.

Oui, comme la corde soutient le pendu. — Voilà pourquoi on murmure! Et pourtant qu'ont-ils à dire?... Tout ce que j'ai entrepris a réussi... car la guerre de Sept ans, je ne la voulais pas!... c'est madame de Pompadour!!! — Du reste, tout va bien... Le commerce a repris, à ce que dit M. de Praslin... la population augmente...

LEBEL.

C'est vrai... et j'ose dire que je n'y ai pas nui.

LE ROI, riant.

Toi, Lebel! à la bonne heure au moins, toi tu ne te plains jamais; tu es toujours content... Voltaire a eu raison de t'appeler *l'ami du prince.*

LEBEL, avec satisfaction.

Monsieur de Voltaire aurait parlé de moi?

LE ROI, riant.

Indirectement, dans un ouvrage que tu ne connais pas... qui m'a amusé... (Sérieusement.) et que j'ai fait défendre... parce que les mœurs avant tout... (Il tousse plusieurs fois et reprend ses tablettes.) J'ai la poitrine en feu.

LEBEL.

C'est une toux d'irritation... ce ne sera rien, sire.

LE ROI, vivement et d'un air fâché.

Ce ne sera rien, monsieur, ce ne sera rien!... On en meurt!... Louis XII en est mort! (Tristement et après un instant de réflexion.) Lebel, si j'en mourais aussi!...

LEBEL.

Ah! sire... pouvez-vous le croire?

LE ROI, à part.

Quelle imprudence à moi! je me sens bien mal!... Il faudra demain que je cause avec l'évêque de Tarbes... Je n'ai rien fait pour lui... mais je lui rends justice... c'est le seul honnête homme de mon clergé... en qui j'ai confiance. (Haut, avec attendrissement.) Quand je ne serai plus, Lebel, ils me regretteront... car je suis un bon maître...

LEBEL.

A qui le dites-vous, sire!

LE ROI.

Oui... je sais que tu m'aimes, toi, et une autre personne... qui m'a quitté ce matin... Aussi je la défendrai... je la protégerai... je ferai pour elle ce que je lui ai promis, et je confondrai par là ses ennemis et les miens. (La porte s'ouvre, paraît le duc.)

LE ROI.

Laisse-nous... Lebel... laisse-nous...

LEBEL.

Oui, sire. (Il sort en faisant au duc un signe d'intelligence.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

Venez, mon cher duc ; vous arrivez à propos... votre présence m'est nécessaire... je suis retombé ce soir dans ma mélancolie habituelle... j'ai les idées les plus sombres...

LE DUC, d'un air triste.

Je crains alors que les miennes n'égayent point Votre Majesté, car j'ai la mort dans le cœur.

LE ROI.

Eh, mon Dieu! mon ami! qu'est-ce donc? quelles nouvelles?... M. de Prusse ferait-il encore des siennes?... tant mieux, nous ne le craignons pas, et je ne demande, au contraire, qu'une bonne occasion, car j'ai sur le cœur ses dernières épigrammes contre moi et toute ma cour...

LE DUC.

Non, sire... grâce au ciel... tout va bien ; je comptais vous soumettre ce soir plusieurs affaires qui importent au bien du royaume... mais je n'en ai pas le courage... les intérêts de Votre Majesté avant tout...

LE ROI, vivement.

Vous avez raison. — Qu'y a-t-il ?

LE DUC.

Il y a, sire, que je suis indigné de l'audace des pamphlétaires.

— Non contents de distribuer dans le royaume et à l'étranger les libelles les plus infâmes...

LE ROI.

C'est ce que je me disais tout à l'heure... mais c'est vous qui soutenez toujours les gens de lettres, et qui par votre protection leur donnez une importance qu'ils ne méritent point. Où est la nécessité que ces messieurs impriment?

LE DUC.

Quand on les en empêcherait, on a inventé à présent à l'usage de la cour un nouveau système de diffamation... celui des nouvelles à la main. Et on en a fait courir depuis ce matin, dans Versailles, qui contiennent les calomnies les plus atroces et les plus absurdes contre votre auguste personne.

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est?... Les avez-vous là?

LE DUC.

Oui, sire : je ne voulais point d'abord en parler à Votre Majesté... persuadé que dans tout cela il n'y a pas un mot de vrai; mais depuis j'ai changé d'idée... car il faut bien chercher à connaître d'où viennent de pareilles horreurs...

LE ROI.

Vous avez raison; souvent la haine se trahit elle-même par un mot, par le plus léger indice, et nous devinerons peut-être... Lisez, monsieur le duc, lisez, je vous écoute. Quel en est le titre?

LE DUC.

« *La dernière nuit du roi, bulletin officiel écrit par une dame* « *de Versailles à une amie de province.* »

LE ROI.

Le titre est piquant; voyons la suite.

LE DUC, lisant.

« J'arrivai hier à neuf heures du soir à la porte du salon « jaune : ce fut Lebel qui vint m'ouvrir respectueusement et « en se courbant jusqu'à terre ; mais rien qu'à la salutation, il « m'a semblé que nous n'étions pas bien ensemble. On dit « qu'il en faisait trois pour madame de Pompadour... »

LE ROI.

C'est vrai !...

LE DUC, continuant.

« Il m'a conduite près de Sa Majesté, qui s'est levée pour « venir à moi, et m'a fait asseoir sur l'ottomane bleu de ciel à « côté de la cheminée. »

LE ROI, avec surprise.

C'est vrai !...

LE DUC, continuant.

« L'entretien a commencé par de grands épanchements de « sensibilité, car vous savez que le roi est une espèce d'égoïste « sentimental qui croit aimer tout le monde, ses sujets et sa « famille, et qui n'aime que lui... »

LE DUC, voyant un mouvement de colère que fait le roi, s'arrête en ce moment.

Je vous ai dit, sire, que c'était un libelle infâme, et il n'est pas nécessaire, je crois, d'aller plus loin.

LE ROI.

Si vraiment... il y a là dedans des détails qui piquent ma curiosité... j'ignore comment on a pu les connaître. (D'un air sévère.) Je vous ordonne de ne rien passer.

LE DUC, continuant.

« Du reste, le roi est le seigneur le plus aimable et le plus « spirituel... (La physionomie du roi s'éclaircit.) quand il est de « bonne humeur et en bonne santé ; et il m'a semblé d'abord

« qu'il se portait à merveille. Aussi, en attendant le souper, il « a été d'une gaieté charmante. Nous avons ri ensemble aux « éclats aux dépens des parlements et de leur éloquence, aux « dépens de monsieur de Saint-Florentin, qui est si fripon et « si bête qu'il semble le faire exprès ; et comme je disais que « dans sa carrière il avait joué de malheur, « Dites plutôt de « bonheur, » a repris le roi, de n'avoir pas encore été « pendu ! »

LE ROI.

C'est vrai ! j'ai dit cela hier soir.

LE DUC, continuant.

« A propos de monsieur de Sartines et de son luxe de perru- « ques, car on dit qu'il en a quarante, rangées par ordre, dans « une seule chambre, le roi a dit que, s'il était dans cette « pièce-là, il se croirait au milieu de son conseil d'État ; que « monsieur de Maupeou était un brouillon, monsieur de Ja- « rente un mauvais sujet, monsieur le duc un important... »

LE ROI, vivement.

Je n'ai pas dit cela, mon ami, je ne l'ai pas dit.

LE DUC, froidement.

Peu importe, sire ; ce n'est pas de moi qu'il s'agit. (Continuant.) « Le roi était de si bonne humeur, que, toujours en riant, je « lui ai demandé pour le marquis d'Aubuisson, mon parent, « un régiment de cavalerie. — Je l'ai promis ce matin au duc « pour monsieur de Faverolles, son protégé, m'a-t-il répondu ; « et si je lui manque de parole, ce seront des pourparlers, des « discussions, des réclamations !... et, pour arranger cette af- « faire, je réponds qu'il faudra que je tienne un lit de justice. « — Et moi je réponds que personne n'entrera dans le mien « si je n'obtiens pas ce régiment. — Vous l'aurez, s'est-on « écrié ; je vous l'accorde : il est à vous. Et, tombant à mes

« genoux, de protecteur qu'il était, le roi est devenu solliciteur. « Le moyen de refuser une grâce à qui vient de nous en accor- « der une !... Aussi, transporté de joie, le roi voulait balbutier « un remercîment ; mais, soit le trouble, l'émotion ou l'excès « même de la reconnaissance... les mots ne lui venaient pas... « les expressions lui manquaient. Sa Majesté était fort embar- « rassée... moins que moi, cependant, quand, par bonheur, « on a annoncé le souper. » (Le roi pousse un soupir d'indignation et de souvenir. — Le duc s'arrête.) Qu'avez-vous, sire ?

LE ROI.

Rien, continuez.

LE DUC, continuant.

« Le souper fut assez gai ; mais il régnait encore sur la phy- « sionomie de mon auguste convive un léger nuage, que j'ai « eu beaucoup de peine à dissiper. Après le repas, le roi a voulu « reprendre la conversation interrompue ; mais il paraît que « s'être moqué de l'éloquence des parlements avait porté mal- « heur à la sienne ; et, trompé encore une fois dans ses royales « intentions... il a pris dans un bonheur du jour une boîte de « pastilles de chocolat. »

LE ROI, qui jusque-là a modéré sa colère, arrache le papier des mains du duc.

Assez !... assez !... (Achevant de lire tout bas.) C'est bien cela !... quelle infamie !... quel abus de confiance !

LE DUC.

Eh bien ! sire, qu'en dites-vous ?

LE ROI, à voix basse, avec une fureur concentrée.

Mon cher duc, il n'y a pas un seul des faits consignés dans cet exécrable libelle qui ne soit de la plus exacte vérité. (Les lar-

mes aux yeux.) Oui, mon ami, je suis vieux... ce n'est pas ma faute. — Tous ces détails viennent de la marquise de Castellane. Il n'y a qu'elle ou moi qui ayons pu les donner. — Et vous ne croiriez pas, mon cher duc, que demain je devais la présenter à la cour, à ma famille!... lui donner, en un mot, la place d'une personne qui m'aimait tant! et que je ne remplacerai jamais! Pauvre marquise de Pompadour!! Ce n'est pas elle qui aurait divulgué de pareils secrets, qui aurait abusé de la faiblesse de son souverain!... Mais j'aurai du moins la force de leur apprendre qu'on ne se joue pas de moi impunément... et je punirai de manière!...

LE DUC.

Non, sire, vous éviterez l'éclat! vous éloignerez de vous la perfide, vous l'oublierez, et elle sera assez punie!

LE ROI.

Vous avez raison: il ne faut pas ébruiter cette affaire... mettez-vous là... et écrivez!...

(Il dicte.) « La marquise de Castellane partira demain au « point du jour pour sa terre de Saintonge, et d'ici à deux ans « ne reparaîtra pas à Versailles!

« Pour le roi, le secrétaire d'État au département, etc., etc. »

LE DUC.

Apprendrai-je aussi à la marquise que Votre Majesté, qui récompense chacun selon ses mérites, vient d'accorder le régiment vacant à monsieur de Faverolles, un vieux et fidèle serviteur?

LE ROI.

Ah! celui-là est fidèle?

LE DUC.

Oui, sire, je vous l'atteste.

LE ROI.

Et il est vieux? (Soupirant.) C'est bien... c'est bien... il est nommé.

LE DUC, écrivant avec un air de triomphe et de malice.

« *P.-S.* Je suis désolé d'apprendre à madame de Castellane « que le régiment qu'elle sollicitait pour le marquis d'Aubuis- « son, son jeune cousin, vient décidément d'être accordé par « Sa Majesté, et sur ma présentation, (Appuyant sur chaque mot) à « monsieur de Faverolles, chevalier de Saint-Louis, lieutenant- « colonel, qui depuis quinze ans attend de l'avancement. »

LE ROI.

C'est bien !

LE DUC, à part.

Ce n'est pas sans peine ! (Haut.) Puisque Votre Majesté paye aujourd'hui le zèle et la fidélité, il est encore une autre récompense que je lui proposerai pour la veuve d'un de ses meilleurs officiers, du maréchal de Mirepoix !

LE ROI.

Comment ! la maréchale...

LE DUC.

Est tellement gênée, qu'elle a été obligée avant-hier de mettre ses diamants en gage. Et après les services que son mari a rendus à l'État, j'ai pensé qu'un bon de cent mille écus...

LE ROI, vivement.

Sur ma cassette?... non pas !

LE DUC.

Non, sire, sur le trésor.

LE ROI.

C'est différent ! Oui, oui, mon cher duc, il ne faut pas être ingrat ! il faut payer les services rendus. — Un roi est heureux quand il voit tout par lui-même, quand il sait distinguer la vérité, et surtout quand sous son règne (Signant le bon de la maréchale.) les fonds de l'État sont si bien employés.

LE ROI DE CARREAU

C'était dans un bal superbe, et elles causaient toutes deux près de la cheminée !... Causer au lieu de danser !! A quinze ou seize ans !... Il fallait que la conversation fût bien intéressante, et cette idée seule me donnait grand désir de l'entendre ; c'était mal ! Mais à qui la curiosité serait-elle permise, si ce n'est à un auteur dramatique ? Ce qui est défaut chez les autres est pour lui un devoir ; il doit écouter... ne fût-ce que par état !... et puis ces deux jeunes filles étaient si jolies, si élégantes !! Dans leur pose, dans leurs regards, il y avait tant de charme et de naïveté, elles étaient si rieuses, si insouciantes de l'avenir, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y penser pour elles. L'une, qui était blonde, parlait vivement et à voix basse ; l'autre, aux beaux cheveux noirs, écoutait les yeux baissés et en effeuillant le bouquet de camellias blancs qu'elle tenait à la main !... Il était évident qu'on l'interrogeait... qu'elle ne voulait pas répondre, et un instant après, elle leva sur sa compagne des yeux bleus d'une expression ravissante, qui, à coup sûr, voulaient dire : *Je te jure, ma chère, que je ne comprends pas!* Et l'autre répondit par un éclat de rire, que je traduisis ainsi : *Laisse donc ! Je n'en crois pas un mot.* Il m'était prouvé que je comprenais, que j'étais à la conversation... Mais malgré cela, j'aurais voulu pour beaucoup l'entendre de plus près. La maî-

8.

tresse de la maison m'en offrit l'occasion en me présentant une carte de whist. Je ne suis pas bien avec le whist; je le joue fort mal; il me traite de même, ce qui fait que je l'aime beaucoup. C'est une passion malheureuse; il n'y a que celles-là qui durent!... Cette fois, cependant, je fus favorisé; la table de whist était près de la cheminée, et par la place que me donna le sort, mon fauteuil se trouva contre celui de mes deux jolies causeuses, qui ne firent même pas attention à nous! Pour elles et à leur âge, un bal se compose de jeunes filles, de parures, de toilettes, de danseurs, de cavaliers... les joueurs de whist ne comptent pour rien... Ils n'existent pas; ce sont quatre fauteuils de plus dans un salon.

— Quoi! ma chère, tu n'y as jamais pensé?

— Jamais.

— Même en rêve?

— Est-ce que j'ai le temps? je dors si bien.

— Et ta mère ne t'en a pas parlé?

— Pas encore.

— Moi, j'ai déjà refusé deux partis.

— Et pourquoi?

— Ils n'avaient pas assez de fortune. Moi, je veux qu'il soit riche... Et toi?

— Moi, je voudrais qu'il fût jeune et qu'il eût de l'esprit.

— Bah! de l'esprit, tout le monde en a... Moi, je voudrais qu'il eût une belle place à la cour... pour être présentée...

— C'est là tout ce que tu désires?

— Certainement... J'aurais ce jour-là une si belle toilette!

— Quoi! en te mariant tu penses à ta toilette?

— Toujours.

— Et à ton mari?...

— Monsieur, s'écria vivement mon partner, vous n'avez donc pas de trèfles ?

— Si monsieur.

— Alors on en donne.

— Je vous demande pardon... J'écoutais... je veux dire... je combinais... je comptais les cartes déjà passées.

Et pendant ce temps, j'avais perdu quelques phrases de la conversation qui avait lieu derrière mon oreille et qui continuait toujours.

— L'aimer... certainement... si cela se trouve... si cela se rencontre...

— Oh ! cela avant tout.

— En vérité !

— Pour cela, je veux qu'il soit à peu près de mon âge, qu'il ait à peu près les mêmes goûts, et à peu près les mêmes défauts... cela le rendra indulgent pour les miens... Quant à ceux qu'il aura... je les lui pardonne tous d'avance... pour qu'il m'aime bien et qu'il n'aime que moi.

— Ma tante dit que c'est impossible.

— Pourquoi donc ?... Moi, je l'aimerai tant !

— Es-tu folle ?

— C'est mon devoir, et ce devoir-là me semble si doux...

— Et si lui cessait de t'aimer ?

— Qu'importe ?... Je l'aimerais toujours... C'est mon devoir.

— Et s'il te trahissait ?

— Ah ! j'en mourrais !... Mais, c'est égal, je l'aimerais toujours.

— Trois levées que nous perdons ! s'écria mon partner. Comment, monsieur, je renonce à cœur... je l'indique clairement, et vous ne rentrez pas une seule fois dans mon invite !

— Qu'importe, monsieur ?

— Ce qu'il importe... J'avais la main pleine de petits atouts que vous avez fait tomber en jouant vos supérieurs.

— Et qu'est-ce que ça fait ?

— Cela fait que ces messieurs gagnent dix fiches !

— Excusez-moi, monsieur, je ne suis qu'un écolier... je vous ai fait perdre... Et je pensais en moi-même que lui m'avait fait perdre bien plus encore, en m'empêchant d'entendre la fin de la conversation ; car les deux jeunes filles venaient de se lever... Il y en avait une que je suivais des yeux... et qui déjà m'intéressait vivement... Je voulais et je n'osais demander son nom.

— Cécile, lui dit une grande femme au regard altier, aux formes sèches et anguleuses, Cécile, mettez votre châle et partons.

— Volontiers, maman ! L'on venait pourtant de m'inviter, je vais me dégager.

— Je ne le souffrirai pas ! s'écria la maîtresse de la maison. Madame d'Orthès nous accordera bien un quart d'heure... Puis, m'apercevant, et me prenant par la main : Madame la vicomtesse, me dit-elle, désirait vous connaître et m'avait priée de vous présenter à elle.

C'est une des plus ennuyeuses choses du monde qu'une présentation... Mais je sentais que celle-ci donnerait à Cécile le temps de danser sa contredanse, et j'étais heureux de commencer notre connaissance par un sacrifice. C'en était un. Madame la vicomtesse d'Orthès était une femme de grande famille, de grande naissance et de grandes prétentions. Elle faisait des livres qui trouvaient plus d'admirateurs que de lecteurs. Il était si bien établi et convenu dans le monde, que tous ses ouvrages devaient être religieux, monarchiques et sublimes, que chacun, sans les connaître, lui en faisait compliment d'avance et de confiance, dès qu'ils étaient annoncés par le libraire.

Celui de ses livres qui a eu le plus de succès et qui, sans contredit, a le plus contribué à sa réputation, est son roman de ***, qui n'a jamais paru.

Il est inutile d'ajouter que, vu sa dévotion, ses principes et surtout son grand nom, madame la vicomtesse ne mettait jamais le sien à ses ouvrages ; c'est encore un moyen de vogue.

Elle fit beaucoup de frais et parla presque seule, ce qui me convient infiniment. J'aime les femmes d'esprit, quand il n'en faut pas faire avec elles, et qu'au plaisir de les entendre je puis joindre celui de me taire ; car je suis un peu comme ce monsieur qui disait : Je vais me dépêcher de faire un gros livre bien spirituel, pour avoir, après, le droit d'être bête pendant toute ma vie. — Je ne sais pas si j'ai acquis le droit ; mais je le prends.

Madame la vicomtesse me parla de mes ouvrages ! moi, des siens ; de sa fille ! C'était le meilleur, sans contredit, et c'était cependant celui dont elle me semblait le moins fière. Il en est toujours ainsi : les auteurs sont d'ordinaire les plus mauvais juges de leurs œuvres.

La conversation dura si longtemps, qu'au lieu d'une contredanse, Cécile en avait dansé deux. La pauvre enfant ne savait comment me remercier, et sans qu'elle s'en doutât, déjà nous étions quittes... Elle venait de m'adresser le sourire le plus aimable et le plus gracieux, et me rappelant les paroles que j'avais entendues, je me dis en la voyant s'éloigner : Heureux le jeune homme qui pourra lui plaire ! heureux le mari qu'elle choisira !

Pendant cette année et pendant l'hiver suivant, je ne rencontrai plus Cécile ; je ne vais presque jamais au bal.

Au printemps de 1833, j'avais beaucoup de chagrin. Pourquoi ? Cela intéresse peu le lecteur et je lui demande la permission de ne pas lui en parler. Je pris alors ce que je regarde,

moi, comme le remède à tous les maux, je pris la poste, et tout en cherchant quelque sujet de comédie pour m'égayer et me distraire, je visitai l'Auvergne et les Pyrénées.

Bien peu de gens connaissent ces deux pays.

Il n'y a pas de négociant ou d'employé en retraite, pas d'avoué ou d'avocat en vacances, qui ne se croient obligés de faire un voyage en Suisse, afin de pouvoir dire à sa femme et à ses enfants : J'ai vu la vallée de Lauterbrun, le lac de Brientz et le Grindelvald, chemins battus et parcourus par tout le monde, itinéraire aussi banal maintenant que celui de Paris à Saint-Cloud

Et personne ne pense à aller en Auvergne et dans les Pyrénées !!! O voyageurs parisiens, voyageurs à la suite, vous ne savez donc pas que sans sortir de France, vous trouverez des cascades, des avalanches et des pics terribles ! vous ne savez donc pas que ces Pyrénées, qui sont chez vous, qui vous appartiennent, vous offrent des vues aussi gracieuses, des scènes aussi sublimes, des spectacles aussi terribles que les Alpes elles-mêmes. Oui, j'en appelle à tous ceux qui ont voyagé par eux-mêmes, et non par des livres, le cirque de Gavarnie, les tours de Marboré, la brèche de Roland, ne sont-ils pas, dans leur genre, aussi admirables, aussi incompréhensibles, aussi étourdissants que l'éternel mont Blanc, la chute du Rhin et la chute de l'Aar ?... Et dans aucun pays trouverez-vous, au haut d'une montagne, un lac dans le caractère d'un volcan ?... Oui, messieurs, oui, abonnés du café Tortoni et de l'Opéra... oui, un véritable lac... et un véritable volcan... car voici encore le cratère avec sa forme évasée, et offrant une ouverture circulaire d'une demi-lieue ; voici les couches de lave, et à l'endroit où bouillonnaient le soufre et le salpêtre, vous voyez maintenant un lac limpide et pur, qui s'élève jusqu'à la moitié de ce vaste entonnoir, tandis que la partie supérieure, couverte d'arbres et de gazon, muraille verdoyante de cent cinquante

pieds de haut, descend presque à pic jusqu'aux bords du lac, de ce lac dont on n'a pu trouver le fond, de ce lac mystérieux et magique sur lequel personne n'oserait s'aventurer, car à l'instant ses eaux tournantes auraient fait chavirer la barque... et le hardi nautonier, précipité jusqu'au fond de l'abîme, dans des feux souterrains, aurait commencé comme la Pérouse, et fini comme Empédocle.

Eh bien! ces merveilles... qui ressemblent à un conte des *Mille et une Nuits*... ce lac qui a pris la place du volcan, ce volcan qui menace de reprendre sa place... où pensez-vous que tout cela se trouve? Dans les Alpes, dans les Cordillères?... Non vraiment... En Auvergne... à deux ou trois lieues du Mont-Dor... et ce lac est le lac Pavin... où vous arriverez après deux ou trois heures de marche... en prenant pour conducteur M. Michel Garnier, mon guide; qui ne vous demandera pour cela que quarante sous, et qui vous prendra pour un prince étranger, si vous allez jusqu'à trois francs.

J'étais donc avec mon guide près du lac Pavin... couché sur le gazon, au bord du cratère et regardant, au-dessous de moi, ces eaux transparentes et pures que je croyais à chaque instant voir en ébullition, ce qui m'aurait grandement amusé et effrayé, lorsque j'entendis marcher auprès de moi : c'étaient d'autres voyageurs. Un vieillard appuyé sur le bras d'une jeune fille s'écriait d'un air de mauvaise humeur : N'allez donc pas si vite... on ne peut pas vous suivre. — Je levai les yeux et je crus reconnaître, dans la jeune personne, la tournure élégante et gracieuse, la physionomie enchanteresse de ma jolie danseuse, de mademoiselle Cécile d'Orthès : mes doutes se changèrent en certitude, lorsque j'aperçus, à quelques pas derrière elle, une femme qui, tenant un album et un crayon, écrivait en marchant... C'était madame la vicomtesse, qui composait, sur le lac Pavin, une description à coup sûr meilleure que la mienne et que j'aurais bien fait de lui emprunter grandes

exclamations de surprise de part et d'autre... phrases admiratives et obligées sur le tableau sublime qui se déroulait devant nos yeux, et puis, les devoirs de politesse une fois remplis, je songeai à mon plaisir et je demandai à être présenté à mademoiselle Cécile.

— Mademoiselle !... s'écria la vicomtesse d'un air étonné... mais Cécile est mariée !

— En vérité ! et regardant autour de moi, je cherchais le jeune mari, m'étonnant de ce qu'il n'avait pas accompagné sa femme.

— Voici mon gendre, me dit madame d'Orthès en me présentant au vieillard, et avec emphase elle prononça son nom que je ne vous dirai pas. C'était un homme de haute noblesse, général sous l'Empire, duc et pair sous la Restauration, ayant dans ce moment encore un commandement militaire important, une immense fortune et beaucoup de bonnes qualités... Mais ces bonnes qualités, il y avait, par malheur, bien longtemps qu'il les possédait... car il avait soixante-sept ans !... de plus, des blessures, des rhumatismes et même de temps en temps la goutte avec toutes ses prérogatives, c'est-à-dire, l'impatience, la brusquerie et la mauvaise humeur ; du reste, fort aimable quand il se portait bien... et il souffrait pendant dix mois de l'année.

C'était là l'époux de Cécile.

Je me rappelai sa conversation du bal, le jeune mari qu'elle avait rêvé, ses projets de bonheur pour l'avenir ; et malgré moi je regardai la pauvre fille avec un air d'intérêt et de compassion qu'elle devina peut-être, ou dont elle me sut gré sans le savoir, car au bout de quelques minutes nous étions les meilleurs amis du monde.

Son vieux mari venait de s'asseoir et se reposait, sa mère écrivait toujours et nous causions. Tout ce qu'elle disait était simple et sans affectation, mais empreint d'une douceur et

d'une mélancolie touchantes. J'amenai la conversation sur son mari ; elle m'en fit le plus grand éloge ; elle me parla avec reconnaissance des titres, de la considération, de la fortune qu'il lui avait donnés, et ne dit pas un mot de son bonheur qu'il lui avait enlevé... Ame noble et vertueuse où tout était résignation, dévouement et sentiment de ses devoirs. Mais à ce parler si grave et si solennel, qui aurait reconnu la jeune fille que j'avais vue, il y a deux ans, si étourdie, si naïve et si rieuse?...

Que de jugement maintenant ! que de tact ! que de raison ! Pour avoir acquis si vite, me dis-je en moi-même, elle a donc été bien malheureuse !

Nous étions au bord du lac si pur, si limpide, si transparent... image de son âme... Je le lui dis; elle me regarda en souriant de ce sourire triste qui fait venir des larmes, et elle me dit : Oui, le calme à la surface...

— Et au fond peut-être... repris-je en montrant le lac. Je n'achevai pas ma phrase ; mais elle la devina, car elle s'écria vivement : Non, monsieur, non, jamais ! et elle leva les yeux au ciel !... Était-ce pour le prendre à témoin, ou pour lui demander du secours ?...

En ce moment, une voix aigre se fit entendre ; c'etait celle de sa mère. Le général avait froid, la fraîcheur du lac ne lui valait rien. Il fallut partir . j'aurais bien voulu prendre le bras de Cécile, elle l'avait déjà donné à son mari. Sa mère restait : ce n'était point un dédommagement, au contraire, car il fallut parler littérature : elle composait un nouveau roman qu'elle voulait me lire quand il serait achevé... à moi, qui voyageais pour mon plaisir !

— Je crains, madame, de ne pouvoir jouir de ce bonheur, je pars pour les Pyrénées.

— Nous aussi ! on a recommandé au général les eaux de Baréges, qui sont souveraines pour les blessures.

— Je croyais que le général s'était arrêté au Mont-Dor.

— Par hasard, et en passant, il a voulu essayer de ces eaux, qui, l'an dernier, avaient réussi au maréchal Soult ; mais après quelques bains, qui ne lui ont fait aucun bien, il y a renoncé ; et nous partons, dans quelques jours, pour les Pyrénées... J'espère que nous ferons route ensemble?

Je m'inclinai respectueusement.

— Où demeurez-vous au Mont-Dor?

— A l'hôtel Chabaury, madame.

— C'est le nôtre ; et je compe bien qu'aujourd'hui vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

Je m'inclinai encore. Me voici donc, décidément, le commensal, le compagnon de voyage, l'ami de la famille.

L'amitié va vite en voyage, et surtout aux eaux : je profitai de mon nouveau titre et des droits qu'il me donnait pour parler de Cécile. Je donnai à entendre à madame d'Orthès que ce mariage, si avantageux du reste, m'inspirait quelques craintes pour le bonheur à venir de son enfant.

— Vous ne connaissez pas ma fille, monsieur... si vous saviez quelle éducation elle a reçue !... elle a été élevée au Sacré-Cœur, comme toutes les demoiselles nobles de ma connaissance ! elle a lu tous mes ouvrages... elle les lit tous les jours ; et les principes qu'ils renferment...

— Sont excellents, madame ; mais enfin votre fille est bien jeune, et si son cœur venait à parler...

— Il ne parlera pas, monsieur ! ils ne parlent jamais dans notre famille.

— Je le conçois, lui dis-je en la regardant, pour le passé... mais pour l'avenir...

— Monsieur !... et elle me toisa des pieds à la tête, dans quelque position que l'on se trouve, on ne manque jamais à ses devoirs... quand on a de la religion et des principes ! Avec la re-

ligion et les principes, monsieur, il n'y a jamais de mariages disproportionnés... jamais de dangers... entendez-vous bien!

— Je suis de votre avis, madame.

Nous arrivâmes à l'hôtel.

Le général était mal disposé, et sa mauvaise humeur redoubla en trouvant des lettres auxquelles il fallait répondre, et des ordres à expédier.

— Si Henri était là, dit-il à sa femme, il m'aiderait, il se chargerait de ce soin; mais vous n'avez pas voulu qu'il vînt avec nous.

— Nous étions déjà trois dans la voiture... et ma femme de chambre m'était indispensable.

— Voilà bien un raisonnement de femme! c'est pour un motif pareil que vous me privez d'un neveu que j'aime et d'un aide de camp dont je ne puis me passer.

— Vous oubliez que ma mère et moi sommes là pour vous soigner, et que d'ailleurs monsieur Henri de Castelnau, votre neveu, doit rester à Paris pour vos intérêts.

— Dites plutôt pour vos caprices... parce que ce pauvre Henri vous déplaît, parce que vous ne pouvez le souffrir.

— Moi, monsieur!

— C'est assez visible! à peine si vous le regardez ou si vous lui parlez, et il faut qu'il ait bien du courage pour revenir encore chez moi après l'accueil que vous lui faites habituellement.

— Vous m'accusez à tort, monsieur: le neveu de mon mari aura toujours droit à mes égards.

— C'est bien heureux!... et je voudrais bien voir, morbleu! qu'on y manquât. Si quelqu'un de vous deux a raison d'en vouloir à l'autre, à coup sûr c'est lui... lui, mon seul héritier, à qui ce mariage enlève toute sa fortune.

— J'espère bien que non! s'écria vivement Cécile.

— Une partie, du moins... Eh bien! loin de se plaindre de sa jeune tante, il n'en dit jamais que du bien. Il est rempli pour vous et votre mère de soins et d'attentions, il courrait tout Paris pour vous être agréable, il crèverait ses chevaux pour vous avoir un billet de bal ou une loge à l'Opéra.

— C'est vrai, dit la vicomtesse, et, ne fût-ce que pour ton mari, tu devrais, Cécile, être mieux pour Henri.

— Je fais ce que je dois, ma mère, répondit Cécile d'un ton froid et décidé.

— Allez au diable! s'écria le général avec colère, on n'a pas idée d'une tête pareille! Il y a des moments où elle est douce comme un ange, et d'autres où rien ne la ferait céder!... A dix-sept ans! cela promet! Je ne sais pas, madame la vicomtesse, comment vous l'avez élevée, mais cela n'a pas le sens commun.

— Monsieur! elle a lu mes ouvrages.

— C'est ce que je voulais dire.

— Général... vous vous oubliez!

— Vous avez raison... j'oublie que le dîner est servi... Pardon, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, de vous rendre témoin d'une scène de famille; j'espère que vous ne nous trahirez pas, et ne nous mettrez pas dans quelque comédie. Il prit mon bras, me plaça à table à côté de lui, et, pendant tout le repas, fut maussade pour tout le monde, excepté pour moi. Je dois dire, cependant, que, dans ses brusqueries, il y avait toujours une préférence bien marquée... pour sa belle-mère.

Au dessert, arriva encore une lettre, et le général s'écria en frappant sur la table, de manière à tout briser :

— Là!... il ne manquait plus que cela... Henri est blessé!

Cécile pâlit à l'instant, et ses lèvres devinrent toutes tremblantes.

— Oui, blessé... il a reçu un coup d'épée, le maladroit... Rassurez-vous, dit-il à sa belle-mère, qui savourait tranquillement une tasse de café... Il n'y a pas de danger, il y a huit jours de passés... il va mieux; mais son médecin lui a conseillé les eaux de Baréges, et demain il sera ici.

— Demain ! reprit la vicomtesse avec joie.

— Demain ! dit froidement Cécile, et sa physionomie avait repris son calme ordinaire.

J'attendis le lendemain avec impatience.

Une voiture de poste est toujours un événement dans toutes les petites villes du monde, mais à plus forte raison au Mont-Dor, où l'unique plaisir réservé à la population locale est de voir arriver ou partir les voyageurs. Aussi toutes les têtes se mirent aux fenêtres, lorsqu'à dix heures du matin l'on entendit rouler une calèche.

Monsieur de Castelnau entra dans le salon, embrassa affectueusement son oncle, et salua les deux dames avec respect.

Il avait vingt-cinq ans à peu près. Grand, bien fait, une tournure distinguée, en un mot, un fort beau garçon, et, ce qui vaut mieux encore, il n'avait pas l'air de s'en douter, car il ne s'occupait que des autres et jamais de lui-même. Sa physionomie franche et ouverte portait les traces de la souffrance. La fatigue de la route, ou d'autres causes peut-être, venaient de rendre sa blessure plus vive.

J'observai Cécile : pas la moindre émotion ne parut sur ses traits; elle reçut Henri avec une politesse affectueuse et s'informa de sa santé avec un intérêt fort aimable... mais qui n'était pas celui auquel je m'attendais!

Quant à Henri, il était visiblement ému... Il pouvait à peine s'exprimer... et il me sembla que je lui rendais service en lui parlant de la route et du temps, qui était affreux. En effet, l'ennui de cette conversation le remit peu à peu, et il respira

plus à l'aise. Il y a des moments où les indifférents et les ennuyeux sont bons à quelque chose.

Dans la journée on se promena à la cascade de Ceureuil et à celle de la Venière. Henri s'approcha plusieurs fois de Cécile, mais elle donnait toujours le bras à son mari ou à sa mère, et quand elle causait, c'était avec moi.

Le soir, il fit la partie du général, il lui lut les journaux, il expédia ses dépêches, et il écouta avec une attention digne d'un meilleur sort deux grandes dissertations de la vicomtesse. Seulement, de temps en temps et à la dérobée, ses grands yeux noirs se tournaient comme malgré lui du côté de Cécile, qui travaillait sans le regarder, et ne faisait pas plus attention à lui qu'à toute autre personne.

Décidément je m'étais trompé; mes conjectures étaient fausses. Le pauvre jeune homme pouvait aimer Cécile, mais Cécile ne pensait pas à lui.

Le lendemain, veille de notre départ, pendant que sa mère écrivait près d'elle, Cécile était au piano, et l'air qu'elle jouait était si vif et si joyeux que tous mes doutes furent dissipés. Il est impossible, me disais-je, d'avoir une passion dans le cœur quand on joue des variations pareilles, et surtout quand on les joue aussi bien.

Entre en ce moment dans le salon un jeune médecin de ma connaissance; il venait de Paris avec un grand seigneur qu'il soignait et qu'il avait accompagné aux eaux du Mont-Dor. Les militaires parlent de leurs campagnes, les auteurs de leurs ouvrages, et les médecins de leurs malades; c'est de droit. Aussi mon jeune docteur, au risque d'ennuyer ces dames, se mit à nous raconter les cures merveilleuses ou bizarres qu'il avait faites, le tout assaisonné d'anecdotes plus ou moins piquantes, auxquelles moi seul prêtai quelque attention, parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, par état j'écoute toujours.

Il nous raconta, entre autres choses, qu'il avait été appelé dernièrement près d'un jeune homme qui avait reçu un coup d'épée, et que la blessure, quoique assez grave, lui avait paru des plus singulières. Elle n'était pas droite, ni faite de bas en haut ; c'était tout le contraire ; et comme le malade était lui-même fort grand, il fallait, pour l'avoir ainsi frappé à la poitrine du haut en bas, que son adversaire fût immensément plus grand que lui, c'est-à-dire eût huit à dix pieds, et qu'enfin, pressé par ses raisonnements et par ses questions, le blessé avait fini par lui avouer que c'était un coup d'épée qu'il s'était donné à lui-même... — Et pourquoi, je vous le demande? vous ne devineriez jamais une extravagance pareille... Parce qu'il voulait avoir un prétexte pour aller aux eaux de Baréges, et il me suppliait de les lui ordonner... ce que je fis à l'instant même ! Pauvre jeune homme ! ! ordonnance qu'il me paya généreusement en me recommandant le secret !...

— Et vous tenez bien parole, lui dis-je en souriant.

— Avec vous, c'est sans danger.

La porte s'ouvrit ; parut le général, appuyé sur le bras de son aide de camp. Henri, en apercevant le jeune médecin, courut à lui : — Vous ici, docteur ! s'écria-t-il en lui prenant la main. Puis, nous le présentant : Mesdames et messieurs, c'est mon Esculape... celui qui m'a guéri de ma blessure et m'a ordonné les eaux de Baréges ! N'est-il pas vrai?

Le docteur balbutia quelques mots et prit congé de nous... car son malade l'attendait. Le général s'assit tranquillement dans son grand fauteuil ; Henri, le sourire sur les lèvres, resta debout près de la cheminée ; la vicomtesse, frappée de surprise et d'indignation, voulait et n'osait parler. Cécile, pâle, la tête appuyée sur sa main, réfléchissait en silence ; et moi, je les regardais tous, trouvant la scène fort bien posée, et attendant avec inquiétude le développement qu'elle allait prendre, et surtout le dénoûment qu'elle aurait.

Le général fut le premier qui rompit le silence, en fredonnant un petit air qu'il affectionnait beaucoup. C'était un air nouveau, que le compositeur lui-même n'aurait pas pu réclamer, tant le général se l'était approprié et l'avait fait sien par la manière originale dont il le chantait.

— Eh bien ! mesdames, s'écria-t-il après cette espèce de ritournelle, c'est donc demain que nous partons pour les Pyrénées, et que nous allons pour un mois nous établir à Baréges ?

Point de réponse ; chacun garda le silence ; mais un rayon de joie brilla dans les yeux d'Henri.

— Ma belle-mère et ma femme, vous êtes-vous occupées des bagages... avez-vous emballé vos bonnets et vos chapeaux ?... Tout est-il prêt pour le départ ?

— Oui, monsieur, pour le vôtre, dit Cécile en cherchant à se donner du courage.

— Comment ! le mien... Est-ce que nous ne partons pas tous ensemble ?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Ma mère et moi voulions d'abord vous conduire jusqu'à Pau, où vous avez une terre et un château magnifiques que nous ne connaissons pas ; notre intention était de nous y installer jusqu'à votre retour.

— Et de me laisser aller seul à Baréges !.. C'était bien.

— Non, monsieur, c'eût été mal, et la preuve, c'est que nous étions décidées à vous accompagner, à ne pas vous quitter ; mais maintenant que vous avez monsieur Henri, votre neveu, nos soins ne vous sont plus nécessaires.

— Qu'est-ce à dire ?

— Et je vous avoue qu'un séjour d'un mois dans ces horri-

bles montagnes me paraît la chose du monde la plus triste, la plus pénible, la plus ennuyeuse, si j'en juge seulement par les trois jours que je viens de passer ici.

Pendant ce temps, le général s'agitait sur son fauteuil, froissait sa tabatière entre ses doigts, et je prévoyais l'orage qui allait éclater... Mais ce que je ne pus voir sans être touché de pitié, c'était la figure d'Henri, qui, pâle et se soutenant à peine, venait de s'appuyer sur la cheminée. Le désespoir était empreint sur tous ses traits, et je devinai ce qui se passait dans l'âme du malheureux jeune homme! S'être blessé pour elle... pour passer un mois auprès d'elle... et se voir enlever ce bonheur... par un caprice!!

— Corbleu! s'écria le général en se levant avec colère et en repoussant du pied son fauteuil qu'il renversa au milieu de la chambre, me prend-on pour un conscrit?... Croit-on que je me laisserai mener par une femme, par un enfant? Vous viendrez, madame, car je l'ai dit... vous viendrez!

Cécile se leva, et toute tremblante, elle répondit froidement:

— Je n'irai pas.

— Et pourquoi? morbleu!

— Pourquoi?... Cécile ne tremblait plus; elle avait pris sa résolution; et résignée à tout, n'écoutant que son devoir... elle répondit à demi-voix, mais avec fermeté : — Parce que je ne le veux pas!

Le général furieux allait s'élancer vers elle; mais un gémissement sourd se fit entendre... C'était Henri qui se trouvait mal et allait tomber sur le parquet... Je le soutins dans mes bras... et la colère du général, changeant à l'instant d'objet, se tourna vers son neveu : L'imprudent! l'imbécile! qui depuis une heure reste là debout... Il n'y a rien de plus mauvais... Sa blessure se sera rouverte... je le lui dis toujours... mais personne ici ne m'écoute... personne ne m'obéit... allez tous au diable!... Eh bien! revient-il à lui?

— Oui, monsieur, répondit Cécile, qui s'était élancée près de Henri, lui avait fait respirer des sels et lui prodiguait les soins les plus touchants.

— Ah ! dit le général, le voilà qui ouvre les yeux.

Cécile s'éloigna vivement, rentra dans sa chambre suivie de sa mère, et quelques instants après le général alla les rejoindre ; mais il paraît que ses prières et ses menaces furent inutiles, car il nous dit le soir : Cette petite fille-là a une tête de fer.

— Elle n'ira donc pas à Baréges ! s'écria Henri.

— Non, mon ami... nous irons tous les deux, et elle, pendant ce temps, nous attendra dans mon château de Lescar aux environs de Pau.

— Quoi ! général, vous avez cédé ! dit Henri d'un ton de reproche.

— Et comment faire ?... à moins de la tuer ! il n'y avait que ce moyen... je le lui ai parbleu proposé ! !

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a répondu : Si vous me tuez... tant mieux... je n'irai pas à Baréges... — Le raisonnement était juste !... Une obstinée... je vous dis !... une tête de fer... Du reste, la meilleure petite femme du monde.

Le lendemain, de grand matin, les deux voitures étaient prêtes. — Tous les paquets étaient faits, par madame elle-même, me dit la femme de chambre ; elle n'a pas dormi de la nuit. — Les chevaux étaient attelés ; Cécile s'élança vivement dans la berline, et au moment où j'offrais la main à la vicomtesse pour l'aider à monter en voiture : Eh bien ! monsieur, me dit-elle, vous voyez qu'avec de la religion et des principes... il n'y a jamais de mariages disproportionnés, jamais de danger.

Il y a au moins combats et souffrances, me dis-je en moi-

même, en voyant la figure pâle de Cécile, et en voyant dans ses yeux de grosses larmes qu'elle voulait sans doute cacher à tout le monde, car apercevant de loin son mari qui s'avançait vers elle, appuyé sur le bras de son neveu... elle s'écria vivement : Partez... partez, postillon !... Le fouet se fit entendre, les chevaux s'ébranlèrent, et la voiture disparut à nos yeux, pendant que le vieillard s'écriait : Eh bien !... eh bien !... voyez la folle... partir sans nous dire adieu... sans nous embrasser.

— Ma foi, monsieur, vous qui cherchiez un sujet de comédie, en voilà une ! — Ou plutôt un drame, me dis-je en moi-même, en contemplant la figure de Henri, qui, incapable de voir, d'entendre ou de répondre, se laissa mettre par moi en chaise de poste à côté du général. Il ne pensa même pas à me remercier... ni à me dire adieu. Pauvre jeune homme ! il en mourra, me disais-je.

Quelques heures après, je partis aussi pour les Pyrénées. Rassurez-vous, lecteur, et ne frémissez pas ! Je ne vous mènerai pas sur les pics du mont Perdu, aussi curieux peut-être et plus accessible que le mont Blanc ; je ne vous conduirai pas à Luz, à Saint-Sauveur, dont l'aspect est si riant et si pittoresque ; je me hâterai de vous faire traverser le *chaos*, cette pluie d'énormes rochers tombés du ciel ou vomis par l'enfer. Je ne vous ferai pas entrer dans l'enceinte de Gavarnie : confondu à l'aspect de tant de magnificence, ébloui par tant de merveilles, vous ne voudriez pas en sortir. Je vous montrerai seulement les tours du Marboré, immenses rochers découpés en créneaux, citadelle magique dont les neiges éternelles reluisent au soleil comme des remparts de diamant. Je vous montrerai de loin la brèche de Roland, ce mur de granit qui séparait la France de l'Espagne, et que Roland découpa d'un coup de sa bonne épée... Venez, approchez ! il fit pour vous une ouverture de deux ou trois cents pieds, par laquelle vous pouvez apercevoir l'Aragon

et le parcourir tout entier. C'est là, au pied de ces sublimes tours, que combattirent autrefois Agramant et Ferragus contre les preux de Charlemagne. Vous n'êtes point seul dans ces déserts, vous y êtes entouré de tous les héros de l'Arioste, et avec lui, vous vous élèveriez dans les nues, si ce n'était le froid qui vous saisit et vous force à redescendre sur terre ; venez alors, venez vous réchauffer au feu du bon montagnard, regagnons le village de Gèdres, moitié français, moitié espagnol, où nous déjeunerons sans doute avec quelque contrebandier ; puis, traversant le Bastan et franchissant le Tourmalet, nous descendons dans la délicieuse vallée de Campan, ce paradis terrestre qui nous conduira à Bagnères ; et si vous êtes fatigué, si vous voulez trouver le calme et le bonheur, c'est là qu'il faut vous arrêter et vous reposer.

C'est ce que je fis.

Chemin faisant et tout en gravissant les montagnes, j'avais trouvé dans une fable de la Fontaine, l'idée d'une comédie en cinq actes que nos derniers événements politiques pouvaient rendre assez piquante. Je m'arrêtai à Bagnères pour l'écrire. Je louai dans un endroit charmant, à côté de la belle maison de monsieur Lugo, une petite maisonnette qui donnait sur les allées de Maintenon.

Je passai là les quinze jours les plus tranquilles et les plus heureux de ma vie, travaillant matin et soir, et parcourant dans la journée le pays enchanteur qui m'environnait, les vallées de Campan et de l'Esponne, le couvent de Medoux et l'Élysée Saint-Paul ! Un jour, je gravissais le camp de César ou la pène de l'Heyris ; un autre jour, je tentais des excursions au Pic du Midi, d'où l'on découvre les plaines du Bigorre et du Béarn. Que l'air pur des montagnes, que ces riantes vallées, que ce beau soleil vous donnent de joie et de santé ! ils vous rendent la jeunesse et le bonheur ; car là, au sommet de ces montagnes, tout est oublié, la souffrance du corps et les chagrins

de l'âme. Par malheur, en descendant, on les retrouve dans la plaine et à la ville, où ils nous attendent !

Mes cinq actes terminés, il fallut partir et quitter ce beau pays. Je traversai le riant vallon d'Argèles, la ville de Lourdes ; j'admirai la jolie chapelle de Notre-Dame de Bétharram, et je me dirigeai sur Pau, où plusieurs motifs m'appelaient. D'abord, j'avais un ami, un aimable et excellent jeune homme, ancien chef d'escadron de la garde, qui habitait avec sa jolie famille le château royal de Pau, et je ne voulais pas quitter le Midi sans l'embrasser ; et puis, aux environs de cette ville, était le domaine de Lescar, où la vicomtesse d'Orthès et le général m'avaient engagé à m'arrêter quelques jours. J'avais grande envie de revoir Cécile, et j'arrivai au château.

C'était un fort bel édifice, admirablement bien situé ; le parc s'étendait jusqu'aux bords du Gave, et, des fenêtres du salon, on découvrait les coteaux de Jurançon, et à l'horizon, à quinze lieues, les montagnes bleuâtres, les cimes blanches des Pyrénées.

En descendant de voiture, je fus reçu par la vicomtesse et sa fille, qui me firent l'accueil le plus aimable. Le général, que l'on attendait, était encore à Baréges ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'en entrant dans le salon, j'aperçus monsieur Henri de Castelnau, assis sur un canapé et lisant le journal !

— Le général l'a envoyé en avant, me dit la vicomtesse, pour porter des dépêches au gouverneur de Pau et pour savoir des nouvelles de Cécile, qui a été très-malade.

— En vérité ! m'écriai-je avec inquiétude.

— Ce n'est rien, elle va beaucoup mieux, et en attendant le général, Henri ne pouvait pas demeurer ailleurs que dans le château de son oncle ; c'est, du reste, l'intention formelle de mon gendre, qui, depuis une semaine, nous annonce chaque jour son arrivée.

— Voilà donc une semaine que monsieur de Castelnau est ici ? dis-je à la vicomtesse, qui, devinant l'idée qui me préoccupait, se hâta de me répondre :

— Rassurez-vous, monsieur ; d'abord, vous connaissez ma fille, et ensuite je puis vous attester que, pendant tout ce temps, je ne l'ai pas quittée une minute de la journée.

Elle disait vrai. Cécile restait au salon à travailler près de sa mère, et dans les promenades mêmes du parc, jamais Henri ne se trouvait seul avec elle. Il faut dire aussi qu'il n'en cherchait pas les occasions.

Sa tenue et ses manières étaient admirables. Tout respirait en lui l'affection la plus tendre, les soins les plus empressés ; mais pas un mot, pas un regard n'aurait pu trahir aux yeux d'un étranger le secret de son âme. Il avait même repris de la gaieté, de l'enjouement, il était moins distrait, il prenait part à la conversation, et seulement alors, je m'aperçus qu'il était fort aimable, fort instruit, et qu'à une modestie très-grande il joignait l'esprit le plus fin et le plus délicat, un noble caractère, des pensées élevées et généreuses... enfin une foule de bonnes qualités cachées jusqu'alors et qui maintenant brillaient dans tout leur éclat.

La vicomtesse nous lut un article du journal qui parlait d'un suicide.

— Le malheureux !... s'écria Cécile d'un air qui semblait presque une approbation.

— L'insensé ! s'écria Henri avec mépris.

— Cela ne vous arriverait donc pas ? lui dis-je vivement.

— Jamais, monsieur, jamais ! Mourir pour soi, c'est se priver d'un si grand bonheur !

— Et lequel ?

— Celui de mourir pour ceux qu'on aime !

Allons, me dis-je, il l'aime toujours, mais il a pris son parti

avec courage et résignation. Il aura la force de combattre et de vaincre !

La vicomtesse me proposa d'entendre la lecture de son dernier roman. J'acceptai, et j'entrai avec elle dans son cabinet d'étude, en pensant que dans ce moment son amour-proper d'auteur l'emportait sur sa surveillance de mère, et qu'elle allait ainsi laisser à Henri quelques instants de tête-à-tête.

Je me trompais ; il n'en profita même pas ! la lecture que je soutins avec un courage héroïque, fut longue, je m'en vante... Pendant ce temps, j'entendis Cécile jouer sur son piano des airs tristes et mélancoliques ; mais elle était seule, car j'avais aperçu de loin Henri, se promenant dans une des allées du parc, et quand je rentrai dans le salon, elle était seule encore, assise dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur sa main et les yeux rouges ! Elle se leva vivement, et vint à moi le sourire sur les lèvres. Dans le mouvement qu'elle fit, son mouchoir tomba... Je me hâtai de le ramasser... Il était mouillé... Elle s'en aperçut et me dit en me montrant un livre qui était sur la cheminée : Je suis bien ridicule, n'est-ce pas ?... C'est ce roman qui m'a fait pleurer. Je regardai... c'était un ouvrage de sa mère ! Je n'avais pas besoin de cette preuve pour être persuadé qu'elle me trompait !

Le soir il y eut beaucoup de monde au château... Toute la société de Pau et des environs vint rendre visite. Cécile faisait les honneurs de son salon avec une grâce et une aisance qui ne paraissaient rien lui coûter ; elle s'occupait de tout le monde, excepté de Henri, à qui, de temps en temps seulement, elle donnait quelques ordres pour l'arrangement des tables de jeu.

On me mit au whist avec trois dignitaires du département ; de vieux messieurs furent placés au piquet, de vieilles dames au boston, sous la présidence de la vicomtesse. Le receveur des contributions jouait avec monsieur le maire au billard, et Cécile, prenant autour d'elle les jeunes personnes et les jeunes

gens, leur proposa, pour les occuper, des jeux innocents qui furent acceptés avec enthousiasme. Les jeux innocents sont encore en honneur en province, surtout dans le département des Basses-Pyrénées.

Pendant ce temps, je faisais des fautes qui durent donner à mon partner une bien mauvaise idée des joueurs de la capitale : mais il était dit que Cécile me ferait toujours perdre au whist, car cette fois encore, je pensai à elle bien plus qu'à mon jeu... Et mes yeux se dirigeaient constamment sur le cercle joyeux qu'elle présidait !

Henri s'en était éloigné et regardait jouer au billard; des jeunes personnes rappelèrent le bel aide de camp, et bon gré, malgré, il fallut bien qu'il prît une place. Celle qu'il choisit était loin de Cécile, et dans les *pénitences* qu'il ordonna, il évita toutes les occasions qui auraient pu le rapprocher d'elle. Une fois cependant, et d'après les règles rigoureuses du jeu, il fut ordonné à Cécile d'aller embrasser le jeune aide de camp... Elle se leva... En ce moment je coupai à mon partner un huit de cœur qui était *roi !*... Il fit un mouvement d'impatience, peu m'importait ! Mon attention se portait tout entière sur la jeune femme, qui s'approcha tranquillement de Henri et lui présenta ses deux joues fraîches et rosées.

Henri les effleura du bout des lèvres. Il ne rougit point, il ne pâlit point, il ne perdit pas connaissance, comme je m'y attendais, il resta calme et de sang-froid. Décidément, me dis-je, c'est un héros ! Et je l'admirais, et je le plaignais, et sans le vouloir, je me surpris faisant des vœux pour lui et pour cet amour sans espoir !

Tous les gages étaient touchés ; les jeunes demoiselles et quelques jeunes gens s'assirent autour d'une grande table ronde qui tenait le milieu du salon, et l'on se mit à feuilleter des albums, des revues et des gravures. Les uns prirent le crayon et dessinèrent, d'autres peignaient à la sépia quelque

points de vue des environs, et Henri, par complaisance pour une petite fille placée à côté de lui, sculptait, avec un canif anglais, un morceau de bois auquel il donnait la figure d'un ermite; genre de travail auquel se livrent avec succès les bergers des Alpes ou des Pyrénées. — Le bois était dur, le canif coupait très-bien, et dans un mouvement un peu brusque, le fer glissa de la main droite, et fit à Henri une coupure assez forte à un doigt de la main gauche. Cécile poussa un cri et devint toute pâle! Un instant après, elle se mit à rire. La blessure n'était rien, mais saignait beaucoup. Tous les mouchoirs de ces dames furent à l'instant offerts au blessé, tous les nécessaires s'ouvrirent, on chercha du taffetas d'Angleterre, on le découpa, et vingt petites mains bien blanches et bien adroites s'offrirent à panser sa blessure. On riait beaucoup et on avançait peu ; c'était très-difficile. La coupure avait porté sur la seconde phalange du doigt, et l'appareil ne pouvait jamais tenir. L'on avait beau recommencer et chercher à l'assujettir de nouveau, au moindre mouvement il se dérangeait.

— Mais, monsieur, restez donc tranquille, et surtout ne ployez pas votre doigt.

— Eh! mesdames, c'est aisé à dire... Mais je n'y pense jamais.

— Monsieur a raison, m'écriai-je, et il faudrait, pour tenir son doigt immobile, ce que l'on appelle en chirurgie des... des...

— Des éclisses! s'écria Henri, comme pour un bras ou une jambe cassée.

— Précisément!...

— Et où en trouver? s'écria tout le monde en riant.

— En voici! Et sur la table où notre whist venait de finir, je pris une carte... C'était, je crois, un roi de carreau; je le

roulai autour du doigt blessé... Ces dames l'assujettirent avec une soie, et ainsi retenu désormais par cet appareil de carton, il n'y avait plus à craindre que le doigt se ployât et que la blessure se rouvrît. Le pansement s'acheva aux cris de joie et aux applaudissements de toute l'assemblée qui me félicita sur mes talents en chirurgie. Henri me pria de lui présenter mon mémoire pour mes frais et honoraires, et Cécile me promit sa clientèle pour toutes les piqûres d'épingle ou d'aiguille qu'elle se ferait.

Onze heures venaient de sonner, chacun prit son bougeoir, et je rentrai dans ma chambre, d'où j'entendais encore, dans les corridors, les courses joyeuses et les éclats de rire de cette folle jeunesse.

Le lendemain, à dix heures, je descendis dans le salon et je causais avec la vicomtesse, lorsqu'à notre grande surprise, nous voyons entrer le général qui nous crie gaiement :

— Bonjour, mes chers amis.

— Eh ! mon Dieu ! mon gendre, d'où venez-vous ? Comment arrivez-vous ? On n'a pas entendu de voiture entrer dans la cour.

— C'est que je suis arrivé ce matin à cinq heures, pendant que vous dormiez tous.

— En vérité !

— Je n'ai voulu réveiller personne, et je suis monté tout droit à la chambre de ma femme, qui ne voulait d'abord pas m'ouvrir... tant elle avait peur.

— Je le crois bien... Quand on est réveillée en sursaut.

— Elle croyait que les Espagnols ou les contrebandiers s'emparaient du château ! Cette pauvre petite femme !... Heureusement je l'ai bien vite rassurée. — Sa santé, la vôtre, comment tout cela va-t-il ?

— A merveille !

— Ne vous êtes-vous pas trop ennuyées en mon absence? Qu'est-ce que vous avez fait?

— Nous avons eu hier du monde. On a joué au whist, au boston.

— Justement ! Et c'est à ce propos-là, ma belle-mère, qu'il faut que je vous gronde. Vous allez rendre votre fille joueuse.

— Moi ! !

— Joueuse comme les cartes ! Il paraît qu'elle ne pense qu'à cela le jour et la nuit... car voici, continua-t-il en riant aux éclats, une carte, un roi de carreau, que j'ai trouvé tout roulé sous son oreiller... C'est drôle, n'est-ce pas?

Je m'efforçai de rire, ne fût-ce que pour cacher au général le trouble de la vicomtesse, qui semblait frappée de la foudre.

— Voyez, voyez, s'écria le général en donnant un libre accès à sa gaieté... elle ne rit pas... elle est déconcertée, parce qu'elle se sent coupable.

— Oui, bien coupable ! me dis-je en moi-même.

En ce moment descendirent Henri, puis Cécile. On se mit à table, on déjeuna en famille, nous n'étions que nous, et comme la veille c'était la même réserve, la même indifférence ; mais mieux instruit maintenant, combien je trouvai d'amour dans ces yeux qui s'évitaient continuellement, dans cette froideur apparente, dans cet accord silencieux de tous les moments et de toutes les pensées.

On se leva de table, et au moment où l'on entrait dans le parc, me trouvant derrière les autres avec la vicomtesse, je lui dis : Eh bien ! madame, croyez-vous encore que malgré la religion, malgré les meilleurs principes, il n'y ait pas de dangers dans une union disproportionnée?...

— Taisez-vous, me dit-elle, voici le général.

En effet il s'approchait de nous et me dit en riant : Eh bien ! monsieur, avez-vous trouvé dans les Pyrénées quelque sujet de pièce ?

— Mais oui !... un entre autres assez piquant.

— Et vous en ferez une comédie ?

— Non, général ; j'en ferai une nouvelle !

POTEMKIN

OU

UN CAPRICE IMPÉRIAL

(ANECDOTE DE LA COUR DE RUSSIE)

Un appartement magnifique dans le palais de la Tauride. — Sur un lit recouvert de peaux de tigre, un homme à moitié habillé est étendu, et sommeille. — Près de lui, sur le parquet, des papiers, des cartes géographiques. — Un sabre richement damasquiné, des ordres en diamants. — Sur une table à côté les restes d'un repas et plusieurs bouteilles vides.

LA COMTESSE BRANITZKA, entrant.

Midi... Et il dort encore.

LE PRINCE POTEMKIN, rêvant.

Constantinople !... Constantinople !... c'est là le chemin !... En avant !...

LA COMTESSE, s'approchant de lui.

Grégoire, éveillez-vous.

LE PRINCE POTEMKIN, s'éveillant.

A moi, grenadiers !... (Se mettant sur son séant.) Qui vient là ?... Ah ! c'est toi, comtesse... toi, ma nièce bien-aimée ?... Pourquoi m'éveiller en ce moment ?

LA COMTESSE.

Voici le milieu du jour, et tous les grands de l'empire, les ministres de Catherine sont là, dans votre antichambre, à attendre votre lever.

POTEMKIN, avec humeur.

Qu'ils attendent!... Et quand Catherine elle-même serait avec eux, qu'ils attendent! (Se frottant les yeux.) Je faisais chanter un *Te Deum* dans la grande mosquée.

LA COMTESSE.

Des projets d'agrandissement, même en dormant!

POTEMKIN.

Oui, l'empire russe est trop étroit; j'y suis gêné : je n'y respire pas... Ah! s'il ne tenait qu'à moi!...

LA COMTESSE.

Et que voulez-vous de plus?

POTEMKIN.

Ce que je veux! ce que je veux!... Être heureux, et je ne le suis pas... Quand n'aurai-je rien à faire? quand pourrai-je me reposer?... Le bonheur, c'est le repos.

LA COMTESSE.

Vous voilà bien!... Ami de la paresse et toujours au travail!... envieux de tout ce que vous ne faites pas, et ennuyé de tout ce que vous faites!

POTEMKIN.

Le moyen de ne pas l'être! Toujours des craintes, des inquiétudes... J'avais laissé en mon absence le commandement de l'armée à Romanzoff, et j'ai reçu hier la nouvelle...

LA COMTESSE.

D'une défaite.

POTEMKIN.

Non, d'une victoire !... je le rappellerai.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous ?

POTEMKIN.

Pour le récompenser... Il est vieux, il faut qu'il se repose... C'est à nous de combattre... Je retournerai commander... Le prince Repnin et Souvarow m'inquiètent aussi ; mais je ne peux pas être partout. (Montrant les papiers qui sont sur la table.) Et ces édits, ces ukases à rendre, ces établissements à créer, ces ordres à signer... tout retombe sur moi.

LA COMTESSE.

Chaînes pesantes ! esclavage continuel, dont vous seriez bien fâché d'être délivré !... Vous, mon cher oncle, qui, il y a vingt ans, n'étiez qu'un petit élève en théologie à l'université de Moscou, plus tard simple porte-enseigne dans les gardes, et maintenant...

POTEMKIN, lisant l'adresse d'une lettre qu'il tient à la main.

« Au prince Potemkin, premier ministre, généralissime de
« toutes les armées russes, grand amiral des flottes de la mer
« Noire, de la mer d'Azoff et de la mer Caspienne, grand hetman
« des Cosaques, etc... etc... »

LA COMTESSE.

Eh mon Dieu ! que de titres !

POTEMKIN.

C'est à coup sûr quelqu'un qui demande... (Lisant.) Ah ! rien que cela... le titre de chambellan... une place qui admet dans l'intimité de l'impératrice !... Et qui donc? (Regardant la signature.) Le comte de Schérémézoff.

LA COMTESSE.

Un joli cavalier.

POTEMKIN.

Ce n'est pas un mal

LA COMTESSE.

De plus, un homme de tête et de mérite.

POTEMKIN, déchirant la pétition.

Il n'aura pas la place!... Colonel, s'il le veut... général, si cela lui plaît... Nous l'enverrons avec le prince Repnin. Il y a là de la gloire à gagner et des coups de fusil.

LA COMTESSE.

Et s'il revient avec un bras ou une jambe de moins?

POTEMKIN.

Alors il n'y aura plus de danger, nous le ferons chambellan.

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes jaloux!

POTEMKIN.

Moi?... et de quoi? Me crois-tu donc amoureux? Je ne l'ai été que deux fois dans ma vie... D'abord il y a vingt ans, lorsque ma fortune en dépendait; lorsque dans la conquête d'une maîtresse je voyais celle de la Russie. Il fallait plaire pour renverser ces ambitieux Orloff; et quand je me rappelle leurs affronts, celui surtout du jeu de paume... j'avais la rage dans le cœur; je n'ai jamais été plus aimable que ce jour-là, et de ce jour je fus heureux, je fus empereur.

LA COMTESSE.

Et votre amour, que devint-il dans le palais des czars?

POTEMKIN.

Amour de gloire et de puissance... Celui-là dure toujours, et mourra avec moi... Par lui on est grand, on est envié... on souffre, mais on règne! Et cette fortune immense, colossale, que la Russie, que l'Europe entière essaye en vain de renverser, toi seule, Nadèje, as manqué de l'ébranler.

LA COMTESSE.

Moi!

POTEMKIN.

Oui, il n'y a que toi que j'aie aimée, toi, jeune fille que j'avais élevée: c'est ma seule faute en politique... et quand j'y pense... quelle folie! Quelle fièvre me tenait alors! Je me rappelle qu'un jour, là, à tes pieds, je te disais: « L'amour d'une souveraine, le trône de la Russie, tout pour un seul de tes regards. » Et ce jour-là, je l'aurais fait... j'aurais tout sacrifié.

LA COMTESSE.

Oui, mais le lendemain!

POTEMKIN.

Le lendemain... je ne dis pas... Mais y songe-t-on quand on aime?

LA COMTESSE.

Et tu te croyais amoureux!..

POTEMKIN.

Je l'aurais juré, et souvent, Nadèje, je le jurerais encore.

LA COMTESSE.

Erreur! tu ne seras jamais qu'ambitieux... et moi, je ne serai jamais que ton amie, ta nièce, ta fille... Tout le monde te craint, te respecte ou t'admire... il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui t'aime... ce sera moi.

POTEMKIN.

Jamais je n'en eus plus besoin... jamais je n'ai été plus malheureux, plus ennuyé... Courtisé par eux tous, et moi-même courtisan assidu; obligé d'épier, de deviner les fantaisies d'une souveraine; de prévenir tous ses vœux; de ne pas lui laisser même un désir à former; et souvent elle en a de si extraordinaires, de si bizarres, de si absurdes!

LA COMTESSE.

Elle, Catherine, notre magnanime impératrice!

POTEMKIN.

Oui, c'est un grand souverain, un grand homme; mais c'est une femme! Maîtresse d'un empire immense, ses caprices sont plus grands encore que son pouvoir; et ce despotisme intérieur, ces royales fantaisies d'une imagination en délire, moi seul en suis le témoin et la victime. Froide et impassible aux yeux de sa cour et de toute l'Europe, on ne voit en elle qu'un grand politique, un conquérant, un roi législateur: c'est la raison, la philosophie sur le trône, et Voltaire l'appelle un sage! Ah! s'il avait été à ma place, il saurait à quoi s'en tenir.

LA COMTESSE, avec gaieté.

Vraiment!

POTEMKIN.

Et voilà comme on écrit l'histoire! Ah! que de fois j'ai maudit l'empire du jupon! Que de fois, foulant la pourpre des czars, accablé de bonheur et d'ennui, tenant dans mes bras ma fortune, je la pressais contre mon cœur, non avec amour, mais avec rage, comme pour l'étouffer!

LA COMTESSE.

Quelle horreur!

POTEMKIN, revenant à lui.

Qu'ai-je dit?... Je te confie tout, Nadèje, je te laisse lire dans

mon cœur, et j'ai tort, peut-être; car si tu me trahissais, si tu me livrais à mes ennemis!...

LA COMTESSE.

Se défier de moi!

POTEMKIN.

Non pas de toi; mais tu es jeune, tu es jolie, tu es entourée de courtisans qui t'adorent, ne t'y trompe pas, parce que tu es la nièce de Potemkin.

LA COMTESSE, souriant.

Et pour d'autres raisons aussi.

POTEMKIN.

C'est là ce qui m'effraie. Tu n'aurais qu'à les aimer; tu leur livrerais mes secrets. Je ne le veux pas, je le défends, ou sinon...

LA COMTESSE, riant.

Sinon, le knout, la Sibérie...

POTEMKIN, avec colère.

Oui, je puis tout... et malheur à eux, malheur à toi!

LA COMTESSE.

A merveille! voilà qui est galant, qui est aimable! et j'admire, Potemkin, comment ton caractère réunit à la fois les avantages et les défauts les plus opposés. Semblable en tout à l'empire russe, que tu soutiens, et dont tu es la vivante image, tu es, comme lui, moitié civilisé et moitié barbare. Il y a en toi de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; mais ce dernier domine. Je n'en veux pour preuve que la déclaration que tu viens de me faire.

POTEMKIN.

Qui, moi? .. Pardonne, Nadèje.

LA COMTESSE.

Non pas ; et pour te punir, j'achèverai ton portrait, et je te forcerai à te regarder. Gâté par la fortune, blasé sur toutes les jouissances de la vie, malheureux à force d'être heureux, grand général, ministre habile, mais tour à tour despote et populaire, avare et magnifique, libertin et superstitieux.

POTEMKIN.

Moi !

LA COMTESSE.

Oui, oui, tu crois en toi, en ton étoile, et tu ne redoutes rien, si ce n'est le diable, que tu révères beaucoup.

POTEMKIN, *d'un air gêné.*

Quelle folie !

LA COMTESSE.

D'où vient donc alors ce cachet magique que tu portes toujours là, sur ton sein ?

POTEMKIN.

Tais-toi, tais-toi ; tu blasphèmes ! et quand il serait vrai, quand j'aurais cette faiblesse ! le diable a assez fait pour moi pour que je fasse quelque chose pour lui. Franchement, il faut qu'il se soit mêlé de mes affaires. Je crois souvent que c'est lui qui me conseille.

LA COMTESSE.

Oui, tout à l'heure encore, quand il te portait à soupçonner ta meilleure, ta seule amie ; moi qui ne tiens ni à tes honneurs, ni à ton pouvoir ; moi qui ai tout refusé, jusqu'à ton amour ; moi enfin qui n'ambitionne rien que ton amitié, et qui braverais pour elle le knout et la Sibérie, que tu as daigné me promettre tout à l'heure !

POTEMKIN.

Ah ! ma nièce chérie ! ah ! Nadèje ! je suis un monstre, un ingrat !

LA COMTESSE.

Non, je te l'ai dit, tu es ambitieux, et voilà tout... Mais habillez-vous, donnez vos audiences, car on vous attend. Je vous dirai plus tard ce qui m'amène.

POTEMKIN.

Non pas, toi d'abord, toi avant tout !... Parle ; que veux-tu ? je suis riche ; l'impératrice m'a envoyé hier cinq cent mille roubles : ils sont à toi.

LA COMTESSE.

Je ne veux rien pour moi; je viens vous parler pour un pauvre diable, un simple soldat auquel je m'intéresse.

POTEMKIN.

Je le fais officier.

LA COMTESSE.

Au contraire, il veut son congé. Voici son nom et celui de son régiment.

POTEMKIN, regardant le papier qu'elle lui a donné.

Mouravieff, grenadier au régiment de Kerson... régiment arrivé hier à Saint-Pétersbourg. (Riant.) Comment ce soldat a-t-il l'honneur d'être votre protégé ?

LA COMTESSE.

C'est depuis ce matin. Il était de garde à l'hôtel des Monnaies, où un incendie venait de se déclarer, et il restait immobile sous les armes dans sa guérite en feu, parce que le caporal qui l'avait mis en faction n'était pas là pour le relever.

POTEMKIN.

Bel exemple de discipline russe... obéissance aveugle ; c'est le secret de notre force. Une armée qui ne raisonne pas plus que cela est une armée invincible.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à mon jeune soldat, car il est jeune : un superbe grenadier, qui ne répond que par monosyllabes ; je l'ai interrogé, et il fait la conversation comme il fait l'exercice.

POTEMKIN, riant.

En douze temps.

LA COMTESSE.

Je lui ai promis son congé, car il est amoureux, et il doit épouser dans son pays une jeune fille qui l'attend aussi patiemment qu'il attendait le caporal.

POTEMKIN.

Vraiment ! Je veux le voir. Holà ! quelqu'un !

LA COMTESSE.

Je suis sûre que cela vous amusera et vous intéressera.

POTEMKIN, au domestique qui entre, lui donnant le papier.

Qu'on fasse venir sur-le-champ ce soldat. (A la comtesse.) Vous me restez ? vous déjeunez avec moi ?

LA COMTESSE.

Volontiers... mais vos audiences...

POTEMKIN, au domestique.

Je ne reçois pas. Vous direz que je travaille avec l'impératrice, et qu'on ne me dérange pas. Rien ne doit déranger un ministre qui déjeune ou qui dîne. C'est le seul moment où il vive pour lui.

LA COMTESSE.

Encore un défaut à ajouter au portrait... Vous êtes gourmand.

POTEMKIN.

C'est qu'il n'y a que cela de réel et de positif ; c'est le seul

plaisir d'autrefois qui me soit resté fidèle dans ma grandeur. (On a servi le déjeuner.) Allons ! à table... Voyons ces vins de France. (Buvant.) A vous, comtesse !

LA COMTESSE.

Et moi, je bois au vainqueur d'Oczakoff !

POTEMKIN.

Flatteuse ! (Ils mangent tous deux.) Quelles nouvelles débite-t-on à Saint-Pétersbourg ? En savez-vous de piquantes dont je puisse divertir l'impératrice ?

LA COMTESSE.

On ne parle dans toutes les sociétés que de l'aventure de cette pauvre princesse Waronska.

POTEMKIN, souriant.

Ah ! oui... je sais.

LA COMTESSE.

Cela vous fait rire, un attentat pareil ! Un homme de rien, un mougik, un cosaque, employer la violence contre une femme de qualité ! déshonorer une noble famille !

POTEMKIN.

J'en conviens comme vous, c'est épouvantable, et je ne ris que parce que la princesse est de toute la cour la vertu la plus prude et la plus sévère.

LA COMTESSE.

Est-ce une raison ?

POTEMKIN.

Non, sans doute. Aussi les lois ont prononcé : le mougik Oglou est condamné à mort, et sera probablement exécuté aujourd'hui ou demain, dès que l'impératrice aura signé son arrêt, que j'ai là.

LA COMTESSE.

C'est justice.

POTEMKIN.

Toutes les femmes penseront comme vous.

LA COMTESSE.

Et les hommes aussi.

POTEMKIN.

Certainement... Mais d'autres nouvelles plus gaies que celle-là.

LA COMTESSE.

On dit, ce qui n'est guère probable, que les Turcs vont nous céder la Crimée.

POTEMKIN, à demi-voix.

C'est déjà fait. J'ai conquis sans combattre les plus riches provinces musulmanes.

LA COMTESSE.

Et comment cela ?

POTEMKIN.

On le saura plus tard... quand ce sera ma propriété.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous ?

POTEMKIN.

C'est là l'objet de mes vœux, c'est là que je veux amener Catherine. Le gouvernement de la Crimée, joint à ceux d'Astrakan et d'Azoff, que je possède déjà, me rendront un souverain plus puissant que bien des souverains de l'Europe. Alors je pourrai tout braver.... même un caprice de femme !

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

POTEMKIN.

Qu'il faut toujours qu'un favori songe à se rendre indépendant. Arrivé où je suis, je ne puis plus descendre : et si je tombe, ce sera en montant. Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là.

LA COMTESSE.

L'impératrice vous aime tant !

POTEMKIN.

Je le crois, car je lui suis nécessaire.

LA COMTESSE.

Vous exercez sur elle une telle influence !

POTEMKIN.

Pas toujours. Il y a ici quelque machination qui se trame et que je veux déjouer. Depuis hier, Sa Majesté est rêveuse, préoccupée : elle a dans l'âme une pensée que je ne connais pas, et dont je veux me rendre maître.

LA COMTESSE.

Peut-être un rival qu'elle va vous donner.

POTEMKIN, souriant.

Si ce n'était que cela, je le saurais, elle me l'aurait dit.

LA COMTESSE.

Est-il possible ?

POTEMKIN.

C'est un traité passé entre nous. Je vois les choses trop en grand, et elle aussi, pour attacher de l'importance aux mutations de ce genre ou aux nombreuses promotions que peut faire Sa Majesté. Comme souveraine, elle a le droit de nommer à tous les emplois ; mais j'exige, moi, premier ministre, que les choix soient soumis à mon approbation.

LA COMTESSE, riant.

C'est admirable.

POTEMKIN.

Traité auquel elle n'a jamais manqué, et qu'elle a toujours exécuté avec une fidélité et une bonne foi vraiment impériales. C'est à moi alors de n'admettre dans le personnel que des sujets qui ne peuvent me porter ombrage. J'ai nommé dernièrement le comte Momonoff, jeune Moscovite très-distingué, qui n'a pas en politique deux idées de suite, mais qui réunit du reste toutes les qualités nécessaires au poste brillant où je l'ai placé, et où je tâcherai de le maintenir.

LA COMTESSE.

Je ne puis revenir de ma surprise.

POTEMKIN.

Pourquoi donc? Nous avons chacun nos attributions. Ce sont deux ministères, deux départements tout à fait distincts, les sentiments et les affaires, et où souvent ce n'est pas moi qui suis le plus occupé. (A un major qui entre.) Qui vient là? que voulez-vous?

LE MAJOR.

Ce grenadier au régiment de Kerson, que Votre Altesse a fait demander, est là, conduit par quatre fusiliers.

LA COMTESSE.

Il ne fallait pas tant de cérémonies.

POTEMKIN.

Qu'il entre.

(Paraît un grenadier d'une belle figure, fort et vigoureux, taille de six pieds. Il reste au fond de l'appartement, droit, immobile, et les bras collés contre le corps.)

POTEMKIN.

C'est toi qu'on nomme Mouravieff?

MOURAVIEFF, portant la main à son bonnet et balbutiant.

Oui, général.

POTEMKIN.

Approche, et ne te trouble pas ainsi. (Il s'avance tout d'une pièce, et reste auprès de la comtesse. Potemkin l'examine.) En effet, il est très-bien. Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons. N'étais-tu pas avec moi au siége d'Oczakoff?

MOURAVIEFF, toujours immobile.

Oui, général.

POTEMKIN.

Sous le bastion à gauche, deuxième batterie?

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN, à la comtesse.

C'est un brave qui s'est bien montré. (A Mouravieff.) Tu aimes donc la gloire? (Voyant qu'il se tait.) Réponds donc.

MOURAVIEFF, embarrassé et se troublant.

Excusez, général, je n'entends pas!

POTEMKIN.

Il me semble cependant que je parle russe. Je te parle, mon camarade, de la gloire qui a si bien payé nos travaux.

MOURAVIEFF, cherchant à se remettre.

Bien payé? oui, général, nous avions six copecks par jour.

LA COMTESSE.

Et c'est pour six copecks que tu restais dans cette batterie?

MOURAVIEFF.

Oui, altesse; le caporal m'y avait mis.

LA COMTESSE.

Et si tu avais reculé?

MOURAVIEFF.

J'aurais eu le knout.

POTEMKIN.

Tu crains donc le knout ?

MOURAVIEFF.

Oui, général.

LA COMTESSE.

C'est la honte qu'il faut craindre.

MOURAVIEFF.

Oui, altesse.

POTEMKIN.

Et depuis, où as-tu servi ?

MOURAVIEFF.

A Ismaïl.

LA COMTESSE.

Avec Souvarow ?

MOURAVIEFF.

Oui, altesse.

LA COMTESSE.

Un assaut qu'on dit terrible ! Et tu t'en es tiré avec honneur ?

MOURAVIEFF.

Oui, altesse, j'y ai gagné cinquante roubles.

POTEMKIN.

Et comment cela ?

MOURAVIEFF.

Le général avait ordonné le pillage pendant deux jours.

LA COMTESSE.

Quelle horreur !

POTEMKIN.

Le pillage et tout ce qui s'ensuit ?

MOURAVIEFF.

Oui, général.

LA COMTESSE, hésitant.

Et... tu as... pillé ?

MOURAVIEFF.

Oui, altesse, le général l'avait dit.

LA COMTESSE.

Et si tu avais refusé ?

MOURAVIEFF.

J'aurais eu le knout.

LA COMTESSE.

Toujours le knout ! Il paraît que c'est le mobile de l'honneur national ; et quoi que vous en disiez, mon cher oncle, malgré votre admiration pour la discipline et l'obéissance passive, il me semble que le jour où ils comprendront qu'une balle est aussi à craindre que le knout, votre invincible armée sera bientôt en déroute.

POTEMKIN, à demi-voix.

Tais-toi !... tais-toi !... avant qu'ils en viennent là, l'Europe sera à nous, et voilà pourquoi nous nous hâtons. (A Mouravieff.) Tu veux donc ton congé ?

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Ton pays ?

MOURAVIEFF.

Astracan.

POTEMKIN.

Mon gouvernement ! (A la comtesse.) C'est un de nos paysans. (A Mouravieff.) Tu vas, en y retournant, te trouver serf et esclave.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

LA COMTESSE.

Pauvre homme !

POTEMKIN.

Si je te donnais la liberté ?

MOURAVIEFF, froidement.

Comme vous voudrez.

POTEMKIN.

Ou bien une vingtaine de roubles ? Lequel aimes-tu le mieux ?

MOURAVIEFF, riant d'un air étonné.

Mon général veut rire ?

POTEMKIN.

Non, parle.

MOURAVIEFF.

Par saint Nicolas ! j'aime mieux les roubles.

POTEMKIN, à la comtesse.

Que vous disais-je ! vous voyez qu'ils sont encore loin de raisonner, et que l'Europe est plus près d'être à nous que vous ne pensez. (A Mouravieff.) C'est bien ; en voilà trente à cause de tes principes. Retourne chez toi, va te marier ; aie des enfants, je te l'ordonne.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Et beaucoup, il nous en faut.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Sinon le knout ! Reviens dans deux heures, ton congé sera expédié.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Remercie madame, salue et va-t'en. Marche. (Mouravieff salue, fait un demi-tour à droite, et sort tout d'une pièce, comme il était entré.) Eh bien ! comtesse, es-tu contente ?

LA COMTESSE, d'un air triste.

Pas trop ; il m'intéressait davantage ce matin. J'aimerais autant une armée qui raisonnât.

POTEMKIN.

Tu es bien difficile. Ce gaillard-là est peut-être le plus instruit et le plus éclairé de son régiment. C'est pour cela qu'en bonne politique, (souriant.) et outre le désir de vous être agréable, j'ai bien fait de lui donner son congé ; il pourrait gâter les autres. (Entre par une petite porte à droite un officier des gardes, qui s'approche vivement de Potemkin et qui lui dit à demi-voix :) L'impératrice !

LA COMTESSE se lève vivement, Potemkin reste assis.

L'impératrice dans ces lieux !

POTEMKIN.

Oui, elle vient souvent le matin dans ces lieux par la galerie couverte qui conduit de son palais au mien. Adieu, Nadèje.

LA COMTESSE.

Je me retire.

POTEMKIN.

A ce soir. Il y a cercle à la cour, on vous y verra ?

LA COMTESSE, sortant.

Oui, mon cher oncle.

(Un instant après et par la porte à droite entre Catherine. Elle porte une tunique de velours nacarat, des diamants dans les cheveux. Elle s'avance d'un air préoccupé. Potemkin se lève et s'incline respectueusement. Catherine fait signe à l'officier des gardes de sortir.)

POTEMKIN, regardant l'impératrice.

Encore cet air sombre et rêveur ! cela ne l'a pas quittée depuis hier soir. Il y a quelque chose qu'elle me cache, que peut-être elle se cache à elle-même. Je le saurai. (Haut.) Mon auguste souveraine a-t-elle bien reposé ?

CATHERINE, brusquement.

Oui, très-bien.

POTEMKIN.

Et comment se trouve-t-elle ce matin ?

CATHERINE, de même.

Mal... j'ai de l'humeur.

POTEMKIN.

Et pourquoi ?

CATHERINE.

Je ne sais, je viens vous le demander.

POTEMKIN.

Une telle confiance m'honore beaucoup ; le difficile est d'y répondre. Votre Majesté aurait-elle quelques plaintes à me faire du comte Momonoff ?

CATHERINE, lentement, et comme occupée d'un souvenir agréable.

Du tout... Au contraire : sujet fidèle et dévoué dont je vous remercie. Il est comme il faut être... (après un instant de réflexion.) très-bien, très-bien. Peu d'esprit, par exemple.

POTEMKIN.

Votre Majesté en a tant !

CATHERINE, avec humeur.

Pas aujourd'hui ; et ayez celui de ne pas me faire de compliments, car je suis mal disposée. Tout m'ennuie, tout me contrarie. J'ai reçu de mauvaises nouvelles, des nouvelles de France. Leur révolution marche.

POTEMKIN, tranquillement.

Ce n'est pas cela qui doit vous inquiéter : la France est loin.

CATHERINE.

Voilà le mal. Il faudrait en être près.

POTEMKIN, souriant.

Cela viendra. Nous avons déjà pris la Pologne ; cela nous rapproche.

CATHERINE.

Et ce qui me déplaît le plus, c'est l'arrivée des émigrés français. On m'annonce même celle du comte d'Artois.

POTEMKIN, vivement.

Que vient-il faire ?

CATHERINE.

Demander des secours.

POTEMKIN, de même.

Et vous leur en accorderez ?

CATHERINE.

Aucun. Qu'ils se déchirent entre eux ; que la Prusse et l'Autriche s'en mêlent ; qu'ils s'épuisent, qu'ils s'affaiblissent tous : nous verrons après.

POTEMKIN, froidement et approuvant.

C'est bien.

CATHERINE.

En attendant, si le prince vient à ma cour, j'entends qu'on le reçoive avec les plus grands honneurs. (Souriant en elle-même.) Je veux même, puisqu'on le cite comme un chevalier français, je veux, devant toute ma cour, lui faire un présent chevaleresque auquel il sera sensible... Je lui donnerai mon épée.

POTEMKIN.

C'est à lui de s'en servir.

CATHERINE.

Une épée de femme!... le présent est léger... C'est la tienne qu'il lui faudrait, brave Potemkin.

POTEMKIN.

Celle-là, vous le savez, ne sort jamais du fourreau que pour le service de ma glorieuse souveraine. (Avec chaleur.) Car elle est à vous, Catherine, comme mon sang, comme ma vie, comme tout ce que je possède... et au nom de ce dévouement tant de fois éprouvé, au nom de l'amitié la plus tendre, daignez me dire quelle idée importune vous préoccupe depuis hier.

CATHERINE, troublée.

Moi!... Qui peut vous faire croire?... qui vous a dit?

POTEMKIN.

Comment ne m'en serais-je pas aperçu! Mon existence, à moi, c'est vous; et rien de ce qui vous intéresse ne peut m'échapper.

CATHERINE.

Eh bien! oui, s'il faut vous l'avouer, ces négociations que

vous avez commencées pour l'acquisition de la Crimée... m'inquiètent beaucoup... c'est si important!

POTEMKIN.

N'est-ce que cela? Nous avons réussi, et au delà de nos vœux. Sahim-Guerray, le khan des Tartares, effrayé par mes menaces et voyant ses ports bloqués par nos vaisseaux, vient de lui-même nous offrir ses riches provinces. Nous ne les prenons pas, on nous les donne.

CATHERINE, étonnée.

Que dites-vous?

POTEMKIN.

Que le descendant de Gengis-Khan a cédé et vendu la Crimée pour une faible somme qu'on lui payera dans cinq ans, ou qu'on ne lui payera pas, selon l'état de nos finances... Voici l'acte de vente, signé par lui, et que je soumets à votre approbation. En attendant, nos troupes sont déjà entrées sur son territoire, et ont pris possession:

CATHERINE, regardant l'acte.

Il serait possible? (Froidement.) C'est bien, Potemkin, j'en suis ravie; car, je vous l'ai dit, c'est là tout ce qui me tenait au cœur.

POTEMKIN, à part, en jetant sur elle un regard observateur.

Elle me trompe: ce n'est pas cela. (Haut à Catherine.) Vous savez de quelle importance il est d'organiser ces nouvelles provinces, d'y introduire les arts nés de la civilisation. Ce beau pays ne demande qu'à être cultivé pour devenir le plus fertile de l'empire, et peut-être de l'Europe... La Crimée sera le grenier de la Russie. Mais, pour obtenir promptement de pareils résultats, il faut s'en rapporter à quelqu'un qui donne à tout

le mouvement, l'impulsion et la vie; quelqu'un, en un mot, qui sache à la fois concevoir et exécuter.

CATHERINE, froidement.

Je comprends... vous, par exemple?

POTEMKIN.

Pourquoi pas? Qui eut part à la peine peut bien l'avoir à la récompense.

CATHERINE, froidement.

Nous verrons... nous en parlerons.

POTEMKIN, brusquement.

Pourquoi attendre?

CATHERINE.

Vous avez déjà les gouvernements d'Azof et d'Astracan. Ce serait aussi vous accabler de trop de soins et de travaux.

POTEMKIN, avec dépit.

Vous me refusez?

CATHERINE, avec humeur.

Je ne dis pas cela... mais dans un autre moment... plus tard... on s'en occupera.

POTEMKIN, s'échauffant.

Il ne sera plus temps!... Le temps nous presse!... Il faut être prêt avant que l'Europe ne s'éveille : et c'est dans l'intérêt du pays, dans le vôtre, que j'insiste encore, et que j'oserai vous dire qu'il le faut... que je le demande... que je le veux!

CATHERINE, avec fierté.

Et moi, je ne le veux pas.

POTEMKIN, s'emportant.

C'est la première fois que le caprice et l'humeur vous font repousser ce qui est juste et convenable... Voilà la récompense des services que, tout à l'heure encore, je viens de vous rendre, et que, dans tout autre moment, vous auriez su apprécier... Voilà le prix de tant d'affection et d'amour... Catherine... Catherine... vous m'avez froissé et humilié : je suis malheureux et mécontent... mécontent de vous.

CATHERINE.

Et tu n'es pas le seul... Moi aussi je suis mécontente de moi... je suis bien malheureuse.

POTEMKIN.

Vous ! grand Dieu !... Et que vous manque-t-il ? Souveraine du plus grand empire de la terre, quel désir pouvez-vous concevoir, quel vœu pouvez-vous former, qui ne soit à l'instant même réalisé ?

CATHERINE, avec impatience.

Quel vœu ?... quel désir ?... que sais-je ?... Il fut un temps où l'on s'empressait de les deviner... de les prévenir.

POTEMKIN.

Y puis-je quelque chose ? commandez.

CATHERINE.

Eh ! mon Dieu ! non : cela ne dépend pas de vous ; vous n'y pouvez rien, ni moi non plus... Brisons là... Qu'il n'en soit plus question... Qu'on ne me parle plus de rien, car je sens mon humeur qui me reprend. (S'asseyant.) Quelles affaires y a-t-il ? hâtons-nous, dépêchons.

POTEMKIN.

Différents arrêts des cours de justice qu'il vous faut signer.

On a condamné les révoltés de Pilten et de Courlande à trois ans de prison.

CATHERINE, avec humeur.

C'est bien de l'indulgence !... (Écrivant et signant.) Trois ans de plus.

POTEMKIN.

Le receveur des impôts de Novogorod, accusé de concussion, à cinq années en Sibérie.

CATHERINE, de même.

Six ans de plus.

POTEMKIN.

Derschowin, écrivain pamphlétaire, gagé par la Prusse, convaincu d'avoir publié un libelle infâme contre l'auguste personne de Votre Majesté, condamné à la détention perpétuelle.

CATHERINE, sans l'écouter.

Dix ans de plus.

POTEMKIN, l'arrêtant au moment où elle va écrire.

Un instant... Je demande grâce pour ce supplément de peine.

CATHERINE, avec humeur.

Que m'importe !... (Déchirant l'arrêt.) Grâce tout entière, si vous voulez, pourvu que cela finisse.

POTEMKIN, à part.

Nouveau caprice !... et celui-là, la postérité l'appellera de la clémence.

CATHERINE.

Est-ce tout? suis-je débarrassée ? (Voyant Potemkin qui lui présente un papier.) Eh bien ! encore une signature à donner ?

POTEMKIN.

La dernière... et cette fois votre rigueur n'aura rien à ajou-

ter. C'est l'arrêt de mort de Pierre-Thomas Oglou, mougik au service de la princesse Waronska.

CATHERINE, d'un ton plus doux.

Ah! je sais... depuis hier j'ai entendu parler de cette aventure, mais vaguement... confusément... Donnez-m'en les détails...

POTEMKIN.

Quoi! Votre Majesté exige...

CATHERINE.

Je n'ai pas, je crois, l'habitude de signer sans savoir de quoi il est question.

POTEMKIN.

Il résulte de l'acte d'accusation que Thomas Oglou, esclave, né dans les domaines de la princesse Irène Waronska, était placé dans son hôtel, à Saint-Pétersbourg, comme valet de pied. Voyant tous les jours sa maîtresse, il avait conçu pour elle une passion ardente et effrénée, que rien n'avait encore décelée. Ce n'est que le vingt-sept juin dernier, d'après les dépositions des témoins, qu'il en fit l'aveu à Michel Mohilof, son camarade, cocher de la princesse : il lui confia qu'étant trop malheureux, et n'ayant aucun espoir de cesser de l'être, il voulait le lendemain aller se jeter dans la Néwa. Le soir même, il distribua à tous les gens de la maison l'argent et le peu d'effets qui lui appartenaient. Le jour d'ensuite, vingt-huit juin, jour de la Sainte-Irène, patronne de la princesse, il alla de bon matin se confesser, se dirigea ensuite vers la Néwa, où il fut aperçu par deux bateliers ; mais il paraît qu'avant d'exécuter son dessein, il voulut encore une fois revoir sa maîtresse, et il retourna sur les dix heures à l'hôtel.

CATHERINE.

Achevez.

POTEMKIN.

Le majordome, en le voyant, le gronda de son absence, de sa paresse, et le mit de service à la porte de la chambre de bain, où était la princesse. Il paraît alors que ce misérable, profitant d'un moment où les femmes de chambre venaient de sortir, se rendit coupable de l'attentat pour lequel la cour suprême vient de le condamner à mort.

CATHERINE.

Et ce crime est bien prouvé ?

POTEMKIN.

Il ne peut y avoir de doute, puisque lui-même en convient et reconnaît que son châtiment est juste. Vous pouvez voir sa déposition consignée dans cet arrêt, qui n'attend plus que votre signature.

CATHERINE, jetant la plume.

Je ne la donnerai pas.

POTEMKIN.

Y pensez-vous, madame ?

CATHERINE.

Oui, certainement. Cet homme est plus malheureux que coupable. Je vois là dedans beaucoup de circonstances atténuantes. Rien de sa part n'était prémédité ; et si jamais, selon moi, il y eut un cas graciable, c'est celui-là.

POTEMKIN.

Votre Majesté ne parle pas sérieusement ?

CATHERINE, vivement.

Si, monsieur. Je suis maîtresse, j'espère, de commuer l'arrêt.

Si vous aviez lu le traité *des Délits et des Peines* que j'ai traduit de Beccaria, vous verriez qu'il faut encore quelque proportion et quelque rapport entre l'offense et le châtiment. Quel est son crime à ce garçon ? un caractère trop impétueux, trop ardent, trop brûlant. Eh bien ! qu'on l'envoie en Sibérie, et qu'on ne m'en parle plus.

POTEMKIN.

Mais la famille Waronska est puissante et considérée. Ils vont tous jeter les hauts cris ; la princesse se plaindra.

CATHERINE, s'échauffant.

Et de quoi ? que veut-elle de plus ? elle est bien exigeante. Le crime est puni, la vertu récompensée ; la sienne est reconnue, constatée par un jugement authentique. Je connais d'ailleurs son amour-propre, qui égale au moins sa pruderie ; et si l'orgueil du nom fait bruit d'un tel outrage, soyez sûr qu'au fond du cœur sa vanité s'en réjouit.

POTEMKIN.

Et en quoi ?

CATHERINE, avec impatience.

En quoi ?... Vous ne comprenez rien. Croyez-vous qu'elle ne soit pas fière d'avoir inspiré un tel amour, une passion si grande, si excessive, qu'elle devient du délire, du fanatisme, et ne compte plus la vie pour rien ? Je connais des femmes qui à coup sûr valent mieux qu'elle, qui ont plus de beauté, de talents, de mérite, et qui ne sont pas si heureuses, qui n'ont jamais été aimées ainsi.

POTEMKIN.

Ah ! madame...

CATHERINE.

Je ne dis pas cela pour moi. Mais enfin vous prétendiez tout à l'heure que rien n'égalait ma puissance ; va-t-elle jusqu'à

faire naître de pareils sentiments? non sans doute. Elle n'est donc pas illimite ; elle a donc des bornes, ce qui est toujours humiliant à s'avouer.

POTEMKIN.

Est-il possible ?

CATHERINE.

Oui, monsieur, c'est un fait. Vous m'attestiez, dans l'instant encore, que je n'avais qu'à commander, qu'à désirer... propos ordinaire des courtisans. Eh bien! voilà cependant un désir, un vœu impossible à réaliser ; et ce qui pourrait arriver à la dernière femme de mes États ne m'arrivera pas à moi... Pourquoi? parce que je suis impératrice. C'est donc une exception, une exclusion formelle que je dois à mon rang, à ma dignité. Et on me vantera encore les prérogatives et les avantages de la grandeur ! Tenez, je déteste la cour, la flatterie, l'adulation dont on m'entoure, et je suis bien malheureuse !

POTEMKIN, à part.

Je ne m'attendais pas à celui-là! (Haut.) Comment, madame, c'est là le chagrin qui préoccupait Votre Majesté?

CATHERINE, avec emportement.

Eh bien! monsieur, puisque vous m'avez forcée à en convenir, cette idée-là depuis hier me poursuit et me fâche. Vous me direz que c'est de la susceptibilité : cela se peut ; mais cela est ainsi ; et que ce secret, que je vous confie, ne sorte jamais de votre sein, ou sinon...

POTEMKIN.

N'en ai-je pas conservé fidèlement de plus sacrés et de plus importants encore, si c'est possible? Mais après tout, on a vu tant de choses si extraordinaires ! Il ne faut désespérer de rien tout peut arriver.

CATHERINE.

Tout m'arrive dans le monde, excepté cela ; et voilà justement ce qui m'irrite, ce qui cause mon dépit ; car plus j'y songe...

POTEMKIN.

Et pourquoi y songer ? Au lieu de m'occuper d'une pareille idée, je chercherais plutôt à l'éloigner. Votre Majesté peut trouver tant d'autres plaisirs, tant de distractions !

CATHERINE.

Aucun, monsieur, aucun. Caprice, fantaisie, bizarrerie, si vous voulez ; il n'y a que celui-là qui me plaise, qui sourie à mon ambition, précisément parce que c'est impossible ; et puisqu'il est dit qu'ici-bas, au sein même du bonheur, on doit éternellement désirer quelque chose, ce sera toujours mon rêve, ma chimère, mon idée fixe, cela et Constantinople.

POTEMKIN, vivement.

Constantinople vaut mieux ; et si Votre Majesté veut en croire mes conseils, si, revenant à des objets sérieux, elle me permet de lui rappeler encore l'organisation de la Crimée ; c'est de ses ports que sortiront les flottes qui vous conduiront à Byzance. Je ne vous demande pour cela que trois ans ; que pendant trois ans je commande dans ces riches contrées..

CATHERINE.

Non, je vous l'ai dit.

POTEMKIN.

Et quelles raisons ?

CATHERINE.

Jamais ; et puisque ce gouvernement vous plaît tant, puisque c'est là l'objet de vos vœux... et vous aussi vous désirerez quelque chose... vous ne l'aurez pas !

POTEMKIN.

Mais, madame...

CATHERINE.

Qu'on me laisse. Je retourne à l'Ermitage, dans mon cabinet. J'y resterai seule toute la journée; qu'on ne m'y dérange point; que personne ne s'y présente, pas même vous. Je suis mécontente, très-mécontente! Adieu, prince Potemkin, adieu.

(Elle sort.)

POTEMKIN, resté seul, la regarde sortir et se jette avec colère sur un fauteuil.

Inconcevable! inouïe! Voilà de toutes les fantaisies impériales la plus curieuse que j'aie encore vue, et j'en rirais comme un fou si je n'étais furieux. (Ramassant les papiers épars sur la table et se promenant d'un air agité.) Elle le veut comme tout ce qu'elle veut, comme souveraine absolue, comme autocrate et comme femme! Et la voilà inabordable et de mauvaise humeur pour huit jours, pour quinze jours, jusqu'à ce qu'une autre fantaisie ait remplacé celle-ci; fantaisie aussi absurde peut-être, mais qui du moins, je l'espère, sera possible; car quelque adroit, quelque habile courtisan que l'on soit, il n'y a pas moyen, cette fois, de lui donner satisfaction. Et c'est de là pourtant que dépend mon gouvernement de la Crimée, l'accomplissement de mes desseins, et qui sait? la gloire de Catherine et la prospérité de l'empire! (Mettant sa tête dans ses mains.) Profonds politiques, savants diplomates, méditez, desséchez les fibres de votre cerveau, prévoyez tous les obstacles, pour voir toutes vos combinaisons dérangées par un hasard, par un caprice de femme! (Levant la tête.) Qui vient là! (Il lève les yeux et voit Mouravieff, qui est entré sans qu'il l'ait entendu, et qui est debout immobile auprès de lui.)

MOURAVIEFF.

C'est moi, général.

POTEMKIN.

Encore toi? Qui t'amène?

MOURAVIEFF.

Vous m'avez dit de revenir dans deux heures pour mon congé.

POTEMKIN.

C'est vrai! je n'ai pas eu le temps d'y penser. Va-t'en au diable! (Mouravieff porte la main à son bonnet, fait un demi-tour à droite, et va pour sortir.) Eh bien! où vas-tu? reviens ici. (Mouravieff fait un demi-tour à gauche, deux pas en avant, et reste immobile comme sous les armes, en attendant le commandement. Potemkin, assis et le coude appuyé sur le bras du fauteuil, le regarde en silence et l'examine de la tête aux pieds.) C'est pourtant avec cela que l'on gagne des empires et que l'on fonde des dynasties! Et le sang épais qui coule dans ses veines serait le même que celui d'un noble ou d'un prince! Non, quoi qu'en disent les philosophes de France, nous ne sommes pas pétris du même limon. Je suis leur seigneur et maître par le fait, par le droit et par la pensée, qui soumet ces machines vivantes, et les force, comme mon cheval de bataille ou comme mon mousquet, à obéir au mouvement que ma main leur imprime, ou que ma volonté leur donne. (A Mouravieff, et comme pour essayer son pouvoir sur lui.) En avant — marche! — Halte-là! (Mouravieff marche ou s'arrête au commandement. Potemkin, regardant toujours et continuant à réfléchir. Immobile image de l'obéissance passive, on peut tout lui prescrire. Avec de tels soldats on peut tout entreprendre, tout oser. Oui, j'oserai. (Haut.) Écoute ici : Où étais-tu en garnison?

MOURAVIEFF.

A Smolensk.

POTEMKIN.

Es-tu venu à Saint-Pétersbourg?

MOURAVIEFF.

Jamais.

POTEMKIN.

C'est bien. (Se levant.) Fais attention à la consigne que je vais te donner, et n'y manque en aucun point; ou sinon, tu me connais... tu sais que Potemkin n'a jamais menacé en vain.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN, montrant la porte secrète par laquelle est sortie l'impératrice.

Tu vas passer par cette porte.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Au bout d'un long corridor, tu trouveras un factionnaire qui te dira : Halte-là !

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Tu répondras par ces trois mots d'ordre : *Courage, Cosaque et Constantinople.*

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Répète-les.

MOURAVIEFF, hésitant.

Courage, Cosaque et Constantinople.

POTEMKIN.

A merveille! il est plus fort en intelligence que je ne le croyais. — Il te laissera passer; tu te trouveras dans une immense galerie où il y a des livres, des statues, des tableaux: tu la traverseras sans rien regarder.

MOURAVIEFF.

ui, général.

POTEMKIN.

Et tout à l'extrémité de cette galerie est une petite porte en bronze dont voici la clef. Prends-la.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Tu l'ouvriras ; tu entreras, tu refermeras sur toi deux verrous en cuivre doré qui sont en dedans.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Tu trouveras dans ce cabinet une femme en robe de velours nacarat, avec cinq gros diamants dans les cheveux. Elle sera assise devant une table, occupée à travailler, ou couchée sur un sofa.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Elle te demandera qui tu es, d'où tu viens? tu ne répondras pas ; et qu'elle y consente ou non, il faut qu'elle soit à toi, qu'elle t'appartienne.

MOURAVIEFF, étonné.

Comment, général ?

POTEMKIN.

C'est la consigne ! et elle aura beau sonner ou appeler, la consigne avant tout.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Et si tu y manquais, demain le knout.

MOURAVIEFF.

Oui, général.

POTEMKIN.

Ce soir, ton congé et cinquante roubles ; entends-tu?

MOURAVIEFF.

J'entends.

POTEMKIN.

Attention! Fixe. — Pas accéléré, marche! (Mouravieff sort au pas accéléré par la petite porte à droite. Potemkin sort par le fond et dit en riant :) Dieu protége la Russie et l'impératrice!

(Le soir du même jour à dix heures. — Un salon de l'Ermitage, magnifiquement éclairé. — Toute la cour est assemblée. Les ambassadeurs de Prusse et d'Angleterre causent avec la comtesse Branitzka et d'autres dames. L'impératrice est assise sur un divan, près de la cheminée ; sa tête est appuyée sur sa main. — A côté d'elle est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, le comte Momonoff, qui ne dit rien et compte les rosaces du plafond. Le prince de Ligne est debout, tournant le dos au feu, et parle avec vivacité à Catherine, qui l'écoute d'un air distrait et comme absorbée dans ses réflexions. — Paraît Potemkin en uniforme très-brillant : il porte le grand cordon de l'ordre militaire de Saint-Georges, d'autres ordres de l'empire, et le portrait de Catherine étincelant de diamants ; il entre la tête haute, adresse à la comtesse Branitzka un sourire d'amitié, fait de la main un geste de protection au comte Momonoff, et salue les ministres et les ambassadeurs. Il s'avance près de l'impératrice, devant laquelle il s'incline en souriant et sans parler.)

CATHERINE.

Eh! mon Dieu! prince Potemkin, d'où vient cet air de triomphe et de contentement?

POTEMKIN.

Mon auguste souveraine est-elle satisfaite de sa journée?

CATHERINE, le regardant d'un air étonné.

Que voulez-vous dire ?

POTEMKIN, appuyant sur ses mots.

J'espère que Votre Majesté n'a plus de *vœu* à former?

CATHERINE.

Comment cela !

POTEMKIN, avec galanterie.

Il ne dépendra jamais de moi, du moins, que tous ses désirs ne soient prévenus.

CATHERINE, souriant.

Eh quoi ! cela venait de vous !... J'aurais dû m'en douter. Il n'y a au monde que le prince Potemkin pour des surprises pareilles.

LE PRINCE DE LIGNE.

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE BRANITZKA, regardant son oncle.

Quelque flatterie sans doute !

CATHERINE.

Précisément ! une galanterie d'une originalité et d'une délicatesse dont personne n'aurait eu l'idée.

LE PRINCE DE LIGNE, montrant Potemkin.

Il est bien heureux !

POTEMKIN, souriant.

Ce n'est pas moi qui l'ai été le plus.

LE COMTE MOMONOFF, naïvement.

Comment cela?

CATHERINE, riant.

Oh ! vous, comte Momonoff, vous ne pouvez le savoir. Je regrette seulement de ne pas le dire au prince de Ligne ; j'en suis désolée, mais, en vérité, c'est impossible.

LE PRINCE DE LIGNE.

Impossible ! c'est un mot que je croyais rayé du dictionnaire russe, depuis que Catherine est sur le trône.

CATHERINE.

D'aujourd'hui, en effet, je commence à le croire ; je n'ai qu'à parler pour être obéie ! — Prince Potemkin, avant notre partie de whist, je veux vous annoncer ce soir, et devant ces messieurs, que nous vous avons nommé au gouvernement général de la Crimée.

POTEMKIN, s'inclinant.

Ah ! madame !

LA COMTESSE BRANITZKA, bas à son oncle.

Ambitieux que vous êtes, vous voilà heureux !

POTEMKIN, à part.

Ce n'est pas sans peine ! jamais province n'a été plus difficile à conquérir.

CATHERINE, à Potemkin.

Approchez, prince, j'ai à vous parler. (Faisant signe aux autres personnes de s'éloigner.) Messieurs, de grâce, un instant.

LE PRINCE DE LIGNE.

Elle veut lui donner des instructions pour l'organisation de la Crimée.

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE, avec assurance.

Ou plutôt elle lui dicte la réponse à ma note de ce matin.

LE COMTE MOMONOFF, timidement.

Je crois qu'elle lui fait part d'un plan de campagne contre la France, qu'elle est décidée à combattre.

LE PRINCE DE LIGNE.

Quelle femme étonnante! quel génie!

L'AMBASSADEUR DE PRUSSE.

Quelle profondeur!

LE COMTE MOMONOFF, avec candeur.

C'est prodigieux!

POTEMKIN, riant et continuant la conversation.

Votre Majesté a donc été bien étonnée de voir ainsi ses souhaits réalisés?

CATHERINE.

Mais, réalisés... jusqu'à un certain point.

POTEMKIN, sévèrement.

Est-ce que mes ordres n'auraient pas été rigoureusement exécutés? est-ce qu'il aurait osé manquer à la consigne que je lui avais donnée?

CATHERINE, vivement.

Non pas! non pas! Le pauvre garçon! il n'y a pas de sa faute, mais de la mienne peut-être.

POTEMKIN.

Comment cela?

CATHERINE.

Oh! c'est que d'abord j'étais furieuse; mais en le voyant braver mes menaces et ma colère avec tant d'audace et d'intrépidité... (car il n'y a vraiment que le soldat russe pour un sang-froid pareil, et l'on est fière de commander à de tels hommes...)

POTEMKIN.

Eh bien ?

CATHERINE, avec embarras et cherchant ses expressions.

Eh bien ! il m'a intéressée malgré moi ; mon courroux s'est dissipé. Enfin... que vous dirais-je ? je crois vraiment que mon vœu est encore à se réaliser.

POTEMKIN, riant.

Je vois alors, et quoi qu'on ose tenter, que la majesté royale est décidément... inviolable !!

LE PRIX DE LA VIE

HISTORIETTE

TIRÉE DES MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME DE BRETAGNE

> Rose et Fabert ont ainsi commencé.
>
> VOLTAIRE.
>
> Mécénas fut un galant homme ;
> Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent.
> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
> Ne viens jamais, ô mort... On t'en dit tout autant.
>
> LA FONTAINE.

..... Et Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête. Ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras.

— Il en est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous.

— Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans, il faut qu'on parle de moi dans le pays! que je fasse mon chemin soit à l'armée, soit à la cour.

— Et quand tu seras parti, dis-moi, Bernard, que deviendrai-je?

— Vous serez heureuse et fière en apprenant les succès de votre fils.

— Et si tu es tué dans quelque bataille ?

— Qu'importe? qu'est-ce que la vie? est-ce qu'on y songe? On ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal de camp, ou bien avec une belle charge à Versailles?

— Eh bien ! qu'en arrivera-t-il?

— Il arrivera que je serai ici respecté et considéré.

— Et après ?

— Que chacun m'ôtera son chapeau.

— Et après ?

— Que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes jeunes sœurs, et que nous vivrons tous avec vous, tranquilles et heureux dans mes terres de Bretagne.

— Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui ? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays? Y a-t-il, à dix lieues à la ronde, un plus riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard? n'y es-tu pas considéré de tes vassaux? en manque-t-il, quand tu traverses le village, pour te saluer et t'ôter leur chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus; ne va pas dépenser en vaine gloire, ou abréger par des soucis ou des tourments de toute espèce, des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est une douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau !

En disant cela, elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux marronniers en fleur, les lilas, les chèvrefeuilles dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil. Dans l'antichambre se tenaient le jardinier et toute sa famille, qui, tristes et silencieux, semblaient aussi me dire : Ne partez pas, notre jeune maître, ne

partez pas. Hortense, ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon, occupée à regarder les gravures d'un volume de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre :

— Lisez, lisez, mon frère, me disait-elle en pleurant...

C'était la fable des *deux Pigeons !...* Je me levai brusquement, je les repoussai tous.

— J'ai vingt ans, je suis gentilhomme ; il me faut de l'honneur, de la gloire... laissez-moi partir.

Et je m'élançai dans la cour. J'allais monter dans la chaise de poste, lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier. C'était Henriette ! elle ne pleurait pas... elle ne prononçait pas une parole... mais, pâle et tremblante, elle se soutenait à peine. De son mouchoir blanc, qu'elle tenait à la main, elle me fit un dernier signe d'adieu, et elle tomba sans connaissance. Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras, je lui jurai amour pour la vie ; et au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de ma mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter, sans retourner la tête. Si j'avais regardé Henriette, je ne serais point parti.

Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grand'route.

Pendant longtemps je ne pensai qu'à mes sœurs, à Henriette, à ma mère et à tout le bonheur que je laissais derrière moi ; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit. Que de projets ! que de châteaux en Espagne ! que de belles actions je me créais dans ma chaise de poste ! richesses, honneurs, dignités, succès en tout genre, je ne me refusais rien ; je méritais et je m'accordais tout ; enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avançais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province

et maréchal de France, quand j'arrivai le soir à mon auberge. La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement *monsieur le chevalier*, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer.

Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, même ivresse, car mon voyage était long. Je me rendais aux environs de Sedan, chez le duc de C..., ancien ami de mon père et protecteur de ma famille. Il devait m'emmener avec lui à Paris, où il était attendu à la fin du mois; il devait me présenter à Versailles, et me faire obtenir une compagnie de dragons, par le crédit d'une sœur à lui, la marquise de F..., jeune femme charmante, désignée par l'opinion générale à la survivance de madame de Pompadour, place dont elle réclamait le titre avec d'autant plus de justice que depuis longtemps déjà elle en remplissait les fonctions honorables.

J'arrivai le soir à Sedan, et ne pouvant pas, à l'heure qu'il était, me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain, et j'allai loger aux Armes de France, le plus bel hôtel de la ville, rendez-vous ordinaire de tous les officiers, car Sedan est une ville de garnison, une place forte; les rues ont un aspect guerrier, et les bourgeois même une tournure martiale qui semble dire aux étrangers : Nous sommes compatriotes du grand Turenne!

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C..., situé à trois lieues de la ville.

— Tout le monde vous l'indiquera, me dit-on; il est assez connu dans le pays. C'est dans ce château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert.

Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert. Entre jeunes militaires c'était tout naturel; on parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie, qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV; on parla surtout de l'inconcevable bonheur qui, de simple soldat,

l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France, lui homme de rien et fils d'un imprimeur : c'était le seul exemple qu'on pouvait citer alors d'une pareille fortune, qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire, que le vulgaire n'avait pas craint d'assigner à son élévation des causes surnaturelles. On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie ; qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Et notre aubergiste, qui à la bêtise d'un Champenois joignait la crédulité de nos paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid qu'au château du duc de C..., où Fabert était mort, on avait vu un homme noir que personne ne connaissait, pénétrer dans sa chambre et disparaître, emportant avec lui l'âme du maréchal, qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait ; et que, même maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaître le soir une petite lumière portée par l'homme noir.

Ce récit égaya notre dessert, et nous bûmes une bouteille de vin de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection, et nous faire gagner quelques batailles comme celles de Collioure et de La Marfée.

Le lendemain, je me levai de bonne heure, et je me rendis au château du duc de C..., immense et gothique manoir, qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardais, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion, en me rappelant le récit que nous avait fait, la veille, l'aubergiste des Armes de France.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible et surtout s'il pouvait me recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps, et l'on ne venait pas. Cette car-

rière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre! me disais-je; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait : j'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les poutres du plafond, lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie. C'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir. Je regardai, et j'aperçus un fort joli boudoir, éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique. Je fis quelques pas dans cet appartement, et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait pas frappé mes yeux. Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé. Il se leva, et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée. Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint sur tous ses traits. Il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement. J'étais alors près de lui; il m'aperçut et tressaillit; moi-même, désolé et tout étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer en balbutiant quelques mots d'excuse.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? me dit-il d'une voix forte et me retenant par le bras.

— Je suis le chevalier Bernard de la Roche-Bernard, et j'arrive de Bretagne...

— Je sais, je sais, me dit-il; et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute ma famille, qu'il connaissait si bien que je ne doutai point que ce ne fût le maître du château.

— Vous êtes M. de C...? lui dis-je.

Il se leva, et, me regardant avec exaltation, il me répondit : Je l'étais, je ne le suis plus, je ne suis plus rien; et, voyant mon étonnement, il s'écria : Pas un mot de plus, jeune homme, ne m'interrogez pas!

— Si, monsieur ; j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y apporter quelque adoucissement...

— Oui, oui, vous avez raison ; non que vous puissiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux... C'est le seul service que j'attends de vous.

Il alla fermer la porte, et revint s'asseoir près de moi, qui, ému et tremblant, attendais ses paroles ; elles avaient quelque chose de grave et de solennel. Sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne. Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par la fatalité. Sa figure était pâle ; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et, de temps en temps, ses traits, quoique altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal.

— Ce que je vais vous apprendre, reprit-il, va confondre votre raison. Vous douterez... vous ne croirez pas... moi-même bien souvent je doute encore... je le voudrais du moins : mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui nous entoure, dans notre organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir sans pouvoir les comprendre.

Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front, et continua :

« Je suis né dans ce château, j'avais deux frères, mes aînés, à « qui devaient revenir les biens et les honneurs de notre mai- « son. Je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé et le « petit collet, et cependant des pensées d'ambition et de gloire « fermentaient dans ma tête et faisaient battre mon cœur. « Malheureux de mon obscurité, avide de renommée, je ne rê- « vais qu'aux moyens d'en acquérir, et cette idée me rendait « insensible à tous les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. « Le présent ne m'était rien ; je n'existais que dans l'avenir, et

» cet avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus sombre.

« J'avais près de trente ans, et je n'étais rien encore. Alors, et « de tous côtés, s'élevaient dans la capitale des réputations lit« téraires dont l'éclat retentissait jusqu'en notre province.

« Ah ! me disais-je souvent, si je pouvais du moins me faire « un nom dans la carrière des lettres ! ce serait toujours de la « renommée, et c'est là seulement qu'est le bonheur.

« J'avais pour confident de mes chagrins un ancien domesti« que, un vieux nègre, qui était dans ce château bien avant ma « naissance ; c'était à coup sûr le plus âgé de la maison, car « personne ne se rappelait l'y avoir vu entrer ; les gens du « pays prétendaient même qu'il avait connu le maréchal Fa« bert, et assisté à sa mort... »

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise ; il s'arrêta et me demanda ce que j'avais.

— Rien, lui dis-je. — Mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste.

M. de C... continua :

« Un jour, devant Yago (c'était le nom du nègre), je me lais« sai aller à mon désespoir sur mon obscurité et sur l'inutilité « de mes jours, et je m'écriai :

« — *Je donnerais dix années de ma vie* pour être placé au « premier rang de nos auteurs.

« — Dix ans, me dit-il froidement, c'est beaucoup ; c'est « payer cher bien peu de chose ; n'importe, j'accepte vos dix « ans. Je les prends ; rappelez-vous vos promesses, je tiendrai « les miennes.

« Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'entendant parler « ainsi. Je crus que les années avaient affaibli sa raison ; je « haussai les épaules en souriant, et je quittai, quelques jours « après, ce château, pour faire un voyage à Paris. Là je me « trouvai lancé dans la société des gens de lettres. Leur exemple

« m'encouragea, et je publiai plusieurs ouvrages dont je ne vous « raconterai pas ici le succès... Tout Paris s'empressa d'y ap- « plaudir ; les journaux retentirent de mes louanges ; le nou- « veau nom que j'avais pris devint célèbre, et hier encore, « jeune homme, vous-même l'admiriez... »

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit...

— Vous n'êtes donc pas monsieur le duc de C...? m'écriai-je.

— Non, répondit-il froidement.

Et je me dis en moi-même : Un homme de lettres célèbre... Est-ce Marmontel? Est-ce d'Alembert? Est-ce Voltaire?

Mon inconnu soupira ; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres, et il reprit son récit :

« Cette réputation littéraire que j'avais enviée fut bientôt « insuffisante pour une âme aussi ardente que la mienne. J'as- « pirais à de plus nobles succès, et je disais à Yago, qui m'avait « suivi à Paris et qui ne me quittait plus : Il n'y a de gloire « réelle, il n'y a de véritable renommée que celle que l'on « acquiert dans la carrière des armes. Qu'est-ce qu'un homme « de lettres, un poëte? Rien. Parlez-moi d'un grand capitaine, « d'un général d'armée : voilà le destin que j'envie, et pour une « grande réputation militaire je donnerais dix des années qui « me restent.

« — Je les accepte, me répondit Yago ; je les prends ; elles « m'appartiennent : ne l'oubliez pas. »

A cet endroit de son récit, l'inconnu s'arrêta encore ; et voyant l'espèce de trouble et d'hésitation qui se peignait dans tous mes traits :

« Je vous l'avais bien dit, jeune homme ; vous ne pouvez me « croire ; cela vous semble un rêve, une chimère!... à moi « aussi... Et cependant les grades, les honneurs que j'ai obte- « nus n'étaient point une illusion ; ces soldats que j'ai conduits « au feu, ces redoutes enlevées, ces drapeaux conquis, ces vic-

« toires dont la France a retenti... tout cela fut mon ouvrage,
« toute cette gloire m'a appartenu. »

Pendant qu'il marchait à grands pas, et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens, et je me disais : Qui donc est là près de moi ?... Est-ce Coigny ?... Est-ce Richelieu ?... Est-ce le maréchal de Saxe ?...

De cet état d'exaltation mon inconnu était retombé dans l'abattement, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre :

« Yago avait dit vrai ; et quand, plus tard, dégoûté de cette
« vaine fumée de gloire militaire, j'aspirais à ce qu'il y a seu-
« lement de réel et de positif dans ce monde ; quand, au prix
« de cinq ou six années d'existence, je désirai l'or et les ri-
« chesses, il me les accorda encore... Oui, jeune homme, oui,
« j'ai vu la fortune seconder, surpasser tous mes vœux : des
« terres, des forêts, des châteaux... Ce matin encore, tout cela
« était en mon pouvoir ; et si vous doutez de moi, si vous dou-
« tez d'Yago... attendez... attendez... il va venir... et vous allez
« voir par vous-même, par vos yeux, que ce qui confond votre
« raison et la mienne n'est malheureusement que trop réel. »

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, regarda la pendule, fit un geste d'effroi, et me dit à voix basse :

« Ce matin, au point du jour, je me sentis si abattu et si faible,
« que je pouvais à peine me soulever. Je sonnai mon valet de
« chambre. Ce fut Yago qui parut.

« — Qu'est-ce donc que j'éprouve? lui dis-je.

« — Maître, rien que de très-naturel. L'heure approche, le
« moment arrive.

« — Et lequel ? lui dis-je.

« — Ne le devinez-vous pas? Le ciel vous avait destiné
« soixante ans à vivre : vous en aviez trente quand j'ai com-
« mencé à vous obéir.

« — Yago, lui dis-je avec effroi, parles-tu sérieusement?

« — Oui, maître; en cinq ans vous avez dépensé en gloire « vingt-cinq années d'existence. Vous me les avez données, « elles m'appartiennent; et ces jours dont vous êtes privé se- « ront maintenant ajoutés aux miens.

« — Quoi! c'était là le prix de tes services?

« — D'autres les ont payés plus cher; témoin Fabert, que je « protégeais aussi.

« — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je. Ce n'est pas possible, ce n'est « pas vrai.

« — A la bonne heure; mais préparez-vous, car il ne vous « reste plus qu'une demi-heure à vivre.

« — Tu te joues de moi, tu me trompes.

« — En aucune façon : calculez vous-même. Trente-cinq ans « où vous avez vécu réellement, et vingt-cinq que vous avez « perdus! Total, soixante. C'est votre compte; chacun le sien.

« Et il voulait sortir... et je sentais mes forces diminuer, je « sentais la vie m'échapper.

« — Yago! Yago! m'écriai-je, donne-moi quelques heures, « quelques heures encore.

« — Non, non, répondait-il, ce serait maintenant les retran- « cher de mon compte, et je connais mieux que vous le prix de « la vie. Il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures « d'existence.

« Et je pouvais à peine parler; mes yeux se voilaient, le froid « de la mort glaçait mes veines.

« — Eh bien! lui dis-je en faisant un effort, reprends ces « biens pour lesquels j'ai tout sacrifié. Quatre heures encore, « et je renonce à mon or, à mes richesses, à cette opulence que « j'ai tant désirée.

« — Soit! tu as été bon maître, et je veux bien faire quelque « chose pour toi; j'y consens.

« Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai : Quatre « heures, c'est si peu de chose!... Yago!... Yago!... quatre « autres encore, et je renonce à ma gloire littéraire, à tous mes « ouvrages, à ce qui m'avait placé si haut dans l'estime du « monde.

« — Quatre heures pour cela ! s'écria le nègre avec dédain... « C'est beaucoup ; n'importe, je ne t'aurai point refusé ta der- « nière grâce.

« — Non pas la dernière, lui dis-je en joignant les mains... « Yago ! Yago ! je t'en supplie, donne-moi jusqu'à ce soir, les « douze heures, la journée entière, et que mes exploits, mes « victoires, que ma renommée militaire, que tout soit effacé à « jamais de la mémoire des hommes!... qu'il n'en reste plus « rien sur la terre... Ce jour... Yago, ce jour tout entier, et je « serai trop content.

« — Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je fais un marché « de dupe. N'importe encore, je te donne jusqu'au coucher du « soleil. Après cela, ne me demande plus rien. A ce soir donc ! « je viendrai te prendre. »

— Et il est parti, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour où je vous parle est le dernier qui me reste ! Puis, s'approchant de la porte vitrée qui était ouverte et qui donnait sur le parc, il s'écria : Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais ! Ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant seulement je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir ! Et j'ai usé mes jours, je les ai sacrifiés pour une vaine chimère, pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avant moi... Tenez... tenez, dit-il en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-

je pas maintenant pour partager leurs travaux et leur misère !... Mais je n'ai plus rien à donner ni rien à espérer ici-bas, rien... pas même le malheur !

En ce moment un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés ; il me saisissait le bras avec une espèce de délire, et me disait :

— Voyez... voyez donc ! que c'est beau le soleil ! et il faut quitter tout cela !... Ah ! que du moins j'en jouisse encore !... Que je savoure en entier ce jour si pur et si beau... qui pour moi n'aura pas de lendemain !

Il s'élança en courant dans le parc ; et, au détour d'une allée, il disparut avant que j'eusse pu le retenir.

A vrai dire, je n'en avais pas la force... j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Je me levai, je marchai pour bien me convaincre que j'étais éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe... En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit, et un domestique me dit :

— Voici mon maître, monsieur le duc de C...

Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança, et, me tendant la main, me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi longtemps.

— Je n'étais pas au château, me dit-il ; je viens, de la ville, où j'ai été consulter pour la santé du comte de C..., mon frère cadet.

— Ses jours seraient-ils en danger ? m'écriai-je.

— Non, monsieur, grâce au ciel, me répondit le duc ; mais dans sa jeunesse des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite dernièrement, et où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation, qui lui persuadent toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre. C'est là sa folie.

Tout me fut expliqué !

— Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement. Nous partirons à la fin de ce mois pour Versailles. Je vous présenterai.

— Je connais vos bontés pour moi, monsieur le duc, et je viens vous en remercier.

— Quoi! auriez-vous renoncé à la cour et aux avantages que vous pouviez y attendre?

— Oui, monsieur.

— Mais songez donc que, grâce à moi, vous y ferez un chemin rapide, et qu'avec un peu d'assiduité et de patience... vous pouvez d'ici à une dizaine d'années...

— Dix années de perdues! m'écriai-je.

— Eh bien! reprit-il avec étonnement, est-ce payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs?... Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles.

— Non, monsieur le duc, je repars pour la Bretagne, et vous prie de nouveau de recevoir tous mes remercîments et ceux de ma famille.

— C'est de la folie! s'écria le duc.

Et moi, pensant à ce que je venais de voir et d'entendre, je me dis : C'est de la raison!

Le lendemain, j'étais en route : et avec quelles délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le beau soleil de la Bretagne! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, ma mère et le bonheur!... qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

LE JEUNE DOCTEUR

OU

LE MOYEN DE PARVENIR

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le cabinet du premier médecin de Paris.)

LE DOCTEUR, que Guillaume, son valet de chambre, achève d'habiller. ERNEST, près d'une table et travaillant.

LE DOCTEUR, à son valet de chambre.

Ma montre ! ma tabatière ! Pas celle-là.

GUILLAUME.

Celle de l'empereur Alexandre ?

LE DOCTEUR.

Non, celle d'Autriche. Je vais déjeuner chez M. d'Appony, à l'ambassade. Ma liste de visites.

GUILLAUME.

Il y en a beaucoup pour aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

Peu m'importe, je n'en ferai que la moitié, tantôt, après déjeuner.

GUILLAUME.

Et les malades qui vous attendent ce matin?

LE DOCTEUR.

Je les verrai ce soir... Il n'y a pas de mal à ce qu'un médecin soit en retard. C'est en me faisant attendre que j'ai fait ma fortune. On se disait : « Voilà un jeune homme bien occupé, un jeune homme de mérite : il n'a pas le temps d'être exact; et chaque quart d'heure de retard me valait un client. » Aussi tu sens bien que maintenant...

GUILLAUME.

Ça augmente en proportion.

LE DOCTEUR.

Sans doute : on tient à sa réputation. Demande mes chevaux, ma voiture, et n'oublie pas d'y porter ma chancelière ; car il y a, grâce au ciel, beaucoup de rhumes cette année. — Ernest, que faites-vous là?

ERNEST.

Je travaille, monsieur, j'étudie.

LE DOCTEUR, à part.

Est-il bête ! voilà trois ans qu'il a le nez fourré dans les livres, et ne sort de mon cabinet que pour aller à mon hospice voir mes malades. S'il croit que c'est ainsi qu'on fait son chemin... (Haut.) Et qu'est-ce que vous étudiez là?

ERNEST.

Je cherche l'origine et la cause de ces maladies inflamma-

toires si communes à présent, et qu'on pourrait, il me semble, aisément prévenir.

LE DOCTEUR.

Les prévenir ! une jolie idée ! Ce sont les seules à la mode ! Je vous demande alors ce qui nous resterait à guérir ? Apprenez, mon cher ami, qu'il n'y a pas déjà trop de maladies ; et si vous vous avisez de nous en ôter... Mais voilà, vous autres jeunes fanatiques de la science, où vous mène la rage des investigations et des découvertes ! (Se parlant à lui-même.) En vérité, si on les laisse faire, ils deviendront plus savants que nous. Il est vrai que celui-là, qui est mon élève, ne travaille que pour moi, et je puis sans danger... (Haut.) Allons, allons, étudiez. Je vais déjeuner ; s'il vient des clients, vous les recevrez.

ERNEST.

Et vos lettres? (Il les lui donne.)

LE DOCTEUR.

Bah ! des malades qui s'impatientent ! Demain nous verrons !

ERNEST.

Et s'ils meurent aujourd'hui ?

LE DOCTEUR, avec impatience.

S'ils meurent ! s'ils meurent ! Faut-il pour cela que je me tue? c'était bon autrefois... (Ouvrant des lettres.) Le général Desvalliers, un officier retraité, une demi-solde ? joli client ! — Un peintre ?... un artiste ? un employé ?... tout peuple, tout cinquième étage. — Je n'ai pas le temps d'aller si haut.

ERNEST.

J'irai, moi, monsieur, si vous voulez.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure. — Monsieur le bailli de Ferrette, l'envoyé

de Bade ? L'ordre de Bade est le seul qui me manque : une couleur qui tranche et qui fait bien à la boutonnière. D'ailleurs, c'est moins connu et moins commun que les autres... J'irai. (Ouvrant d'autres lettres.) Un banquier prussien ? — Un Anglais millionnaire ? — Vous avez raison, il faut voir ce que c'est. (En ouvrant une autre.) Ah ! mon Dieu ! l'envoyé de don Miguel qui a fait une chute ! quel malheur ! J'y passerai. Pourvu que je ne sois pas prévenu par quelque confrère !

ERNEST.

Eh ! mon Dieu ! quel amour pour l'étranger !

LE DOCTEUR.

En médecine, il n'y a pas d'étranger ; je ne vois que des hommes, je ne vois partout que l'humanité.

ERNEST.

Si vous la voyez en Portugal, vous êtes bien habile !

LE DOCTEUR.

Ce sont des mots, et si don Miguel lui-même me faisait l'honneur de m'appeler, je le traiterais comme mon ami, comme mon frère.

ERNEST.

Et lui, pour vous payer de vos soins, vous traiterait peut-être... comme sa sœur.

LE DOCTEUR.

Ce sont des affaires de famille, cela ne nous regarde pas. (Ouvrant une autre lettre.) Ah ! mon Dieu ! la marquise de Nangis !... Moi qui dîne aujourd'hui chez elle !

ERNEST, avec émotion.

Madame de Nangis !...

LE DOCTEUR.

Son mari est député, un homme grave, profond, qui, à la Chambre, ne parle jamais, mais qui vote beaucoup, ce qui le rend très-influent, très-utile au pouvoir; et il y a dans ce moment, à la maison du roi, une place de médecin qui est vacante et qu'il pourrait me faire obtenir.

ERNEST.

Une place! vous en avez tant!

LE DOCTEUR.

Raison de plus! Ce sont des droits, cela prouve qu'on a du mérite, du crédit. J'en ai déjà parlé à madame de Nangis, une femme charmante, qui est la vertu et la coquetterie même. Coquette et vertueuse! avec cela on arrive à tout. Aussi a-t-elle dans le monde une puissance d'opinion... Elle seule aurait fait ma réputation, si elle n'eût été déjà faite. C'est moi qui l'ai tirée dernièrement de cette maladie que vous avez soignée.

ERNEST, soupirant.

Oui, monsieur; j'ai passé cinq jours et cinq nuits à l'hôtel.

LE DOCTEUR.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Quoique parfaitement rétablie, et en apparence bien portante, elle souffre.

ERNEST.

O ciel!

LE DOCTEUR.

Et il y a trois jours que je lui ai promis un mot de consultation, que j'ai oublié net.

ERNEST.

Vous avez pu l'oublier!

LE DOCTEUR.

Sur le nombre, c'est facile ; mais, puisque mes chevaux ne sont pas encore mis, j'aurai le temps d'écrire ma consultation.

ERNEST.

Et qu'a-t-elle donc ?

LE DOCTEUR, écrivant.

Rien d'alarmant ; il y a en elle, au contraire, trop de sève, trop d'existence ! A son âge, à vingt-cinq ans, elle est, malgré sa coquetterie, d'une insensibilité, d'une froideur, même avec son mari, qui s'en est plaint souvent. C'est un tort. Aussi je veux l'effrayer et lui prescrire...

ERNEST.

Quoi donc ?

LE DOCTEUR, écrivant toujours.

Un régime tout opposé, sous peine de perdre sa beauté, sa fraîcheur ; menace terrible pour une jolie femme... (Souriant.) Le marquis, je l'espère, m'en remerciera.

ERNEST.

Vraiment ?

LE DOCTEUR.

Lui, qui aspire à la pairie, et qui voudrait faire revivre après lui son nom...

ERNEST, à part, avec dépit.

Qui est déjà mort de son vivant !

LE DOCTEUR, fermant la lettre et y mettant l'adresse.

Voilà qui est fini... Je m'en vais. — Vous n'oublierez pas ce matin de passer à mon hôpital.

ERNEST.

Quoi! vous n'irez pas?

LE DOCTEUR.

Je ne peux pas tout faire. — Il faut que j'aille aujourd'hui même toucher mes appointements de médecin en chef.

ERNEST.

C'est qu'il y aura peut-être des opérations importantes, et si je ne réussis pas...

LE DOCTEUR.

Tant pis pour vous! vous en aurez le blâme.

ERNEST.

Et si j'ai du succès, vous en aurez l'honneur.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire...?

ERNEST.

Que j'ai besoin, monsieur, de vous parler une fois à cœur ouvert. Depuis trois ans, je me suis attaché à vous; je n'ai épargné ni mon temps ni mes peines; mes travaux même vous ont été souvent utiles; et, loin de m'en savoir gré, loin de me protéger, de me produire, il semble que vous ayez pris à tâche de me tenir dans l'ombre.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre, si vous n'avez rien de ce qu'il faut pour parvenir. Vous êtes trop jeune, trop timide; vous n'avez pas d'aplomb, vous vous effrayez d'un rien. Dans la dernière maladie de madame de Nangis, par exemple, quand j'ai ordonné cette saignée, votre main tremblait. J'ai vu le moment où vous faisiez un malheur; et, quand j'ai prescrit

cette ordonnance salutaire qui l'a sauvée, je vous ai vu pâlir, hésiter... Vous ne sauriez jamais de vous-même prendre un parti vigoureux et décisif.

ERNEST.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; selon moi, cette ordonnance devait tuer la malade.

LE DOCTEUR, d'un air railleur.

Vraiment! qui vous l'a dit?

ERNEST.

L'événement même; car je n'en ai pas suivi un mot : j'ai fait tout le contraire, et la marquise existe encore.

LE DOCTEUR, furieux.

Monsieur, un pareil manque d'égards... un tel abus de confiance...

ERNEST.

Vous êtes le seul qui en soyez instruit : mais quand je me tais sur ce qui pourrait nuire à votre réputation, ne cachez pas au moins ce qui pourrait servir la mienne. Que la bonté soit chez vous égale au talent ; et quand vous êtes arrivé, daignez tendre la main à ceux qui marchent derrière vous !

LE DOCTEUR.

Demain, monsieur, vous êtes libre, nous nous séparerons. (A Guillaume qui entre.) Hé bien ! cette voiture ?...

GUILLAUME.

Elle est prête.

LE DOCTEUR, à Guillaume.

C'est bien heureux ! vous porterez cette lettre à l'instantà l'hôtel de Nangis. Vous la remettrez à la marquise... à la mar-

quise elle-même, entendez-vous? (A Ernest.) Adieu, monsieur. (A part.) Un jeune homme qui me doit tout ... que j'ai fait ce qu'il est!... quelle ingratitude!

SCÈNE II.

ERNEST, seul, le regardant sortir.

Voilà le monde!... voilà ceux qui réussissent!... Et moi!... moi, comment parviendrai-je jamais? Orphelin, sans fortune, je n'ai point de protecteur, point d'ami; personne ne s'intéresse à moi; et, pour comble de malheur et d'extravagance, il faut encore que je sois amoureux... et de qui? d'une grande dame pour qui je donnerais ma vie et qui sait à peine que j'existe... (Se promenant à grands pas.) Je ne puis dire ce que j'éprouvais tout à l'heure, pendant qu'il écrivait cette lettre. — C'était du dépit, de la jalousie, de la rage... oui, de la rage!... et pourquoi? est-ce que cela m'importe? est-ce que cela me regarde? est-ce que je suis quelque chose au monde? Aussi quand je songe à mon abaissement et à ma misère, j'entre dans un accès de ressentiment contre tout le genre humain, j'ai besoin de me venger du malheur que j'éprouve. — Qui vient là? M. de Nangis... son mari! (avec colère.) son mari! Vient-il me narguer avec son bonheur?

SCÈNE III.

ERNEST, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, d'un air préoccupé.

Bonjour, mon cher monsieur, bonjour! — Le docteur y est-il?

ERNEST.

Non, monsieur, il vient de sortir!

LE MARQUIS, ayant l'air de réfléchir.

Sorti ? — Soit. — (Après un instant de silence.) Je voulais lui parler. — Mais depuis cette fièvre ataxique dans laquelle vous m'avez soigné, j'ai presque autant de confiance en vous qu'en lui.

ERNEST, en s'inclinant.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS, mystérieusement.

Vous sentez que c'est entre nous, et que je ne le dirais pas dans le monde, parce qu'on se moquerait de moi...

ERNEST.

Vous êtes bien bon !

LE MARQUIS.

Et puisque nous voilà seuls, il faut que je vous consulte longuement, en détail, et en reprenant de plus haut.

ERNEST, lui avançant un fauteuil.

Daignez donc vous asseoir. (Ils s'asseyent tous les deux ; le marquis se recueille un instant, puis se tourne vers Ernest.)

LE MARQUIS, gravement et pesant chaque mot.

J'ai de la fortune. — Deux cent mille livres de rente ou à peu près, de la naissance, du crédit. — Membre de la chambre des députés, j'aurais pu arriver au Luxembourg lors de la dernière invasion...

ERNEST, étonné.

Quelle invasion ?...

LE MARQUIS.

Celle des soixante-seize dans la chambre des pairs. Mais j'ai promesse pour la prochaine levée, ce que j'aime mieux, parce

que, d'ici là, j'aurai le temps de prendre mes arrangements, de réaliser ma fortune en portefeuille ; car je ne veux garder en biens-fonds que vingt-neuf mille cinq cents livres de rente.

ERNEST.

Et pourquoi ?

LE MARQUIS, avec finesse.

Pour avoir droit à la dotation que nous nous sommes votée dernièrement, sans avoir l'air de savoir ce que nous faisions. (D'un air d'importance.) Mais je le savais... moi ! !

ERNEST.

Vraiment !

LE MARQUIS, avec gravité.

Oui, mon cher ; nous ne sommes plus dans ces temps où les marquis étaient légers, étourdis, et réussissaient dans le monde en ruinant leur fortune ou leur santé ! On a changé tout cela. Notre siècle est positif, il est grave, il est sérieux. — Pour parvenir, il faut une idée fixe, un but déterminé, une grande pensée, et j'en ai une à laquelle se rattachent toutes les actions de ma conduite politique ou privée. (Mystérieusement.) Je pense...

ERNEST.

Et à quoi ?

LE MARQUIS, gravement.

A bien me porter ! Lorsque l'on a tout ici-bas, on n'a plus que cela à faire. (Avec aplomb.) Acquérir n'est rien, conserver est tout. Aussi dans le monde j'évite les attachements ou les affections trop vives, de peur de troubler ma tranquillité ; en politique je ne me prononce pas, de peur des commotions, et à la Chambre je ne parle jamais, de peur de me fatiguer la poitrine.

ERNEST.

C'est prudent. Et alors qu'y faites-vous ?

LE MARQUIS.

Ce qu'il faut toujours faire dans les assemblées délibérantes. Je me tais.

ERNEST.

Cela doit vous coûter.

LE MARQUIS.

Du tout. — J'y suis fait. — J'ai été sénateur, et j'ai même gardé alors en portefeuille tous les discours que j'ai faits contre l'usurpateur ; mais je les ai publiés depuis !

ERNEST.

Et ceux que vous avez maintenant...

LE MARQUIS, en confidence et avec un air de profondeur

Je les publierai plus tard, — parce que dans ce moment ils donneraient lieu à des réclamations, à des répliques ; cela influerait sur mon repos, sur ma santé, qui, dans ce moment, je l'avouerai, me donne des inquiétudes !...

ERNEST.

Que ressentez-vous ?

LE MARQUIS.

Je ne puis dire... mais il y a quelque chose... Je crains que la vie de l'homme d'Etat ne me vaille rien.

ERNEST.

Quand cela vous prend-il ?

LE MARQUIS.

A la suite de nos discussions, de nos travaux administratifs. Tenez, avant-hier soir nous raisonnions la dernière loi en comité secret.

ERNEST.

Où cela ?

LE MARQUIS.

A table... chez le ministre, et au moment du premier article...

ERNEST.

Que mangiez-vous alors ?

LE MARQUIS.

Du saumon à la Chambord.

ERNEST.

Et vous buviez ?...

LE MARQUIS.

Du vin du Rhin à chaque amendement.

ERNEST.

Combien y a-t-il eu d'amendements ?

LE MARQUIS.

Huit ou dix, sans compter les sous-amendements. (Gravement.) On a parlé pour, on a parlé contre ; la discussion a été tellement longue et approfondie, que la séance, qui avait commencé à sept heures, n'a été levée qu'à dix, et en entrant dans le salon, je me suis senti des douleurs de tête, des pesanteurs, un malaise général...

ERNEST, à part.

Une indigestion administrative !...

LE MARQUIS.

Et le soir ce fut bien pis ; je trouvai, en rentrant chez moi, la marquise qui allait partir pour le bal, et qui était charmante.

ERNEST, troublé.

Ah ! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc? quel air d'effroi!...

ERNEST, avec inquiétude.

Est-ce que par hasard?...

LE MARQUIS, froidement.

Jamais, mon ami, jamais, depuis mes travaux parlementaires. Quelquefois cependant... (souriant.) car la marquise est fort jolie, plus encore qu'on ne le croit (je vous dis cela à vous, parce qu'on dit tout à son médecin); — quelquefois, quoique homme d'État, au milieu de nos sous-amendements, de nos projets... j'en ai eu d'autres que j'aurais voulu voir adopter... Mais, loin de donner suite à mes propositions, la marquise a toujours passé à l'ordre du jour.

ERNEST, avec joie.

Heureusement.

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc?

ERNEST, vivement.

Pourquoi? vous me demandez pourquoi?... Parce que, dans ce moment, dans les dispositions où vous êtes, ce serait courir à une perte certaine.

LE MARQUIS.

O ciel!

ERNEST.

Sur-le-champ!... à l'instant même! Autant vaudrait pour vous une attaque d'apoplexie foudroyante. Je ne sais même si je ne l'aimerais pas mieux.

LE MARQUIS, effrayé.

Qu'est-ce que vous me dites là?

ERNEST, avec chaleur.

Aussi, je vous en prie en grâce, monsieur le marquis, je vous en supplie...

LE MARQUIS, lui prenant les mains.

Mon ami, mon cher ami, rassurez-vous, n'ayez pas peur ; je suis trop sensible à l'intérêt que vous me portez pour ne pas suivre vos avis... Diable ! il ne s'agit pas ici de plaisanterie.

ERNEST, à part.

Je respire.

LE MARQUIS, marchant vivement dans l'appartement.

Apoplexie foudroyante ! voilà ce que je craignais, et toutes les fois que j'ai eu envie de monter à la tribune, la crainte de m'animer m'a toujours arrêté à la première marche. — Eh bien ! c'est ce que je ferai chez moi... Je me tairai... ce ne sera pas difficile : la marquise n'y tient pas, et au lieu de lui faire des phrases, je lui voterai tout uniment le bonsoir.

ERNEST.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Et, du reste, mon cher ami, quel régime à suivre?

ERNEST.

De l'exercice, de la sobriété.

LE MARQUIS.

Que cela ?

ERNEST, à part.

Au fait, si je ne le droguais pas, il ne se croirait jamais guéri. (Haut.) Je vous donnerai des bols que je vais composer. Vous en prendrez deux par jour ; mais après les avoir pris, il faudra faire à pied ou à cheval le tour du bois de Boulogne.

LE MARQUIS.

Quand commencerons-nous ?

ERNEST.

Aujourd'hui, si vous voulez : je vous porterai cette boîte tout à l'heure à votre hôtel.

LE MARQUIS.

Et moi, je vais faire seller mon cheval. — Adieu, mon cher Esculape. Ce n'est pas chez un vieux médecin que j'aurais trouvé ce zèle... cette chaleur... Il n'y a que la jeune médecine pour se mettre ainsi à la place des clients... Adieu. Adieu !... Apoplexie foudroyante ! En vous remerciant bien ! Au revoir.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE IV.

(Le boudoir de la marquise.)

LA MARQUISE, seule, sur un canapé, et tenant à la main une lettre qu'elle vient de lire.

Quelle folie ! quelle déraison ! à quoi cela ressemble-t-il ?... Je rougis encore d'y penser. En vérité, si cette consultation ne venait pas d'un médecin renommé, de quelqu'un, en un mot, qui doit s'y connaître... (Jetant la lettre.) C'est égal... je ne m'y conformerai jamais. C'est bien la peine d'être de la Faculté, pour prescrire de pareilles ordonnances ! J'en connais qui n'en sont pas et qui m'en auraient conseillé tout autant. Hier encore, à ce bal, ces adorateurs si empressés, si assidus... Tous ces docteurs-là sont sujets à caution : je n'en croirai aucun, pas même mon mari. (Reprenant la lettre, qu'elle relit avec attention.) Cependant, perdre sa jeunesse ! sa beauté ! sa fraîcheur ! (Avec un soupir.) Pour ce que j'en fais, cela devrait m'être égal... Eh

bien ! non, cela ne me l'est pas ! Etre sage quand on est jolie, c'est de l'héroïsme ! Quand on est laide, ce n'est plus que de la résignation ! Et puis mourir !... (regardant la lettre.) car il dit que cela peut aller là... Mourir si jeune ! — On doit être affreuse quand on est morte !... — Mon Dieu ! comment faire? Si je voyais, si j'interrogeais d'autres personnes ?... (Avec dépit.) C'est cela : une consultation, une assemblée de médecins à ce sujet, pour être demain dans la *Gazette de santé*, et recevoir sur mon indisposition les compliments de condoléance de tout Paris ! (Après un moment de silence.) Il est bien quelqu'un en qui j'aurais confiance, et que je pourrais consulter ; un galant homme, qui a du talent, du mérite, qui dans ma dernière maladie m'a soignée avec tant de zèle et de dévouement !... Par malheur, il est trop jeune, ce pauvre garçon... cela fait du tort à un médecin. Je me rappelle cette nuit où tout le monde m'avait abandonnée, où j'étais si mal.... il croyait que je sommeillais, et je l'ai vu à genoux près de mon lit, pleurer à chaudes larmes... Eh bien ! depuis ce moment, au lieu de lui savoir gré de cette preuve d'intérêt, j'ai évité de le faire venir, de le consulter ; et quoique je lui doive la vie, je n'ai même pas osé, dans le monde, parler de lui comme il le méritait... Mon Dieu ! que notre cœur est ingrat ! qu'il est injuste ! car enfin qui me dit que cela est ? Je n'en sais rien. Je puis me tromper. — D'ailleurs, est-ce sa faute ? N'importe, je ne lui montrerai pas cette lettre ; ce sont de ces secrets que l'on ne peut confier qu'à un mari... Et c'est au mien que je m'adresserai. Après tout, je dois l'aimer. . et je l'aime !... comme un mari qu'il est ! Mais moi qui l'éloignais toujours, comment faire à présent ? C'est très-difficile... Je ne peux pas, en conscience, lui présenter une pétition à ce sujet, ni lui dire : Je le veux... d'autant plus que ce n'est pas moi, c'est le docteur. Il en arrivera ce qu'il pourra : mon parti est pris, et bien décidément je ne veux pas mourir !

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE, de l'air le plus aimable.

C'est vous, monsieur ? Qui vous amène chez moi ?

LE MARQUIS.

Je n'ai pas été hier à la Chambre, et j'allais m'y rendre.

LA MARQUISE.

La séance sera-t-elle amusante ? y aura-t-il quelque chose d'extraordinaire ?

LE MARQUIS.

Oui, madame, je dois parler.

LA MARQUISE.

Et vous ne me disiez pas cela ! Mais voilà qui m'intéresse beaucoup.

LE MARQUIS.

Je voulais avant tout m'informer de vos nouvelles.

LA MARQUISE.

Je vous suis obligée, je vais mieux.

LE MARQUIS.

En effet, je vous trouve un teint charmant... (A part.) C'est singulier, jamais ma femme ne m'a semblé aussi jolie !... (Haut.) Alors, chère amie, je vous dis adieu.

LA MARQUISE.

Mais un instant, monsieur... êtes-vous donc si pressé ?...

LE MARQUIS.

Il est tard.

LA MARQUISE.

On n'est jamais exact; et pour lire vos journaux ou pour causer dans la salle des conférences...

LE MARQUIS.

C'est qu'hier il y a eu à l'Opéra un nouveau ballet, *la Belle au bois dormant*, et je ne serais pas fâché de savoir l'avis de mes honorables collègues.

LA MARQUISE.

Comment! à la Chambre on parle de l'Opéra?

LE MARQUIS.

Très-souvent. D'abord l'Opéra est dans le budget, et il faut, autant que possible, connaître les choses dont on parle...

LA MARQUISE.

Voilà pourquoi vous êtes un habitué de l'orchestre.

LE MARQUIS.

Oui, madame; chaque soir, à l'extrême droite, nous sommes là plusieurs honorables qui observons tout avec soin, et nous devons même proposer des réductions.

LA MARQUISE, souriant.

Dans les jupes des danseuses?

LE MARQUIS.

Peut-être bien. — Ce serait une économie de gaze ou de mousseline. J'en parlerai à monsieur de Larochefoucauld.

LA MARQUISE, souriant.

Est-ce là, monsieur, le sujet de votre discours d'aujourd'hui?

LE MARQUIS, gravement.

Non, madame, c'est une question de propriété particulière...

LA MARQUISE.

Mais asseyez-vous donc... pas sur ce fauteuil... vous êtes à une demi-lieue de moi... cela fatigue de parler de si loin.

LE MARQUIS.

Vous avez raison, un orateur doit ménager son organe... moi surtout, qui aurai besoin aujourd'hui de tous mes moyens!

LA MARQUISE, se reculant et lui faisant une place sur le canapé.

Eh bien! monsieur, mettez-vous là, près de moi.

LE MARQUIS.

Je vous gênerai.

LA MARQUISE, prenant sa broderie.

Du tout... je vous écoute en travaillant.

LE MARQUIS, troublé et à part.

C'est comme un fait exprès, elle est encore plus aimable et plus séduisante qu'à l'ordinaire!

LA MARQUISE, avec amabilité.

Eh bien! monsieur... vous disiez donc... (Levant les yeux.) Eh mais! mon ami, vous ne me regardez pas?... vous détournez la tête? (Souriant.) Je devine...

LE MARQUIS.

Quoi donc?...

LA MARQUISE.

Vous avez de la rancune... vous vous rappelez notre discussion d'hier pour ma loge aux Italiens.

LE MARQUIS, vivement.

Notre discussion!... (A part.) Me voilà sauvé! (Haut et affectant de la colère.) Oui, madame, oui, c'est cela même... il a fallu cé-

der... mais contre mon gré... car il est absurde qu'au mois de mai, et pour douze représentations, on renouvelle un abonnement aux Italiens... surtout pour entendre des chanteurs autrichiens ou bavarois qu'on n'entend pas !

LA MARQUISE, riant.

Vous conviendrez, mon ami, que c'est là une querelle d'Allemand...

LE MARQUIS.

Non, madame... c'est une dispute raisonnable... une dispute motivée... car j'ai des motifs.

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous n'en aurez plus.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire ?

LA MARQUISE.

Qu'avant tout, monsieur, je désire vous être agréable ; cette loge était à votre intention ; je me disais : « Il viendra le soir se délasser de ses travaux du matin... Et puis un mandataire de la France doit chercher toutes les occasions de se montrer ; et un député aux premières loges... cela fait bien... on est en vue ; c'est presque une tribune où l'on n'est obligé à rien... qu'à écouter. » Mais dès que cela vous contrarie, je n'en veux plus, j'y renonce !

LE MARQUIS, cherchant encore à paraître fâché.

Non, madame, — non, — et puisque j'ai promis...

LA MARQUISE, tendrement.

Ce serait pure complaisance de votre part... et je ne veux rien par complaisance... je veux que cela vous plaise comme à moi... n'est-il pas vrai ?... Ainsi, mon ami, n'en parlons plus...

(Lui tendant la main avec grâce.) donnez-moi la main et que tout soit fini... (Plus tendrement.) N'y consentez-vous pas?...

LE MARQUIS, troublé.

Moi, madame, moi?... certainement. — Ce serait bien dans mes idées... si ce n'était...

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS, de même.

Je veux dire... s'il dépendait de moi...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIE.

LE MARQUIS, avec joie.

Voici Julie... votre femme de chambre. (A part.) Je lui dois la vie!... Quel trésor qu'une bonne domestique, une domestique qui arrive à propos!

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il, Julie?...

JULIE.

Madame, c'est votre couturière qui vous apporte votre nouvelle robe...

LA MARQUISE, avec impatience.

Dans un moment.

LE MARQUIS.

Non pas ; les affaires avant tout! Une robe à essayer... c'est une affaire d'État. — Adieu, chère amie ; je vous laisse.

LA MARQUISE, d'un air de reproche.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Et mon discours à prononcer ! — Sans cela, j'aurais été trop heureux de passer la matinée avec vous.

JULIE.

Ah ! mon Dieu ! monsieur, j'allais oublier... On sort d'ici ; monsieur le baron de... un nom qui finit en *ac*... celui qui va toujours à la Chambre... avec monsieur...

LE MARQUIS.

Et qui vote avec moi... Je sais qui c'est. Eh bien ?...

JULIE.

Eh bien ! il a dit que, comme vous n'aviez pas assisté à la séance d'hier, il venait vous dire...

LE MARQUIS.

De ne pas manquer ce matin ? J'en étais sûr.

JULIE.

Non... qu'il n'y avait pas de réunion aujourd'hui.

LE MARQUIS, atterré.

Ah ! mon Dieu !... voilà un contre-temps !

LA MARQUISE.

Dont je me félicite, car j'avais à vous parler.

LE MARQUIS, avec inquiétude.

A moi ?...

LA MARQUISE.

Oui, à vous, cinq minutes d'entretien.

LE MARQUIS, embarrassé.

Je ne demanderais pas mieux, mais votre couturière qui attend.

LA MARQUISE.

Julie, faites-la entrer.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COUTURIÈRE

LA MARQUISE, au marquis.

C'est l'affaire d'un instant, et si vous voulez permettre...

LE MARQUIS.

Madame, certainement... dès que cela vous est agréable.

LA MARQUISE.

Beaucoup. — Vous nous donnerez votre avis.

LE MARQUIS.

Vous savez bien que je n'en ai jamais...

LA MARQUISE, voyant le marquis qui s'assoit.

Eh bien! monsieur, vous voterez par assis et levé... vous vous croirez à la Chambre. (A la couturière qui l'habille.) Quelle est cette étoffe-là, mademoiselle?

LA COUTURIÈRE.

Ce qu'il y a de plus nouveau, madame, pour robe d'été : mousseline égyptienne.

LA MARQUISE, à son mari.

Qu'en dites-vous, monsieur?

LE MARQUIS, d'un ton de regret.

Je dis, madame, je dis qu'il est impossible de voir un plus beau bras que le vôtre.

LA MARQUISE.

Vraiment !... on croirait que cela vous fâche.

LE MARQUIS.

Moi ?...

LA MARQUISE.

Oui... vous me le dites d'un air de mauvaise humeur... (A Julie.) Prenez donc garde, mademoiselle, vous me piquez... (Regardant la robe devant la glace.) La ceinture fait-elle bien ?

LA COUTURIÈRE.

A merveille !... Mais nous n'avons pas de mérite à réussir ; madame a une si jolie taille ! (Au marquis.) N'est-ce pas, monsieur ? Regardez donc.

LE MARQUIS, à part.

Elle a peur que je ne m'en aperçoive pas.

LA MARQUISE.

Les manches ont assez d'ampleur... mais du haut, c'est trop décolleté.

LA COUTURIÈRE.

Non, madame, on les porte ainsi.

LA MARQUISE, à son mari.

Qu'en pensez-vous, mon ami ?

LE MARQUIS.

Je pense, madame... je pense que voilà une robe... qui doit vous coûter bien cher !

LA MARQUISE.

Vous voulez peut-être m'en faire cadeau...

LE MARQUIS.

Et pourquoi pas ?...

LA MARQUISE.

Vous êtes charmant... et puisqu'elle vous plaît, (à la couturière.) je ne l'ôterai pas, je la garderai toute la journée... pour me faire honneur de votre présent. (Aux deux femmes.) Laissez-nous (Julie et la couturière sortent.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, arrangeant encore sa robe devant la glace.

Maintenant, monsieur, je suis toute à vous, causons.

LE MARQUIS, à part et la regardant.

Dieu ! avec quel bonheur je lui dirais combien elle est belle, si ce n'était l'apoplexie foudroyante !

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Rien !

LA MARQUISE, du ton le plus doux.

Si vraiment, et c'est là-dessus que je voulais m'expliquer franchement avec vous ! Vous avez quelque arrière-pensée ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE, tendrement.

Bien vrai ! notre discussion d'hier ne vous a laissé aucun fâcheux souvenir ?

LE MARQUIS.

Je vous l'atteste.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes plus fâché ? vous ne m'en voulez plus ?

LE MARQUIS.

Non. madame.

LA MARQUISE

Vous ne dites pas cela d'un ton pénétré, d'un accent... qui parte du cœur.

LE MARQUIS, avec chaleur

Quoi! vous pourriez douter?...

LA MARQUISE.

Nullement; je ne demande qu'à vous croire, qu'à être persuadée. C'est vous qui ne le voulez pas!

LE MARQUIS, la regardant avec des yeux animés.

Moi, madame, je ne le veux pas! Moi, qui vous admire! moi, qui vous aime plus que ma vie! (Se retenant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis là?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc? d'où vient ce trouble?... Vous rougissez.

LE MARQUIS, vivement.

Moi rougir!... (A part et se regardant dans la glace.) Dieu! si c'était un commencement d'attaque! (Se promenant vivement dans la chambre.) Je crois en effet que le sang me porte à la tête.

LA MARQUISE, le regardant avec étonnement.

Mais à qui en avez-vous donc? à quoi pensez-vous?

LE MARQUIS.

Vous me le demandez, madame, vous me le demandez!...

LA MARQUISE.

Eh oui! sans doute.

LE MARQUIS.

A mon discours, qui malgré moi me préoccupe... et dont

toutes les phrases me reviennent sans cesse à l'esprit ; car si vous saviez, madame, ce que c'est qu'un discours...

LA MARQUISE, avec humeur.

Eh ! monsieur, il ne s'agit pas ici de discours !

LE MARQUIS.

Tenez... voulez-vous me permettre de vous le lire ?...

LA MARQUISE, avec impatience.

Monsieur !...

LE MARQUIS.

C'est l'affaire d'une demi-heure ; et vous me donnerez votre avis... comme je vous ai donné le mien sur votre nouvelle robe !

LA MARQUISE.

Au nom du ciel !...

LE MARQUIS.

Je vous préviens que si vous m'interrompez, je m'en vais... oui, madame, je m'en irai... c'est plus prudent.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, vous vous expliquerez, vous resterez.

LE MARQUIS.

Je ne le puis !...

LA MARQUISE.

Et moi, je le veux !

LE MARQUIS.

Je le veux ?... Madame, j'aurais pu céder ; mais un mot comme celui-là me rend toute mon indépendance, parce que moi, qui fais des lois, je ne m'en laisserai pas imposer ; et vous devez toujours voir en moi le pouvoir législatif.

LA MARQUISE.

Législatif, à la bonne heure ! mais pour exécutif...

LE MARQUIS, avec colère.

Qu'est-ce à dire?...

LA MARQUISE, de même.

Que vous ne savez rien faire, rien exécuter de ce qui est bien... de ce qui est convenable. (Julie ouvrant la porte et annonçant M. le docteur Ernest.)

LE MARQUIS, à part.

Dieu soit loué ! (Allant à lui.) Venez donc, mon cher docteur ; vous arrivez à propos pour interrompre un tête-à-tête conjugal.

ERNEST, saluant la marquise.

Ma présence est peut-être indiscrète?

LE MARQUIS.

Du tout... nous allions nous disputer.

ERNEST.

J'ai remis à votre valet de chambre, monsieur le marquis, ce que je vous avais promis.

LE MARQUIS.

A merveille ! et pour commencer, je vais faire le tour du bois de Boulogne.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur !

LE MARQUIS.

C'est par ordonnance du médecin... demandez-le-lui, il vous le dira... Je reviendrai pour dîner... (A Ernest.) Et je vous dirai alors comment je me trouve de ma promenade, car vous êtes des nôtres, vous nous restez.

ERNEST.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Vous acceptez... c'est convenu... D'ici là vous tiendrez compagnie à ma femme. Adieu, chère amie, adieu, docteur. Mille pardons de vous laisser ainsi, mais la santé avant tout. (Il sort et referme la porte.)

SCÈNE IX.

(Le salon du marquis. — Il est six heures. — Presque tous les convives sont arrivés.)

ERNEST, debout près de la cheminée, cause avec la marquise. De l'autre côté, la COMTESSE et la BARONNE. Au fond du salon, plusieurs convives sont debout, formés en groupes ; d'autres causent en se promenant.

LA COMTESSE, montrant Ernest qui cause à voix basse avec la marquise.

Il est très-bien, ce jeune docteur !

LA BARONNE.

Une tournure charmante et beaucoup de talent, à ce qu'on dit !

LA COMTESSE.

Il paraît qu'ici on s'en loue beaucoup.

ERNEST, de l'autre côté de la cheminée, à la marquise.

Oui, madame, croyez-moi, il n'y a plus aucun danger.

LA MARQUISE.

Vous en êtes bien sûr?

ERNEST, vivement.

Je vous l'atteste.

LA MARQUISE, baissant les yeux.

A la bonne heure! C'est en vous désormais que je veux avoir confiance.

LA COMTESSE, haut à Ernest.

Et moi, monsieur, que pensez-vous de mes spasmes?

ERNEST.

Rien à craindre, madame la comtesse: l'air de la campagne... du calme, du repos, pas de contrariétés...

LA COMTESSE.

Et mon mari qui ne veut pas m'acheter la terre du Bourget!

ERNEST, souriant.

Voilà la cause du mal.

LA COMTESSE.

N'est-il pas vrai? (A la baronne.) La marquise a raison: c'est un jeune homme de mérite, et le médecin qui nous convient. Il doit traiter à merveille les maux de nerfs.

(Entre le docteur, la tête haute et sans regarder personne; il fait à Ernest un signe de tête protecteur, et s'approche de la marquise, qu'il salue.)

LE DOCTEUR, à la marquise.

Madame la marquise a-t-elle reçu de moi, ce matin, la petite consultation que je lui avais promise?

LA MARQUISE, rougissant.

Oui, monsieur!

LE DOCTEUR, à demi-voix.

C'est tout à fait mon avis!

ERNEST, tout haut.

Ce n'est pas le mien!

LE DOCTEUR, stupéfait.

Comment ! ce n'est pas le vôtre !...

LA MARQUISE, les interrompant.

Pas de discussions à ce sujet. (Au docteur.) Comme c'est moi que cela regarde, vous me permettrez de ne pas suivre l'ordonnance, et de m'en rapporter à monsieur Ernest.

LA COMTESSE.

Sans savoir ce dont il s'agit, je suis de son opinion.

LA BARONNE.

Et moi aussi...

ERNEST, gaiement.

Me voilà sûr d'avoir raison !

LE DOCTEUR, étonné et regardant Ernest.

Quel changement ! je n'en reviens pas... Il a pris depuis ce matin un aplomb et un air d'assurance !... (Entre le marquis.)

LE MARQUIS.

Mille pardons, mesdames, de vous avoir fait attendre... est-ce qu'il est tard ?

LA MARQUISE.

Non : six heures et demie.

LE MARQUIS.

Je reviens de Bagatelle... (à Ernest.) et je me trouve admirablement bien de ce que vous m'avez ordonné ; je me sens une force... d'appétit ! (Au docteur.) Vous avez là, docteur, un élève qui ira loin...

LA BARONNE et LA COMTESSE.

C'est ce que nous disions tout à l'heure !

LA BARONNE, au docteur.

Ah ! monsieur est votre élève ?

LE DOCTEUR, cachant son dépit.

Oui, madame, je m'en vante.

LE MARQUIS.

Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'il ne soit pas plus connu!

LA MARQUISE.

Parce que vous ne le voulez pas. Il y a à la maison du roi une place de médecin...

LE DOCTEUR, à demi-voix.

Celle dont je vous parlais...

LA MARQUISE, au docteur, d'un air distrait.

C'est vrai... c'est vous qui m'avez appris qu'elle était vacante. (A son mari.) Une place superbe !

LE MARQUIS, vivement.

Je la demanderai, madame, je la demanderai. (Montrant Ernest.) Il est justement du département dont je suis député ; et, dès que cela vous intéresse...

LA MARQUISE.

Beaucoup ! Vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable.

LE DOCTEUR, à part.

C'est fini ! le voilà lancé ! et à propos de quoi, je vous le demande!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la marquise est servie !

LA MARQUISE, à Ernest.

Allons, notre protégé, donnez-moi la main.

LE MARQUIS, au docteur, pendant que tout le monde passe dans la salle à manger.

Savez-vous, docteur, que c'est glorieux pour vous?...

LE DOCTEUR.

Aider mes confrères, quels qu'ils soient, et surtout protéger la jeunesse, ce fut toujours mon seul but.

LE MARQUIS.

Aussi ce jeune homme-là vous fera honneur dans le monde!

LE DOCTEUR.

Et à vous aussi, monsieur le marquis.

CONVERSION

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU

La cellule de Fra Ambrosio. — Au fond, son confessionnal. — Sur une table un chapelet, des papiers, des livres de piété.

AMBROSIO.

Je ne puis écrire, je ne puis m'occuper. Et mon sermon de demain !... je n'ai encore rien préparé. Pourtant je dois le prononcer devant Sa Sainteté, devant les cardinaux, devant tout ce que Rome a de plus distingué. Et ces femmes si brillantes d'attraits et de parure !... oh ! oui, c'est le dernier jour de la semaine sainte, elles y viendront toutes, avant d'aller au Corso. Allons, à quoi vais-je penser ? Chassons ces idées, travaillons. (Entre Girolamo.) Qui vient là ?

GIROLAMO, d'un air béat.

Votre fidèle valet, monseigneur, qui vient vous prévenir que la cérémonie est pour midi.

AMBROSIO.

Quelle cérémonie ?

GIROLAMO, du même ton.

Le mariage du marquis de Gondolfo, le gouverneur de Rome. Par saint Phanuce, mon patron, avez-vous oublié que c'était vous qui deviez lui donner la bénédiction nuptiale? Faveur insigne pour le couvent des Dominicains, ce qui nous fait assez de jaloux chez les révérends pères de Jésus.

AMBROSIO, travaillant sans l'écouter.

Quel bavardage!

GIROLAMO.

Je vais préparer votre étole et votre chasuble. Laquelle mettez-vous? Celle en moire bleue, ou plutôt celle vert et or qu'on vous a envoyée ce matin avec deux caisses de confitures?

AMBROSIO.

Envoyée! Et qui donc?

GIROLAMO.

On l'ignore : sans doute quelque grande dame de celles qui étaient hier dans l'église de la Piazza Sciarra à votre sermon. Quelle affluence! quels beaux équipages! On dit que le cardinal Fesch et toute la famille de Bonaparte y assistaient.

AMBROSIO.

C'est vrai, un auditoire de rois déchus.

GIROLAMO.

Et quel effet vous avez produit! Toutes les femmes sont sorties les yeux rouges et le mouchoir à la main. Ce qui a surtout excité l'enthousiasme, c'est l'endroit où vous faisiez le tableau des saints devoirs du mariage et du bonheur conjugal.

AMBROSIO.

Et comment le sais-tu, toi qui étais resté à la porte?

GIROLAMO.

Je l'ai entendu dire à la duchesse de Popoli, qui sortait avec le comte de Lucques.

AMBROSIO, à part.

Ah ! elle y était avec son amant?

GIROLAMO.

J'ai eu l'honneur de leur offrir de l'eau bénite, et tous les deux s'écriaient que c'était un sermon admirable.

AMBROSIO.

Et surtout bien utile. C'est encourageant pour celui de demain.

GIROLAMO.

Voici aussi des lettres que je vous apporte.

AMBROSIO.

C'est bon ; je les lirai plus tard, je travaille.

GIROLAMO.

Toujours travailler, comme un homme de rien, comme un savant, vous qui êtes d'une des premières maisons des États romains ; une famille si noble et si nombreuse !

AMBROSIO, avec amertume.

Trop nombreuse, en effet, pour que nous puissions partager ! Aussi les titres, les dignités, la fortune, le droit même d'être heureux, tout a été pour mes frères aînés ; et moi, qui n'avais d'autre tort que d'être le dernier, je l'aurai expié bien chèrement peut-être !

GIROLAMO, d'un ton patelin.

Par les saints apôtres, vous n'avez pas à vous plaindre. Vous

êtes en passe d'arriver à tout, évêque, cardinal, et, qui sait même? les princes de l'Eglise sont bien vieux, et vous êtes bien jeune : et, honoré de tous comme vous l'êtes, monseigneur, distingué par vos talents, par une conduite irréprochable...

AMBROSIO.

Oui, jusqu'ici je me suis conduit en honnête homme, et Dieu, je l'espère, me fera la grâce de continuer. J'aimais... j'aime l'état auquel je me suis voué; je n'en connais pas de plus beau, de plus respectable que de secourir le faible, de consoler l'affligé, et d'enseigner la vertu en en donnant l'exemple. Mais à côté de ces devoirs, que je respecte et que j'honore, pourquoi en est-il d'autres que Dieu n'a pas voulus, et que le caprice des hommes nous a seul imposés?

GIROLAMO.

Que voulez-vous dire?

AMBROSIO.

Rien. Laisse-moi. Quand ces idées-là se présentent à mon esprit, mon sang bouillonne, ma tête est en feu; je n'entends plus rien. (Repoussant ses livres.) Suspendons ce travail... Donne-moi mes lettres.

(Girolamo lui présente plusieurs lettres, puis va et vient dans l'appartement en préparant ce qu'il faut pour la toilette de son maître.)

AMBROSIO, ouvrant la première.

Ah! c'est d'Edouard Villougby, mon ami, mon camarade d'études. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis qu'il était retourné en Angleterre, sa patrie : (Lisant.)

« Mon cher Ambroise,

« Nous ne sommes point de ces gens chez qui la diffé-

« rence d'opinion ou de croyance rend impossible l'amitié. « La religion catholique, où tu as été élevé, la religion pro« testante, que je professe, se ressemblent en bien des points, « et celui d'aimer son prochain comme soi-même m'a paru « de tous les préceptes le plus facile à exécuter, depuis le jour « où je t'ai connu. » (S'interrompant.) Ce cher Édouard ! « Ainsi « que toi, le plus jeune fils d'une nombreuse famille, et destiné, « comme toi, à l'état ecclésiastique, j'ai reçu les ordres au « mois de janvier dernier ; et je me trouvais heureux dans « mon petit presbytère, situé à deux lieues d'Oxford, dans un « endroit délicieux, lorsqu'un autre événement est venu en« core ajouter à ma félicité. Le pasteur voisin, le meilleur et « le plus vertueux des hommes, a une famille charmante, à « laquelle il a consacré tous ses soins. Si tu savais quelle union, « quel bonheur règne dans ce ménage ! si tu voyais surtout « Emma, sa fille aînée, qui charme les jours de son vieux père, « et qui bientôt embellira les miens, car je l'ai demandée en « mariage, et le mois prochain elle sera à moi, elle sera ma « femme ! Conçois-tu mon bonheur ? » (S'arrêtant et froissant la lettre entre ses mains.) Oui, oui, je le conçois, moi à qui un pareil sort est interdit, moi qui vivrai et mourrai seul, sans qu'aucune main amie vienne fermer mes yeux. Il n'y avait qu'une personne qui autrefois m'aimait, une pauvre fille... Juliette, l'enfant de ma nourrice, ma sœur... Je l'ai mariée à un autre, elle a maintenant un mari, une famille ; et moi, jamais je ne dirai : Ma femme ! mon fils ! Ces mots-là me sont défendus ; la pensée même ne m'en est pas permise. Un concile l'a décidé ainsi. Un concile ! ! ! ils se sont levés, ils ont été aux voix, et cinq ou six qui l'ont emporté nous ont condamnés à tout jamais à être malheureux ou coupables.

GIROLAMO, rentrant.

Monseigneur, vous n'entendez pas ? voici les cloches qui an-

noncent l'arrivée du cortége, et il faut vous préparer pour ce mariage.

AMBROSIO, à part.

Un mariage ! encore un mariage !... et c'est à moi de le bénir ! Ces biens dont ils nous ont déshérités, ils nous obligent encore à les leur dispenser. (A Girolamo.) Allons, dépêche-toi. (Ouvrant une autre lettre.) Ah ! c'est du gouverneur, c'est du nouvel époux... Il me remercie, il épouse une jeune fille noble et riche, la belle Gaëtani. Je me la rappelle ! assidue à mes sermons, placée près de moi, attentive à mes moindres paroles, je voyais toujours ses yeux noirs fixés sur les miens. (Avec un soupir.) Ah ! que son mari est heureux ! elle est bien belle ! (Reprenant la lettre qu'il achève.) Que me demande-t-il ? que veut-il encore ? « Ma femme, qui tient en haute estime et votre sain-« teté et vos vertus, me charge de vous faire passer un avis « important. Vous avez de puissants ennemis : les révérends « pères Jésuites, qui, vous regardant comme un déserteur de « leur ordre, ne vous pardonneront jamais l'illustration que « vos talents et votre éloquence répandent sur l'ordre des Do-« minicains ; ils ne négligeront aucune occasion de vous per-« dre ou de vous nuire ; ils font épier toutes vos démarches. » (S'arrêtant.) Tant mieux ! « Tenez-vous sur vos gardes, et, en « cas de danger, comptez sur nous en tout temps. Mais, en « échange de cet avis et de l'admiration qu'elle a pour vous, « ma femme réclame une grande faveur, que jusqu'ici vous « n'avez encore accordée à personne. » (S'arrêtant.) Et laquelle ? « Puisque c'est vous qui aujourd'hui l'aurez mariée, daignez « être désormais son guide spirituel et son directeur. Je joins « mes prières aux siennes, tant à cause de vos mérites, qu'à « cause de l'honneur qui en rejaillira sur notre maison. » (S'arrêtant et rêvant quelques instants.) Y pense-t-il ? Non, non, jamais ; j'ai juré d'être honnête homme, et ces yeux noirs m'en empê-

cheraient. Je ne m'y exposerai pas, je refuserai. (On entend de nouveau sonner les cloches.)

GIROLAMO, tout en l'habillant.

Voici l'étole et la chasuble. Entendez-vous tout ce bruit autour du couvent? Les voitures encombrent la rue; c'est toute la noblesse de Rome, et déjà aux portes deux ou trois mille mendiants. La cérémonie sera magnifique.

AMBROSIO.

C'est bien. Est-on venu ce matin?

GIROLAMO.

Ces étrangers que je soupçonne être des Anglais, des hérétiques, et qui crient toujours famine.

AMBROSIO, lui donnant de l'argent.

Tu leur donneras cela.

GIROLAMO.

Je leur ai demandé leur billet de confession, ils n'en ont pas.

AMBROSIO.

Qu'importe, s'ils ont faim?

GIROLAMO.

Il est venu aussi le signor Zambardi, l'ouvrier en marbre.

AMBROSIO.

Ah! le mari de Juliette.

GIROLAMO.

Il est sans ouvrage, et son fils aîné a la fièvre.

AMBROSIO, à part.

Pauvre Juliette ! j'évite de la voir, elle doit croire que je la néglige. (A Girolamo.) Écoute ; tu es un bon et fidèle serviteur en qui j'ai confiance ; ce soir tu passeras chez Zambardi.

GIROLAMO.

Y pensez-vous ? La fièvre est dans leur maison et dans le quartier.

AMBROSIO.

Tu as raison, il y a du danger, j'irai moi-même ; c'est mon devoir. Adieu. Mets tout cela en ordre, je reviens dans l'instant. (Il sort.)

GIROLAMO, s'inclinant.

Oui, monseigneur ; Votre Excellence, Votre Grâce peut compter sur moi, sur mon zèle... (Regardant par la porte de l'escalier.) Il est descendu, je ne l'entends plus. (Se relevant.) Cela va bien, et, grâce au ciel, je n'ai pas grand'peine à gagner les deux cents écus que me donne le père Barnabé, qui, par l'âme du Christ ! est un digne et respectable religieux ; car enfin je ne suis plus à son service, et il me paie pour être au service d'un autre, et il ne me demande pour cela que de lui dire ce que fait mon nouveau maître, et les personnes qu'il voit, et les endroits où il va. Ça n'est pas difficile, et ça ne fait tort à personne. Cependant, comme je songe à mon salut avant tout, je m'en suis fait un cas de conscience, j'ai eu des scrupules, je me disais : Il me semble que de deux maîtres il faudrait être fidèle à l'un ou à l'autre. J'ai consulté là-dessus le père Fortis, un autre Jésuite, qui m'a prouvé que je pouvais être fidèle à tous les deux, pourvu que je les servisse avec la même honnêteté, ce que je fais. J'ai doublé de zèle en raison de mes doubles appointements ; ce qui est, je crois, d'un honnête homme. D'ailleurs, je suis porté de cœur pour l'un comme pour l'autre ; le père Barnabé

a de si bonnes manières, et frère Ambrosio est un si saint personnage, un ange qui peut braver les investigations et les jugements des hommes! (Se mettant à genoux.) O mon Dieu ! vois d'un œil de miséricorde un misérable pécheur ; et si jamais, comme il y en a qui le disent, tu voulais me damner pour mes relations avec les bons pères Jésuites, si c'était ton intention, j'espère qu'avant de le faire tu y regarderais à deux fois, et que les services que j'ai rendus à monseigneur Ambroise entreront en ligne de compte et compensation auprès de ta justice éternelle, que j'implore au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen! (Il reste quelque temps à genoux et continue de prier bas ; puis il écoute et se lève.) On monte l'escalier; serait-ce déjà monseigneur qui revient ? Moi qui voulais jeter un coup d'œil sur ses papiers; car je suis arriéré depuis avant-hier. Ce sera pour une autre fois ; c'est lui. (Entre Fra Ambrosio d'un air agité et en désordre.)

AMBROSIO.

Ils sont unis !... J'ai pu leur échapper, je suis sorti : me voilà seul, respirons. (Se jetant sur un fauteuil.) Qu'il m'a fallu de force pour me vaincre, pour cacher à tous les yeux les tourments que j'éprouvais ! Elle était brillante de tant de charmes ! Comment sais-je cela ? Je ne voulais pas la regarder, et je n'ai rien perdu de sa parure. Je vois encore cette coiffure élégante, ces fleurs, ces diamants, ces voiles transparents qui la cachaient à peine ! et comment l'éviter ? comment oser même baisser les yeux ? Elle était là devant moi, à genoux. Malédiction sur elle et sur moi ! J'ai couru au pied de l'autel implorer Dieu, qui m'abandonnait ; je voulais feuilleter le livre saint et y trouver des prières, tout se brouillait sous mes yeux, je ne voyais rien que ses beaux bras et ses blanches épaules. Enfin, réunissant mes forces et mon courage, je suis revenu à elle ; ma voix tremblait en prononçant les paroles qui la livrent à un autre ; et quand j'ai senti sa main dans la mienne, et que cette main

il a fallu l'unir à celle de son époux, la rage était dans mon cœur. Et lui, le cruel, sans égard, sans pitié pour moi, comme il la regardait avec amour ! quelle ardeur brillait dans ses yeux ! Et tous deux me remerciaient encore, me renouvelaient leur offre de ce matin, me suppliaient de ne pas les quitter, de regarder leur maison comme la mienne. Sans leur répondre, je me suis dérobé à leurs transports ; j'ai traversé la foule qui se prosternait devant moi et me demandait ma bénédiction. La bénédiction d'un coupable, d'un maudit ! (Levant les yeux et apercevant Girolamo devant lui.) Que me veux-tu ? Que fais-tu là ?

GIROLAMO.

J'observais l'agitation où je vous vois, et qui m'inquiète. Seriez-vous malade ?

AMBROSIO, montrant son cœur.

Oui ; le mal est là.

GIROLAMO.

Est-ce que cela vous prend souvent ?

AMBROSIO.

Chaque jour, à chaque instant. Ces tourments-là ne finiront qu'avec moi, et je n'ai pas vingt-cinq ans.

GIROLAMO.

Du courage, mon doux maître ; et puisque vous souffrez, je vais renvoyer nos pénitentes ; car il y a là beaucoup de monde qui attend pour la confession.

AMBROSIO.

Ils attendent, dis-tu ? fais-les entrer.

GIROLAMO.

Il y a le père Philippe et le père Bartholomée qui pourront les entendre.

AMBROSIO.

Je dois les aider : c'est mon devoir

GIROLAMO.

Et vos souffrances ?

AMBROSIO.

Raison de plus ; le sentiment du devoir console et soutient, j'en ai besoin.

GIROLAMO.

Il y a de grands seigneurs, de grandes dames et des gens du peuple.

AMBROSIO.

Commençons par ceux-ci. (Montrant le confessionnal.) C'est là surtout que les derniers doivent être les premiers.

(Il se met dans le confessionnal ; Girolamo va ouvrir la porte à droite ; entre Loretta couverte d'un voile. Elle s'approche du confessionnal, s'agenouille et commence sa prière. Girolamo est sorti.)

AMBROSIO, caché dans le confessionnal.

Dites votre *Confiteor*.

LORETTA.

Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis, et tibi, pater, quia peccavi.

AMBROSIO.

De quoi vous accusez-vous, ma fille ?

LORETTA.

Je m'accuse d'un grand péché dont je viens vous demander l'absolution.

AMBROSIO.

Je vous écoute.

LORETTA.

Vous n'êtes pas le père Augustin, celui qui m'entend d'ordinaire?

AMBROSIO.

Non, ma fille; il est malade.

LORETTA.

Alors peu importe. J'ai dix-sept ans, et tant de gens m'ont dit que j'étais jolie, que j'ai fini par le croire. Mais je n'en suis pas plus fière pour ça, et j'ai toujours rempli exactement mes dévotions, tant à la sainte Vierge qu'à Notre-Dame de Lorette, ma patronne, dont j'ai la statue dans mon oratoire.

AMBROSIO.

C'est bien; après.

LORETTA.

Avec tout ça, et à l'aide de mon état de couturière, le seul que j'aie appris, je serais morte de faim l'année dernière, moi et mes quatre frères et sœurs, dont je suis l'unique soutien, lorsqu'un seigneur anglais, qui passait à Rome, me fit la cour.

AMBROSIO.

J'entends; vous l'aimâtes.

LORETTA.

Non, mon père.

AMBROSIO.

C'est bien. Vous avez repoussé ses vœux.

LORETTA.

Non, mon père. C'est-à-dire, ce n'est pas moi; c'est ma tante, qui est loueuse de chaises à l'église Saint-Pierre, et qui m'a dit que je me devais à ma famille. Sans cela, et pour rien au monde...

AMBROSIO.

Malheureuse enfant! vous avez pu écouter ses perfides conseils ! et voilà ce crime qui pesait sur votre conscience?

LORETTA.

Non, mon père. Je m'en suis déjà accusée l'année dernière, et j'en ai eu l'absolution du cardinal-vicaire, qui, après le départ du seigneur anglais, avait daigné se charger de moi et de mon salut. Il m'avait donné un hôtel, un équipage ; et quand le pape officiait à la chapelle Sixtine, j'avais toujours une tribune réservée, et je serais encore dans la bonne voie, sans un jeune Français qui n'avait rien, car il était exilé. Je lui ai tout donné : et il m'a quittée pour une autre. Il m'a fait bien de la peine ! Aussi, de tous ceux qui m'ont aimée depuis, c'est le seul que je n'aie pas oublié. Mais toutes ces fautes-là m'ont été pardonnées à Noël dernier, et j'ai communié depuis.

AMBROSIO.

Alors que me voulez-vous ? Qui vous amène ?

LORETTA.

Un péché que j'ai commis avant-hier bien malgré moi, et qui depuis deux nuits m'empêche de dormir. C'était, comme je vous l'ai dit, avant-hier, jeudi saint ; j'avais chez moi à souper deux jeunes peintres ; ces artistes, ça ne respecte rien ; ils ont bu du vin de leur pays, du vin de Champagne ; ils riaient, ils chantaient des chansons d'un nommé Béranger, que j'ai retenues tout de suite, et que je vous chanterais, si j'osais :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours.

AMBROSIO, l'interrompant.

Ce n'est pas la peine.

LORETTA.

Et au milieu de leurs chansons, de leurs éclats de rire, je ne sais comment cela s'est fait, on ne se défie de rien quand on rit, j'ai mangé, sans y prendre garde, une aile de poulet qu'ils avaient mise sur mon assiette.

AMBROSIO.

Comment?

LORETTA, pleurant.

Je ne m'en suis aperçue qu'après. O mon ange ! O Notre-Dame de Lorette, ma patronne ! de la viande un jeudi saint ! Toutes mes voisines m'ont dit que je ne pourrais pas faire mes pâques, et que je serais damnée. O mon père, ayez pitié de moi ! je ne veux pas être damnée. Je suis une bonne catholique, et, pour avoir l'absolution, je me soumettrai à ce que vous ordonnerez. Je dépenserai, s'il le faut, en cierges et en *ex-voto*, tout ce que je gagnerai dans l'année.

AMBROSIO.

Cela ne suffit pas.

LORETTA.

Le père Augustin n'est pas si sévère. Est-ce que ce n'est pas le seul moyen d'être agréable à Dieu? Est-ce qu'il y en a d'autres?

AMBROSIO.

Pauvre brebis égarée ! Je dois vous plaindre, plutôt que vous blâmer; car vous ne me comprendriez pas. Est-ce que la situation à laquelle vous êtes condamnée ne vous rend pas malheureuse?

LORETTA.

Non, mon père ; j'y ai toujours été.

AMBROSIO.

Et vous n'avez pas de remords ?

LORETTA.

Jamais. Pourquoi en aurais-je? Toutes les grandes dames de Rome font comme moi ; et, comme moi, elles n'ont pas deux frères et deux sœurs à nourrir. Ils sont si gentils, et ils m'aiment tant ! Matin et soir, je leur fais dire leurs prières, et je leur apprends déjà leur catéchisme. Venez les voir, mon père.

AMBROSIO.

Moi ! Y pensez-vous?

LORETTA.

Pourquoi non? Je vois aussi des gens comme il faut, des gens de bien, des prélats.

AMBROSIO.

Qu'entends-je? ô ciel ! et comment l'osent-ils? Comment peuvent-ils, sans se compromettre...

LORETTA.

Ah ! rien n'est plus facile. Je demeure près du Ponte Rotto, non loin de la maison de Rienzi, et à côté des ruines du temple de Vesta.

AMBROSIO.

Cela se trouve bien.

LORETTA.

A merveille ! parce que ma maison est adossée juste à l'église de Saint-Barthélemi ; et dans le temps, le cardinal-vicaire dont je vous ai parlé avait fait faire une porte de communication ; de sorte qu'on entre par l'église, et puis, près de la sacristie, à côté du bénitier, une petite porte... c'est la mienne ; on frappe trois coups : personne ne vous voit ; et ce qu'il y avait surtout de commode pour le cardinal, c'est qu'en sortant il pouvait faire sa prière. Aussi, il n'y manquait jamais; et c'est

de lui, mon père, que je tiens les sentiments religieux qui ne m'ont jamais quittée et qui font qu'aujourd'hui je suis si désolée et si malheureuse du péché pour lequel vous me refusez l'absolution.

AMBROSIO.

Cela dépendra de vous. Passez cette soirée seule et en prière, et revenez demain.

LORETTA.

Avant la grand'messe?

AMBROSIO.

Oui, ma fille.

LORETTA.

Et alors je pourrai communier? Ah! que je suis heureuse! Combien d'ici là faudra-t-il dire de *Pater* et d'*Ave?*

AMBROSIO.

Trente.

LORETTA.

J'en dirai le double.

AMBROSIO.

Achevez votre *Confiteor*.

LORETTA, se frappant le sein.

Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ. Ideò precor beatam Mariam semper virginem, beatum Michaelem archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos apostolos Petrum et Paulum, omnes sanctos, et te, pater, orare pro me ad Dominum, Deum nostrum. Misereatur nostrî omnipotens Deus, et, dimissis peccatis nostris, perducat nos ad vitam æternam. Amen.

(Loretta fait le signe de la croix, baisse son voile, se lève et sort.)

AMBROSIO, seul et rêvant.

Jamais je n'avais rien entendu de pareil. Quoi! des prêtres!

des prélats! des princes de l'Église!... (Se levant et marchant.) Pourquoi donc alors défendez-vous par vos écrits et vos discours ces lois absurdes et injustes dont je me plains? Pourquoi les approuvez-vous hautement? C'est donc pour les violer plus sûrement en secret, pour chercher tous les moyens de les éluder, de vous y soustraire? N'est-ce pas attester par là même qu'elles sont impossibles à remplir, et que les lois de la nature sont plus fortes que les vôtres? Pourquoi donc les avez-vous faites, ou pourquoi tardez-vous à les abolir? Un ménage heureux, une femme, des enfants, sont-ils donc des crimes si grands que, pour y échapper, il faille préférer le désordre et le vice? C'est là leur sort cependant. Et moi qui fuis leur exemple, moi qui suis fidèle à des lois que je déteste, pourquoi n'éprouvé-je pas cette satisfaction intérieure qui accompagne toujours l'accomplissement d'un sacrifice ou d'un devoir? Ce contentement, je le cherche en vain, et ne le trouve ni dans mon cœur, ni dans ma conscience, ni même dans le bonheur des autres. Que nous soyons humains, bienfaisants, charitables, que la société exige de nous ces vertus, je le conçois, elle y gagne quelque chose; mais que gagne-t-elle aux tourments que j'endure? que lui en revient-il? quel avantage pour elle? et moi que dévore une fièvre ardente, moi qui passe sans repos et mes jours, et mes nuits, faudra-t-il donc combattre et brûler sans cesse? Faudra-t-il, pour glacer ce sang qui bouillonne dans mes veines, attendre le froid de la vieillesse ou celui de la tombe? Non. C'est souffrir trop longtemps; c'est être trop malheureux. Dieu ne peut pas avoir condamné une créature humaine à de pareils tourments. J'irai trouver Juliette, qui m'aimait, qui m'aime encore; je lui dirai : Prends pitié de moi... (S'arrêtant.) Non, non... troubler la paix de son âme, le contentement d'elle-même! Pauvre femme! elle n'a rien que cela. (Recommençant à se promener.) Le gouverneur est riche, il est heureux; lui et sa femme veulent absolument m'attirer dans leur maison. (Souriant

avec amertume.) Sa femme !... dont la coquetterie et les regards depuis si longtemps me poursuivent. Oui, je ne peux m'abuser, c'est pour triompher de moi, c'est pour me voir à ses pieds qu'elle désire si ardemment m'avoir pour directeur ; et je lui céderais ! et je tromperais la confiance de son mari ! Non, non ; Juliette et elle doivent m'être sacrées : elles ne s'appartiennent plus. Jamais je ne jetterai les yeux sur la femme d'un autre. C'est là ce qui serait coupable. (Il s'arrête, et regarde le confessionnal.) Mais cette jeune fille, qui tout à l'heure... Elle n'appartient à personne, pas même à elle-même. (S'éloignant avec horreur.) Ah ! quelle idée ! Comment a-t-elle pu me venir ? Mon Dieu, chasse-la de ma tête et de mon cœur. (Se jetant à genoux devant un tableau de la Vierge.) Sainte madone, Vierge sainte, viens à mon aide, calme mes sens et le délire qui m'agite. C'est toi seule que j'aime ; viens, et que tes attraits célestes... (Regardant la figure de la madone.) Ah ! qu'elle est belle ! Malheureux que je suis ! dans cette image même je ne vois plus la Divinité, je n'y vois qu'une femme. Voilà ces traits enivrants qui portaient le trouble dans tout mon être. Voilà ces beaux bras, ces blanches épaules qui depuis ce matin sont devant mes yeux : je ne puis donc plus prier sans être criminel? Comment résister encore ? Comment rester maître de moi-même? Vous qui l'exigez, vous qui m'ordonnez d'être plus qu'un homme, ordonnez donc à mes yeux de ne pas voir, à mon cœur de ne pas battre, à mon sang de ne pas circuler dans mes veines ; et si je ne le puis, vous direz que je suis coupable ! Non, je ne le suis pas : j'en appelle à Dieu même, qui voit mes tourments et mes combats ; à ce Dieu qui m'a créé, comme ses autres enfants, pour vivre et pour sentir ; à ce Dieu dont je suis le serviteur et le ministre, et qui n'a pas voulu que, pour avoir le droit de le servir, on fût voué au malheur. Nulle part il ne l'a dit ; ce n'est pas sa volonté ; c'est celle des hommes, et je la brave ; j'y suis décidé. (Entre Girolamo.) Que me veux-tu ?

GIROLAMO.

Je venais prendre vos ordres.

AMBROSIO, avec agitation.

Mon chapeau, mon manteau; je vais sortir.

GIROLAMO.

Pour aller chez le signor Zambardi, le mari de Juliette? vous aviez dit que vous lui porteriez des secours.

AMBROSIO.

Oui, tu as raison; des secours qui puissent désormais la mettre à l'abri de la misère, et surtout de la séduction. (Écrivant.) Ce mot à Taddéo le banquier. Deux mille écus romains. (Il remet la lettre à Girolamo, et se promène d'un air agité.) Loretta, près le Ponte Rotto!

GIROLAMO, le suivant.

Ah! c'est pour la signora Loretta qu'est cet argent!

AMBROSIO.

Qui te parle de cela?

GIROLAMO.

Je l'ai cru; vous me donnez une adresse près le Ponte Rotto.

AMBROSIO.

L'ai-je dit? je me suis trompé, je pensais à autre chose. Ce billet au banquier seulement. Il saura ce qu'il a à faire.

GIROLAMO.

Vous suivrai-je?

AMBROSIO, préoccupé.

C'est inutile; je reviens... je sors... je... Sais-je moi-même ce que je veux faire? Laisse-moi. (Il sort.)

GIROLAMO.

C'est singulier! je ne l'ai jamais vu ainsi; et ce nom de Loretta qu'il a prononcé... Loretta, près le Ponte Rotto. (Montrant la lettre.) Certainement je lui obéirai ; c'est mon devoir! Mais suivons-le d'abord de loin, et voyons où il va, pour en instruire sur-le-champ mon autre maître, le père Barnabé; car c'est encore mon devoir, et, Dieu aidant, je veux les remplir tous. (Il sort.)

(L'appartement de Loretta richement décoré. — Au fond une madone au-dessus d'un divan.)

LORETTA.

Eh quoi! déjà me quitter?

AMBROSIO, d'un air sombre.

Il le faut, Loretta.

LORETTA.

Reste encore, je t'en supplie : Zerline, ma camérière, va voir si tu peux sortir. Ta voix est si douce à mon oreille! Tu me parles un langage qui m'est inconnu. Et puis tu as un air si triste! Tout à l'heure, près de moi, des larmes roulaient dans tes yeux.

AMBROSIO, à part.

Oui, mon âme est triste et flétrie; elle était née pour un autre bonheur, pour un bonheur qu'on peut avouer.

LORETTA.

Est-ce que tu es fâché, mon doux seigneur? est-ce que tu m'en veux?

AMBROSIO.

Non pas à toi, (à part.) mais à ceux qui m'ont condamné à chercher dans l'ombre de pareils plaisirs; mon cœur seul désire encore, et sent plus que jamais ce qui lui manque... Ah! qu'on doit être heureux d'un amour véritable, de cet amour

pur et légitime qu'ils m'ont interdit, et que j'ai toujours rêvé ! Combien alors les vertus sont faciles ! Tous les devoirs sont un bonheur. Édouard, Édouard, tel est ton sort. Et le mien !!! (Il reste la tête appuyée dans ses mains.)

LORETTA.

Tu ne me réponds pas ? Sombre et rêveur, tu gémis. Quels sont tes chagrins ? dis-les-moi.

AMBROSIO, la regardant douloureusement.

Ah ! tu n'y peux rien.

LORETTA.

Peut-être. Et puisque tu es malheureux, tiens, reprends tes présents, je n'en veux pas.

AMBROSIO, rougissant.

O ciel ! quelle humiliation !

LORETTA.

Eh quoi ! tu me repousses ? c'est mal à toi, c'est me faire de la peine ; je ne veux rien de ceux que j'aime... et je t'aime.

AMBROSIO.

Ah ! tu blasphèmes en prononçant un pareil mot.

LORETTA.

Pourquoi donc ? Tu es jeune, tu es beau, ton front est noble et majestueux, et dans tes yeux noirs, si doux et si mélancoliques, il y a je ne sais quelle expression de fierté qui m'impose et m'inspire du respect. Tu n'as voulu m'avouer ni ton nom ni ton rang ; mais tu m'es supérieur, je le sais, je le devine : n'importe, si tu le veux, je t'aimerai comme mon égal.

AMBROSIO, la regardant avec étonnement.

Que dis-tu ?

LORETTA.

Ah ! il n'y a que ceux-là qu'on aime bien ; et puis, s'il faut te le dire, tu ressembles à quelqu'un que je n'ai vu qu'une fois de bien loin, mais dont les traits et les paroles sont gravés dans mon cœur.

AMBROSIO.

Où l'as-tu vu ?

LORETTA.

A l'église Saint-Pierre, où il prêchait.

AMBROSIO.

Quoi ! ce serait ?...

LORETTA.

Ne le connais-tu pas ? Toutes les beautés romaines en raffolent ; c'est à qui se mettra le plus près de sa chaire les jours de sermon. Aussi on ne peut en approcher : les grandes dames prennent les meilleures places. Il est mieux que toi encore ; il est plus grand, surtout quand il parle : il parle si bien ! Moi, je ne crois pas à un prédicateur quand il est petit ou quand il est laid.

AMBROSIO, souriant.

Vraiment ?

LORETTA.

Et de temps en temps ta voix m'a rappelé la sienne.

AMBROSIO.

Quelle folie !

LORETTA.

Il est vrai que partout je crois l'entendre. Ce matin encore, au confessionnal...

AMBROSIO, troublé et l'interrompant.

Adieu, Loretta, adieu.

LORETTA.

Et je ne te reverrai plus ?

AMBROSIO.

Malgré moi peut-être je reviendrai. Où est Zerline, qui doit me reconduire et m'indiquer le chemin ?

LORETTA.

Tiens, la voici.

ZERLINE, *accourant tout effrayée.*

Ah ! signora, n'entendez-vous pas tout ce bruit ?

LORETTA.

Qu'est-ce donc ?

ZERLINE.

Tout le peuple est amassé dans la rue; il est animé par le père Barnabé, qui est à leur tête. Ils menacent d'enfoncer la porte, que j'ai refusé d'ouvrir.

AMBROSIO, *à part.*

O ciel ! c'est fait de moi !

LORETTA.

Et pourquoi ? que nous veulent-ils ?

ZERLINE.

Ils prétendent qu'il y a ici un frère dominicain, Fra Ambrosio.

LORETTA.

Qu'ai-je entendu ?

AMBROSIO, *à demi-voix.*

La vérité : c'est moi-même.

LORETTA, *transportée de joie.*

Il serait possible ! J'ai été assez heureuse, assez bénie du ciel, pour que vous, mon père, vous m'ayez honorée, sanctifiée de votre présence?

AMBROSIO.

Tais-toi, et songe à me sauver.

LORETTA.

Avant d'arriver jusqu'à vous, ils me tueront.

AMBROSIO.

S'il ne s'agissait que de mourir, me verrais-tu trembler? Mais il s'agit de mon honneur, de ma réputation; faut-il tout perdre à la fois?

LORETTA.

O mon Dieu ! que faire?

AMBROSIO.

Cette fenêtre?

LORETTA.

Elle donne sur la rue.

AMBROSIO.

La porte par laquelle je suis entré, celle qui donne sur l'église?

LORETTA.

Elle doit être gardée.

AMBROSIO.

Qui te l'a dit ?

LORETTA.

J'en suis sûre... C'est le père Barnabé qui les conduit, qui les excite contre vous.

AMBROSIO.

Eh bien?

LORETTA, baissant les yeux avec confusion.

Eh bien! cette porte secrète, il la connaît aussi.

AMBROSIO, avec colère.

Malheureuse!

LORETTA, avec désespoir.

Ah! pardonne-moi! alors je ne te connaissais pas.

ZERLINE.

Signora, signora, ils ont forcé la porte, ils montent l'escalier : les voici.

AMBROSIO.

Aucun moyen de fuir! Que Dieu seul m'inspire! (Prenan tavec force Zerline et Loretta par la main.) A genoux, à genoux, toutes deux, et prosternez-vous!

LORETTA, effrayée, tombant à genoux et joignant ses deux mains.

M'y voici, mon père, que voulez-vous de moi?

(Les deux femmes sont à ses pieds et le front courbé vers la terre. Dans ce moment les portes s'ouvrent; Barnabé, Girolamo et tout le peuple se précipitent dans l'appartement, et s'arrêtent étonnés à la vue d'Ambrosio debout entre les deux femmes.)

AMBROSIO, à voix haute et d'un ton inspiré.

Malheur à vous, malheur à moi! Que ma voix, plus forte que le tonnerre, ébranle jusqu'en leurs fondements ces murs détestés; que, plus puissante que le bras de Samson, elle renverse les colonnes du temple des faux dieux; que leurs débris dispersés ensevelissent les Philistins et les pécheurs; qu'ils n'en épargnent aucun!... Malheur à vous, malheur à moi, si

mes vœux, qui montent jusqu'au trône de l'Éternel, sont exaucés par lui !

GIROLAMO.

Doux Jésus ! à qui en a-t-il ? Est-ce de moi qu'il parle ?

AMBROSIO, se retournant et l'apercevant.

Qui t'amène ici ? Qui conduit ce peuple sur tes pas ? Quel dessein le guide ? S'il est parmi eux un cœur pur, et qui n'ait point failli, qu'il se retire, qu'il s'éloigne : mes paroles ne sont point pour lui ; mais s'il est un coupable, qu'il reste. (Avec force.) Restez tous, et écoutez.

UNE FEMME DU PEUPLE, tremblante.

Jésus ! Maria ! Dieu est en lui !

UN HOMME DU PEUPLE.

Je vous l'ai toujours dit.

BARNABÉ, à demi-voix au peuple.

Vous pourriez croire à une telle imposture ?

UN HOMME DU PEUPLE.

Je crois en Dieu ; et puisqu'il annonce sa parole, écoutons-le.

AMBROSIO se retourne vers Loretta, qui est toujours à genoux ; il baisse les yeux, et lui dit lentement et d'une voix troublée.

Venu en ces lieux par hasard... ou plutôt par la volonté de la Providence, pour vous éclairer... pour vous sauver... pour vous arracher à cette vie criminelle... que le ciel m'inspire, me donne la force de vous convaincre !... (S'ani-

mant peu à peu et finissant par parler de conviction.) Pauvre fille que je plains ! ô malheureuse enfant, dont un souffle impur a flétri la jeunesse, était-ce pour un tel usage que Dieu t'avait donné tant d'attraits? toi, qu'aucune loi divine et humaine ne condamnait au vice et au malheur ; toi, qui, libre et maîtresse de toi-même, pouvais écouter la voix de la nature, ou suivre le penchant de ton cœur ; toi enfin, à qui la vertu était permise, tu l'as dédaignée : tu as préféré les plaisirs du monde à la paix de l'âme, et les hommages de tous à l'estime d'un seul ! Sais-tu ce que tu as perdu ? Le bonheur de tous les instants, le charme de l'existence, l'amour d'un époux, l'affection de tes enfants ; car si tu en as, ils rougiront de leur mère, et nul d'entre eux n'embellira ta vie ou ne soutiendra ta vieillesse. En revanche, et pour prix de tant de biens auxquels tu as volontairement renoncé, pour prix de ta beauté prostituée et de ta jeunesse avilie, sais-tu le sort qui t'attend? Le voici. Ces jouissances qui t'enivrent ne t'inspireront bientôt que de l'horreur et du dégoût. Dans tes folles dissipations, tu ne trouveras plus de plaisirs que ceux qui s'achètent ; tu les paieras avec l'or pour qui tu t'es vendue, et les richesses que le crime t'a données, le désordre te les retirera. Avec le temps tes charmes se flétriront, les amants s'éloigneront de toi ; les jours de peines et de misère succéderont à tes beaux jours ; errante et ne sachant où reposer ta tête, tu troqueras tes lambris dorés contre l'asile de la pitié, et tes coussins de soie contre la paille d'un hôpital ; et là, sur un lit de douleur, isolée, abandonnée de tous, tu n'auras plus rien à espérer ni à attendre, rien... que le mépris, compagnon de ta vie, et qui te suivra par delà la tombe. (Avec un accent terrible.) C'est ainsi que tu paraîtras devant Dieu ! Que lui répondras-tu alors ?

LORETTA, avec effroi et étendant les bras vers lui.

Ah ! mon père !

AMBROSIO la regarde un instant, la voit à ses pieds pâle et tremblante ; son cœur s'émeut, des larmes s'échappent de ses yeux ; il la prend par la main, la relève, et continue avec douceur.

Loin de moi de vouloir jeter le désespoir dans votre âme! Coupable moi-même, je dois prier pour le pécheur, et non pas le maudire. Ministre d'un Dieu de paix et de miséricorde, je ne vous effraierai point de sa colère, je vous parlerai de sa clémence, plus grande encore que vos fautes. Je vous le montrerai vous ouvrant les bras, et vous disant : Égarés ou coupables, revenez à moi ; repentez-vous, et tous vos torts sont oubliés. Oui, ma fille, entends sa voix qui t'appelle ; reviens à Dieu, dont la miséricorde ne s'est point lassée, à ce Dieu que le remords désarme, et près de qui le repentir tient lieu de vertus. Plus coupable encore était Madeleine la pécheresse! Comme toi, plongée dans l'erreur, livrée à de honteux plaisirs, elle courait à sa perte éternelle ; déjà l'abîme était sous ses pas, et prête à s'y précipiter, un rayon de repentir se glissa dans son âme ; elle leva les yeux vers le ciel, et le ciel lui fut ouvert. Elle y règne à présent ; elle y brille auprès des vierges saintes qui n'ont jamais succombé. Que son exemple te soutienne et t'encourage ; relève ton front humilié ; regarde les cieux qui t'attendent, et qu'il faut mériter.

LORETTA.

Oui, oui, mon père, c'est Dieu qui parle par votre bouche ; sa grâce m'a touchée ; je me repentirai, j'expierai mes fautes ; j'entrerai au couvent des Annonciades, je vous le jure.

AMBROSIO, étonné.

Que dit-elle ?

LORETTA, se retournant vers le peuple.

Et vous, témoins de mes désordres, soyez-le de mon repentir

et de ma conversion. Priez pour moi; priez pour celui à qui je devrai mon salut.

TOUT LE PEUPLE, tombant à genoux.

Gloria in excelsis ! Gloire à Fra Ambrosio, à l'élu de Dieu!

UN HOMME DU PEUPLE.

Et on osait le calomnier ! et nous avons pu le soupçonner ! Pardonne-nous, mon père, et donne-nous ta bénédiction.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

